LETTRES D'UN VOYAGEUR ANGLOIS

Martin SHERLOCK







LETTRES
D'UN
VOYAGEUR
ANGLOIS.

K Sherlock (M)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

BOILEAU.



A LONDRES.

M. D. CC. LXXIX.





A

MILORD HERVEY,

EVÊQUE DE DERRY.

MILORD,

LES Dédicaces en général, ſont un tas de fadeurs ſi lourdes, qu'elles dégoutent même les perſonnes auxquelles elles ſont adreſſées : pour moi, je ne vous louerai point, parce que tout le monde vous loue. J'ai vu beaucoup de pays, & dans chaque Ville où vous aviez paſſé, j'ai entendu répéter les mêmes éloges de la bonté de votre cœur, de la dou-

ceur de vos manieres, & des charmes de votre eſprit. Les perſonnes les plus eſtimables, & celles qui avoient le plus de talens étoient celles qui vous louoient le plus. Je prie Votre Grandeur d'accepter ce tribut comme une preuve de l'eſtime ſentie que je lui porte, & de croire que je ſuis avec l'attachement le plus ſincere, & le reſpect le plus profond,

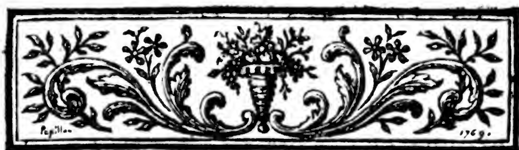
MILORD,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

MARTIN SHERLOCK.

AVANT-PROPOS.

JE pouvois présenter au Public deux cens Lettres ; je lui en offre vingt, parce que j'ai cru lui témoigner plus de respect en publiant cent pages, qu'il pourroit lire deux fois, que d'en faire imprimer mille, dont il n'auroit jamais lû la moitié. Quant aux agrémens du style, l'on n'en trouvera point ; car c'est un Anglois qui écrit. On trouvera dans un style simple des idées & de la vérité.



LETTRE PREMIERE.

Berlin, *le 10 Octobre 1777.*

Le Roi de Pruſſe eſt connu par-tout pour grand Roi, grand Guerrier, grand Politique; mais il n'eſt pas connu par-tout pour grand Poëte & *Bon Homme.* Marc-Aurele, Horace, Macchiavel & Céſar ont été ſes modèles, & il les a preſque tous ſurpaſſés. Je n'ai jamais entendu parler d'un Etre humain qui fût parfait, auſſi ce Monarque a ſes défauts; mais à tout prendre, c'eſt le plus grand Homme qui ait jamais exiſté.

Dans le commencement de ſa Vie, il publia ſon Anti-Macchiavel, & c'eſt un des traits de Macchiaveliſme le plus parfait qu'il ait fait. C'étoit une Lettre de

recommandation de Lui-même qu'il écrivoit à l'Europe, dans l'inſtant où il forma le projet de s'emparer de la Siléſie.

Avec ſes Sujets, c'eſt le Souverain le plus juſte; avec ſes Voiſins, c'eſt le Héros le plus dangereux: les uns l'adorent, les autres en frémiſſent. Les Pruſſiens ſont fiers de leur Grand Frederic, comme ils l'appellent toujours. Ils en parlent avec la plus grande franchiſe; & en même tems qu'ils le critiquent fort ſur de certains goûts qu'il a, ils en font le plus grand éloge. On lui dit que quelqu'un avoit mal parlé de lui; Il demanda ſi cette perſonne avoit cent mille hommes: on lui répondit que non; eh bien, dit le Roi, je ne puis rien faire; s'il avoit cent mille hommes je lui déclarerois la guerre.

Le caractere du Siècle, ſur lequel les hommes ſe ſont trompés le plus, eſt préci-

ſément ce Roi ; & la raiſon en eſt, qu'ils confondent deux parties de ſon caractere ; & ne forment qu'un ſeul jugement ſur deux points, dont chacun exige un jugement ſéparé. Le Roi de Pruſſe a cauſé la mort de quelques milliers d'hommes, & le Roi de Pruſſe eſt un Prince clément, tendre & ſenſible. Cela paroît une contradiction, & c'eſt une vérité ſure. Il faut d'abord le juger comme Conquérant, où il n'eſt pas permis d'écouter la voix de l'humanité. Quand il ne s'agit plus d'héroïſme, il faut examiner l'Homme. L'on dira que c'eſt une ſubtilité ; je le nie, & j'en appelle à l'Hiſtoire. Quelle clémence plus reconnue que celle de Jules Céſar ? Quel Conquérant a répandu plus de ſang ?

Je vous avoue qu'en entrant dans la Pruſſe, j'avois des préventions contre ce Roi : voici les raiſons qui m'ont fait changer d'avis.

Il a été forcé d'épouser la Reine, & quoiqu'il n'ait jamais vécu avec elle, elle l'aime, parce qu'il l'a toujours traitée avec respect, & qu'il a toujours eu des égards pour elle. Elle a un Palais à Berlin, & un autre à Schenhausen, où elle passe l'été; sa Cour, qu'elle tient deux fois la semaine, est brillante & nombreuse, parce qu'on sait que le Roi est sensible aux attentions qu'on lui marque. Elle a quelque difficulté à s'énoncer; mais c'est la meilleure Princesse du monde, & le Roi l'estime beaucoup.

La Princesse Amélie est accablée de maladies & d'années: Elle a perdu l'usage d'un bras, & celui d'un œil. Elle a de l'esprit & des connoissances; & le Roi ne vient jamais à Berlin pour y passer cinq heures, sans en passer trois avec cette Sœur.

Voici un trait que Son Altesse Royale la Duchesse régnante de Brunswic m'a dit

de lui : Pendant qu'elle avoit la petite vérole, le Roi vint la voir; on croyoit qu'elle en mourroit ; il ſe jetta à genoux au chevet de ſon lit, lui baiſa la main, & la baigna de ſes larmes. Quel moment pour un Rubens de peindre le Monarque le plus redouté de l'Europe, rendant ce tribut de ſenſibilité à une Sœur qu'il aimoit ! Et quel beau pendant pour le tableau de * Coriolan, dans l'inſtant que ce fier Romain ſacrifioit à un mouvement de tendreſſe, ſa gloire, ſa vengeance & ſa vie !

L'homme eſt un animal mécontent ; il aime à ſe plaindre : ſes Sujets ſe plaignent des impôts ; & je n'ai point vu de Sujets qui ne ſe lamentent des leurs. Les Pruſſiens ſe plaignent moins que tous les autres, &

* Le Roi a commandé ce tableau, & il eſt actuellement preſque fini par le célebre Battoni à Rome.

la raiſon en eſt claire : le Gouvernement eſt ferme, égal, & le poids des impôts ne change pas, comme dans d'autres Pays ; il eſt toujours le même. Les hommes ont partout du plaiſir à parler mal de leur Souverain ; Dieu ſait qu'il n'y a jamais eu un meilleur Roi que le nôtre, & ſes Sujets en parlent mal tous les jours. Ainſi une preuve très-forte pour moi que le Grand Frédéric eſt bon, c'eſt que ſes Sujets en diſent un peu de mal & beaucoup de bien : mais voici une autre preuve bien plus forte ; Il n'a jamais fait périr un homme ; & quand je vous dirai qu'il vit ſans Gardes, je crois que vous conviendrez que cela démontre qu'il ſent intérieurement qu'il n'a jamais fait une action injuſte.



LETTRE II.

BERLIN.

PLUTARQUE & Shakeſpear ont montré les grands hommes dans leurs pantouffles & dans leurs bonnets de nuit. Je ne puis pas vous montrer Sa Majeſté Pruſſienne dans ſon bonnet de nuit, car il n'en porte jamais; c'eſt une habitude qu'il a priſe étant jeune de dormir tête nue pour s'endurcir. Il n'a point de pantouffles non plus, car en ſortant du lit, il met ſes bottes. L'on ſait qu'il ſe leve à quatre heures, qu'il ſe couche à neuf, qu'il ne *procraſtine* rien, qu'il aime à plaiſanter, qu'il mange beaucoup de fruit, qu'il joue de la flûte tous les ſoirs, qu'il paſſe la plupart de ſon tems à Sans-Souci dans ſes vieilles bottes, & qu'il gouverne l'Europe.

Je l'ai vu trois fois: les deux premières c'étoit aux manœuvres de Potſdam ; il faiſoit un beau ſoleil, & quarante mille hommes ſe ſont diviſés en deux partis pour former une bataille. Un vieux Général me dit le ſoir à ſoupé chez le Prince Royal, que ſi j'avois été dans un engagement, je n'aurois pas eu une idée ſi parfaite d'une bataille, que celle que j'avois reçue. Prétendre vous en faire la deſcription ſeroit auſſi abſurde qu'impoſſible : liſez celles d'Homere & du Taſſe ; tout ce qu'ils diſent eſt vrai, ſur-tout cette ſtrophe :

In tanto il Sol, che ne' celeſti Campi
Va più ſempre avanzando, e in alto aſcende,
L'armi percote, e ne trae Fiamme, e Lampi
Tremuli e chiari, onde le Viſte offende.
L'Aria par di Faville intorno avvampi,
E quaſi d'alto Incendio in forma ſplende ;
E co' fieri nitriti il Suono accorda
Del Ferro ſcoſſo, e le Campagne aſſorda.

Mais c'eſt une de ces choſes qu'il faut voir pour en avoir une idée. Il y a mille circonſtances qui font effet ſur le Spectateur, qui n'en font aucun ſur le papier. L'inſtant que j'ai vu paroître l'Armée ennemie dans le lointain (car celle du Roi étoit déjà ſur le terrein avant mon arrivée) me fit beaucoup d'impreſſion ; &, dès ce moment, à chaque pas que les deux Armées faiſoient pour s'approcher, l'attente des Spectateurs devenoit plus vive, & l'intérêt s'augmentoit : le ſilence de leur approche étoit * Grec. Le parti du Roi fut vaincu ; & l'ordre qu'il conſervoit dans ſa retraite eſt inconcevable. En deux heures il n'y eut que dix minutes de confuſion : près de la montagne où j'étois, il y avoit une colline couverte d'arbres, qui domi-

(*) Οι δ'αρ'ισαν σιγη μενεα πνειοντες Αχαιοι.

noit ſur le champ de bataille ; chaque parti vouloit s'emparer de ce poſte, & des Eſcadrons de Cavalerie venoient de part & d'autre, au grand galop, en ſilence, juſqu'au moment où ils entrerent dans le bois : alors ils jetterent de grands cris, & ſe battirent au piſtolet & à coups de ſabre : de nouvelles troupes arriverent de chaque côté pour les ſecourir, & tous jetterent des cris. La vivacité de ce moment eſt inexprimable. Comme je ne ſais rien de l'Art Militaire, je ne puis pas vous en particulariſer aucune évolution ; mais la régularité & la viteſſe avec leſquelles le Soldat Pruſſien fait tout, étonnent les Militaires de toutes les autres Nations.

La bataille finie, l'imagination voyoit ces tableaux du Taſſe :

Pien tutto il campo è di ſpezzate Lance,
Di rotti ſcudi e di troncato Arneſe :

Di

(*) Di ſpade ai Petti, alle ſquarciate Pance
Altre confitte, altre par Terra ſteſe;
Di Corpi altri ſupini, altri coi volti,
Quaſi mordendo il ſuol, al ſuol rivolti.

(**) Giace il Cavallo al ſuo Signore appreſſo;
Giace il Compagno appo il compagno eſtinto;
Giace il Nemico appo il Nemico; e ſpeſſo
Su'l morto il vivo, il Vincitor ſul vinto.
Non v'è ſilenzio, e non v'è grido eſpreſſo;
Ma odi un non ſo che roco, e indiſtinto,
Fremiti di Furor, mormori d'Ira,
Gemiti di chi langue, e di chi ſpira.

L'imagination, dis-je, ſe dépeignoit ces tableaux, & le cœur ſe félicitoit de ce qu'ils n'étoient qu'imaginaires.

(*) Tout le champ eſt couvert de lances briſées, de boucliers rompus, & de débris d'armures;

(**) C'eſt une tradition parmi les Poëtes d'Italie, que cette ſtrophe a coûté au Taſſe dix mois.

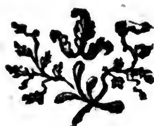
Si j'avois eu beaucoup de curiofité à voir deux Armées s'engager, j'en avois bien davantage à voir le Roi. Il vint enfin; je l'avois cru plus grand: à cette circonftance près il fatisfit toutes les idées que je m'en

---

d'épées encore attachées au fein, d'autres aux flancs entr'ouverts, & d'autres éparfes fur la terre; de corps, les uns couchés fur le dos, d'autres le vifage tourné vers la pouffiere qu'ils femblent mordre.

Le cheval eft étendu auprès de fon maître; le compagnon eft étendu auprès de fon compagnon mort; l'ennemi eft étendu auprès de fon ennemi; & fouvent le vivant fur le mort, le vainqueur fur le vaincu: il n'y a ni filence, ni cris articulé; mais on entend un je ne fais quoi de rauque & de confus; frémiffemens de fureur, murmures de rage, gémiffemens de celui qui languit, & de celui qui expire.

étois formé : ſon air & ſa phyſionomie annonçoient le Roi, le Héros, & l'Homme de Génie. Ne pouvant me raſſaſier de le voir, je marchai à ſes côtés juſqu'à Sans-Souci. Un monde infini le ſuivoit ; quelques Payſans attendoient pour le voir à l'entrée de ſon Palais, & crioient Vive le Roi. Il leur ôtoit ſouvent ſon chapeau. C'étoit la deuxieme fois qu'il me trompoit ; la premiere par ſa taille, la ſeconde par ſa politeſſe.



LETTRE III.

BERLIN.

Le lendemain il y eut une autre bataille: les manoeuvres étoient différentes; mais je n'y compris rien. Avant de m'y rendre, j'allai voir les appartemens du Roi. On passe par la salle à manger & par celle de concert pour entrer dans sa chambre à coucher. Je demandai au Suisse où étoit la chambre du Roi? — C'est celle-ci. Je cherchai un lit magnifique: il y avoit un assez beau cabinet au bout de la chambre; mais il n'y avoit point de lit dedans. — Où est le lit? — Le voilà. Derriere un petit écran, dans un coin, étoit un fort petit lit très-étroit, avec des rideaux de soie verte; c'étoit le sien. De l'autre côté du Château étoient plusieurs lits dans le même goût,

occupés alors par ses Généraux. Le tapis sur lequel il met le pied, en sortant du lit, est très-rude. Il y avoit un autre petit lit de repos où couche quelquefois un Page quand le Roi est malade, & trois ou quatre tables d'étude, toutes couvertes de livres & de papiers.

Je demandai à mon Conducteur (un bel Esprit Suisse, qui vit depuis dix-huit ans avec Sa Majesté) où étoit la garderobe du Roi? Il me répondit; sur son dos.

La derniere fois que je l'ai vu, c'étoit à Berlin. Il venoit pour recevoir les adieux du Baron de Swieten, Ministre de Leurs Majestés Impériales, & pour donner Audience au nouveau Ministre le Comte de * Cobenzl. Il n'y avoit à la Cour que les

(*) Je n'ai pas eu l'honneur de connoître ce Monsieur ; car je partis de Berlin deux jours après son arrivée; mais

Ministres étrangers, les Personnes qu'ils devoient présenter, & des Militaires. Nous étions dix Anglois; le Roi parla au premier & au dernier, non à cause de leurs positions, mais parce que leurs noms l'avoient frappé. Le premier étoit le Major Dalrymple. Le Roi lui dit: Vous m'avez déjà été présenté? — Je demande pardon à Votre Majesté, c'étoit mon Oncle. M. Pitt étoit le dernier: le Roi; — Etes-vous parent de Milord Chatham? Oui, Sire. — C'est un homme que j'estime beaucoup.

Il passa alors aux Ministres étrangers, & parla plus avec le Prince Dolgoroucki, Ambassadeur de la Russie, qu'avec aucun autre. Dans le milieu de sa conversation avec ce Prince, il se tourna tout-à-coup

son Cousin le Comte de Cobenzl, qui accompagnoit l'Empereur dans ses voyages, est un des caracteres des plus aimables & des plus intéressans de l'Allemagne.

vers M. Elliot, le Ministre d'Angleterre, & lui demanda comment s'appelloit la Duchesse de Kingston. Cette transition étoit moins Pindarique qu'elle ne paroît; il venoit de parler de la Cour de Pétersbourg; & cette Dame s'y trouvoit alors.

LETTRE IV.

BERLIN.

L'ON n'a jamais vu un Soldat gras dans aucun pays; mais le Roi de Prusse n'a pas un Sergent qui soit gras. Une connoissance profonde de l'économie des finances est un des points dans lesquels ce Souverain excelle; c'est aussi une des raisons pour lesquelles ses troupes ne s'engraissent guere. L'argent que les autres Souverains dépensent en maîtresses, en faste, en équipages

de chaſſe, &c. il l'emploie aux choſes néceſſaires, & à récompenſer le mérite. Dans le tems que j'étois à Berlin, on exerça l'Artillerie pendant quinze jours: un Officier de ce Corps me dit qu'on conſumoit chaque jour, pour cent louis d'or de poudre à canon. Le Roi ne prodigue pas ſes bienfaits; mais on connoît ſa générosité à l'égard du Général Leſchwitz, de la Veuve du Colonel Quintus, & de pluſieurs autres perſonnes de mérite. Chaque Officier avec lequel vous parlez, vous citera quelque trait nouveau de la libéralité de ſon Maître.

J'aime mon ſujet, & je pourrois vous écrire long-tems ſur le Grand Frederic; mais après vous avoir raconté une petite anecdote, je vous dirai un mot ſur ſa Poëſie, & nous paſſerons à Dreſde.

Deux jours après mon retour de Potſ-

dam; M. le Comte . . . . . , Voyageur François qui étoit logé dans mon auberge, me fit demander la permiſſion de venir me voir. Nous parlâmes de la Ville, des manœuvres, du Roi. A dix heures du ſoir il entre chez moi. — Mon Ami, me dit-il, (il m'avoit vu une demi-heure le matin) je viens prendre congé de vous. — Pourquoi cela? Le Roi vient de me prier de partir, & je n'en ſais pas la raiſon, ſi ce n'eſt que, quand je me promene dans les rues, je tire le plan de quelque bâtiment qui me frappe. — Le Roi vous a-t-il fait dire quelque choſe de particulier? Non, dit-il avec légéreté, il n'a point dit de mal ſur mon compte; mais il n'en penſe pas moins. J'ai envoyé chercher des chevaux, & je pars dans une demi-heure. Mais, lui dis-je, je ne vois pas la néceſſité de partir dans une nuit comme celle-ci [il

pleuvoit à verse]. vous pouvez attendre jusqu'à demain. Je vous demande pardon, reprit-il, Sa Majesté pourroit changer d'avis, peut-être demain me prieroit-elle de rester. Cet Etranger n'étoit connu de personne, pas même de son Ministre; il paroissoit assez bien élevé, & avoit environ quarante ans.

Quand un Poëte a une richesse d'idées & d'expressions, à chaque fois qu'on le relit, on y trouve de nouvelles beautés: c'est l'histoire d'Horace & du Roi de Prusse. Il n'y a pas, à coup sûr, un Auteur dans la Langue Françoise, qui ait plus de pensées, ni de pensées plus vigoureuses, que ce Prince. Toutes ses productions viennent d'une imagination forte & brillante, toujours réglée par un jugement solide; ce qui fait, à mon avis, le comble du génie.

Dans tous ses ouvrages, la Philosophie

la plus ſage, la Morale la plus profonde ſont entremêlées du ſel le plus piquant, & des ſaillies les plus heureuſes. Quand ſes Sujets l'admettent, ſon ſtyle eſt auſſi piquant qu'énergique. Il a *émulé* Horace, & il a ſu le balancer même dans ſes chefs-d'œuvres; car à bien des égards, ce ſeroit déshonorer le Pindare du Nord, que de le comparer avec le Poëte Latin. Horace n'a point d'admirateur plus ſincere que moi; mais il y a pluſieurs de ſes Ouvrages que je ne puis lire ſans dégoût. On ne ſauroit trouver une ſeule compoſition médiocre du Roi-Poëte, & aucun Entouſiaſte d'Horace ne niera qu'il en a pluſieurs: on ne trouvera chez ce Prince aucun trait ignoble ou indécent; Horace fourmille de choſes vulgaires & choquantes. Vous répondrez que les ames du Monarque & d'Horace ont été différentes, leur éduca-

tion différente, leurs ſituations dans la vie différentes; c'eſt appuyer mon aſſertion. Je ne déciderai pas toujours en faveur de l'harmonie de ſa verſification; mais pour la force & la vivacité du coloris, Rubens ne le ſurpaſſe point.

Il a écrit une Epître ſur les Voyages, pour empêcher les jeunes Allemands d'aller ſe ruiner à Paris & à Londres: en voici trois vers, en parlant d'un de ces * Meſſieurs, à ſon retour:

De ſtupide qu'il fut, il eſt devenu fât,

---

* Je ne ſaurois m'empêcher de raconter ici un trait, que j'ai entendu à Paris d'un jeune voyageur Allemand. On lui avoit dit que l'Ambaſſadeur de Veniſe devoit faire ſon entrée à la Cour, & que c'étoit un ſpectacle magnifique. Il vole à Verſailles, il arrive à la porte de la Chapelle, d'où il voit *ſortir* le Chancelier en long manteau bleu: il demande à ſon voiſin; Monſieur, ce Cardinal en bleu, eſt-ce l'Ambaſſadeur de Veniſe qui fait ſon *entrée*?

Et jouant l'étourdi ſans pouvoir jamais l'être,
C'eſt un lourdaut badin qui fait le Petit-Maître.

A combien d'Originaux de plus d'un pays ce portrait ne reſſemble-t-il pas ?



LETTRE V.

BERLIN.

LA lumiere & la chaleur s'annoncent par-tout dans les Ouvrages du Philoſophe de Sans-Souci. Dans deux gros volumes de ſa Poëſie, il n'y a pas une page ſtérile; & ce qui les rend vraiment précieux, c'eſt que chaque page reſpire l'amour de l'humanité. Je vois ce que vous dites, & je demande encore un jugement pour la guerre, & un autre pour la paix. Jamais homme n'a mieux connu le cœur humain que

Shakeſpear ; jamais homme n'a mieux peint un caractere. Voici ce qu'il fait dire à un aimable Héros * : « Pendant la paix, rien » ne convient à un homme autant que la » douceur & l'humanité ; mais quand la » trompette de la guerre nous frappe » l'oreille, ſoyons des tygres, &c. ». Vous diriez que Shakeſpear a voulu parler du Roi de Pruſſe.

Liſez ſes Odes ſur la guerre & ſur les troubles du Nord, & jugez alors le Poëte & l'homme :

Quel tranſport inoui? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu ſubitement s'empare de mes ſens,
Apollon me poſſede, & ſon eſprit ſublime

---

* In Peace there's nothing ſo becomes a Man
As Gentleneſs, and mild humanity ;
But when the Blaſt of War blows in our ears,
Let us be tygers in our fierce deportment.

Va prêter à ma voix ſes immortels accens ;
Que l'Univers ſe taiſe aux accords de ma lyre !
Rois, Peuples, écoutez ce que je dois vous dire :
Appaiſez les tranſports de vos ſens agités
Pour recevoir ces vérités.

Vous, Juges des Humains ; vous nés Dieux de la Terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte Univers,
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire ;
Ces humains ſont vos fils, ayez un cœur de pere :
Ces glaives enfoncés dans leurs malheureux flancs,
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un Paſteur prudent à ſon devoir fidele,
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé ;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau ſe répoſe & paît ſous ſa conduite,
Et s'il trait ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel eſt pour ſes Sujets un tendre & bon Monarque,
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il allonge pour eux la trame de la parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits :
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achete la gloire,
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire :
Tels furent ces Héros, TITUS, MARC-ANTONIN,
Les délices du Genre-Humain.

Son Art de la Guerre eſt ſon Ouvrage le plus long, & ſon chef-d'œuvre. Vous y trouverez les images les plus vives, les métaphores les plus hardies & les plus judicieuſes ; une touche toujours mâle, toujours majeſtueuſe, & une impétuoſité dans le ſtyle qui eſt irréſiſtible.

Quand on penſe à toutes les preuves que ce Prince a données dans la guerre & dans la politique, de la fécondité de ſon imagination & de la ſolidité de ſon jugement ;

ment ; quand on se souvient qu'il a toujours nourri son esprit de ce que les Philosophes & les Poëtes anciens ont de plus parfait ; & quand on sait qu'il a ajouté à cela ce qui pourroit se trouver dans la société des hommes les plus éclairés , & des plus beaux esprits de son tems , on ne s'étonnera plus de la variété du mérite qui se trouve dans ses compositions : Accepte , grand Roi , ces justes louanges ; je n'aurois pas tant loué tes talens , si je n'étois intimément persuadé de la bonté de ton ame ;

Reçois l'éloge pur , l'hommage mérité ,
Je le dois à ton nom , comme à la vérité.

Art de la Guerre.

Lisez son Epître à sa sœur de Bareith , sur sa maladie , & voyez si chaque vers ne part pas d'un cœur tendre & sensible.

L'on dira qu'il y a des défauts dans sa

Poésie; je les abandonne aux Zoïles pour les relever, & je finis ma Lettre par l'adresse qu'il fait aux jeunes Soldats, à la fin de son Art de la Guerre :

Si votre cœur aspire à la sublime gloire,
Sachez vaincre, & sur-tout user de la victoire.
Le plus grand des Romains par ses * succès divers,
Le jour qu'à son pouvoir il soumit l'Univers,
Sauva ses ennemis dans les Champs de Pharsale.
Voyez à Fontenoy, LOUIS dont l'ame égale,
Douce dans ses succès, soulage les Vaincus,
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus :
Ils baisent en pleurant, la main qui les désarme,
Sa valeur les soumet, sa clémence les charme,
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre est d'un Héros, pardonner est d'un Dieu.

* Comme Politique, Ecrivain & Conquérant.





LETTRE VI.

Dresde, ce 1 Novembre 1777.

Le pays de la Saxe eſt très-beau, la Ville de Dreſde fort jolie, & la Cour une des plus aimables de l'Allemagne. L'honnêteté pour l'Etranger y eſt portée au plus haut point : les femmes ſont vives, douces, ſpirituelles ; le ciel en eſt beau, les environs riants ; la chere délicate ; c'eſt vraiment un pays délicieux, & les Saxons ſeroient trop heureux, s'ils n'avoient pas un Héros pour voiſin : ah ! c'eſt un mauvais voiſinage que celui d'un Héros ou d'un Volcan. La ſituation de Dreſde reſſemble à celle de Portici, & ſes Habitans frémiſſent d'une menace de Frederic, comme ceux de Portici d'un gémiſſement

du Véſuve. Une vieille femme m'a parlé à Dreſde du Bombardement de la Ville, dans la derniere guerre, avec la même * horreur du reſſouvenir, & preſque dans les mêmes termes, qu'un vieillard à Portici m'a parlé de l'éruption terrible de 1768.

Rien ne donne une image de la guerre ſi parfaite que la Lave. Imaginez une riche campagne, couverte de vignes, de pâturages & de bled; vient un torrent de feu, & dans un inſtant le payſage le plus brillant eſt changé dans le tableau le plus morne que la Nature puiſſe offrir: c'eſt l'hiſtoire d'une éruption du Véſuve; c'eſt celle du Palatinat embraſé par Turenne.

Les voyageurs en général reſtent peu de tems à Dreſde, & ils ont tort. C'eſt un

---

* *Mens meminiſſe horret.*

pays plein d'intérêt pour tous ceux qui aiment l'hiſtoire naturelle, les tableaux, & la belle nature en tout genre. Si les Pruſſiens ſont les Macédoniens de l'Allemagne, les Saxons en ſont les Athéniens. Je n'ai guere vu de pays où il y ait plus de goût, ni plus d'aménité & d'agrément dans la Société.

C'eſt au Vatican qu'on apprend à admirer les chef-d'œuvres de Raphaël; c'eſt à Dreſde qu'on apprend à apprécier les tableaux du Corrège. Raphaël eſt preſqu'univerſellement reconnu pour Monarque du règne Pittoreſque. Un Gouvernement Conſulaire me plairoit davantage; je voudrois qu'il eût pour collegue le Correge. Je ſais que j'aurai contre moi tous les demi-Connoiſſeurs, & je leur en dirai la raiſon: ou ils n'ont pas vu les plus beaux tableaux de ce Maître, ou il les ont vu

ſuperficiellement. Ses meilleurs ouvrages ſont à Parme & à Dreſde, & ce ſont deux Villes que le Voyageur voit en poſte. Il paſſe peut-être trois matinées dans cette Galerie; il veut voir tout, & en conſéquence, il ne voit rien. C'eſt la même répétition à Parme, & le voilà arrivé à Rome. Dans toutes les Sociétés où il va, quand il s'agit de la Peinture, il n'entend nommer que Raphaël. Si un Etranger parle du Correge, les Romains diſent qu'il a beaucoup de mérite; mais ils ne ſentent pas ce qu'ils diſent; car ils n'ont vu de lui que quelques tableaux extrêmement médiocres qui ſont à Rome. Ils comparent ces tableaux avec les chefs-d'œuvres de Raphaël, & vous pouvez deviner la conſéquence qu'ils en tirent. La vérité eſt qu'ils eſtiment le Corrège, comme beaucoup de Philoſophes modernes adorent Newton,

par ouï-dire. Pour décider sainement, il faudroit mettre la Nuit à côté de la Transfiguration; la Madelaine ou la Vénus * à côté de la Galatée; le Saint Jérome, le Saint George, ou le Saint Sébastien à côté de l'Ecole d'Athenes & des autres tableaux du Vatican.

Les Romains ne sont pas bons juges de la peinture; ils décident bien de certaines parties. Dans tout ce qui concerne la composition & le dessein, leur tact est sûr; & dans ces deux points, Raphaël n'a point eu d'égal. Quant au coloris, ils s'y connoissent peu : accoutumés à considérer Raphaël comme un modele parfait, ils croient son coloris parfait aussi; mais la fausseté de cette idée est trop connue pour

* Tableau inestimable dans la possession du Chevalier Hamilton.

que j'en parle. Je ne prétends pas parler ſur la peinture en Artiſte; mais j'ai beaucoup étudié les tableaux, & je croirai toujours qu'un des premiers objets de la peinture eſt de tromper l'œil, & de faire croire au Spectateur que les figures qui ſont ſur la toile n'y ſont pas: dans cette partie de l'art, le Correge eſt ſans rival: la magie de ſon pinceau détache ſes figures abſolument de la toile; &, avec ce relief, elles ont un moëlleux *inarrivable*. Je ne penſe à rien moins qu'à diminuer le mérite de Raphaël, il eſt trop bien établi; & ſi je pouvois démontrer qu'il n'en a point, je ne vois pas que cela ajoutât à la réputation du Correge. Tout ce que je demande, c'eſt qu'on m'accorde qu'il y a deux beaux yeux & deux beaux yeux; & les Voyageurs ne l'accorderont pas, par la raiſon que j'ai dite, c'eſt qu'ils forment leur goût à Rome,

& qu'à Rome le Correge n'eſt point connu.

Nous aurons une raiſon de plus pour élever le Correge, en comparant ſa ſituation avec celle de Raphaël. Pauvre & iſolé, il vivoit dans une petite Ville, où il n'avoit pour Maître que ſon génie, pour modele que la nature, pour cortege que les Graces, & la néceſſité de procurer du pain à ſa famille pour le *ſtimuler*. Voyez Raphaël à Rome, protégé du Souverain, courtiſé (par conſéquent) des Princes & des Cardinaux, eſpérant de devenir Cardinal lui-même, entouré d'Ouvrages Grecs & de grands Artiſtes ſes rivaux, qui, par leur critique, l'aiguillonnoient & l'éclairoient à la fois. Que d'avantages ſur le pauvre & l'aimable Correge, qui fut obligé d'aller à pied à Parme, portant ſur ſon dos ces chefs-d'œuvres, dont un ſeul aujourd'hui fait la richeſſe d'un Cabinet !

» moi auſſi je ſuis Peintre, ai-je dit avec le
» Correge.

LETTRE VII.

Vienne, ce 3 Mars 1778.

Que l'Univers eſt riche en délices! De combien de plaiſirs un homme vertueux & prudent peut jouir dans ſes voyages! S'il a pour but de chercher des caracteres aimables & inſtruits, il en trouvera par-tout; & s'il ſait les apprécier, ils l'accueilleront bien. Vienne a de bien beaux côtés; le fond du caractere national eſt bon, & les perſonnes dont l'éducation eſt la moins cultivée, y ſont d'un commerce ſûr. L'air en eſt ſain, vif, ſec & très-froid. Les idées qui frappent le plus l'Etranger, ſont l'affabilité de la Cour, la magnifi-

cence des repas & la beauté du ſexe. Trois jours après mon arrivée, je me ſuis trouvé à un bal, où il y avoit trente jeunes femmes plus jolies les unes que les autres; elles s'y mettent avec beaucoup de goût, & danſent bien. Celle qui danſoit le mieux étoit la Comteſſe Dirheim. Elle eſt Chanoineſſe, & la plus jolie Chanoineſſe qui fut jamais. C'eſt la perſonne que j'ai vu de ma vie qui fait le plus d'effet, la premiere fois qu'on la voit. Un Peintre ne pourroit lui trouver qu'un ſeul défaut, & ce défaut eſt petit. Si j'étois Poëte, je ferois ici ſon portrait; mais l'Arioſte l'a fait, c'eſt ſon Alcina :

Di Perſona era tanto ben formata,
Quanto mè' finger ſan Pittori induſtri, &c.

Vous n'avez jamais vu une ſi jolie

bouche. Cette ſtrophe paroît faite exprès pour la peindre ;

Sotto quel ſta, quaſi fra due vallette,
La Bocca ſparſa di natio cinabro ;
Quivi due filze ſon di perle elette,
Che chiude ed apre un bello e dolce labro ;
Quindi eſcon le corteſi parolette
Da render molle ogni cor rozzo e ſcabro ;
Quivi ſi forma quel ſoave riſo,
Ch' apre a ſua poſta in terra il Paradiſo.

La Princeſſe Charles Lichtenſtein, la Comteſſe Paar, & la Princeſſe Lignoski ſont les trois plus jolies femmes de l'Allemagne : la Comteſſe Wurmbrand, & la Comteſſe Buquoy à Vienne, & la Comteſſe Loſs à Dreſde, ſont les trois plus belles Allemandes que j'aie vu. Peut-être y a-t-il une plus belle tête que celle de

la Comteſſe de Wurmbrand en Paradis ; mais ſur la terre il n'y en a point.

Quant à l'eſprit, la Comteſſe Bergen eſt décidément une de celles qui en a le plus; la Comteſſe Degenfield, Envoyée d'Hollande, eſt pleine de talens & d'amabilité; & la Baronne de Rheishach a autant de vrai mérite qu'aucune Dame que j'ai vu dans mes voyages ; beaucoup d'eſprit, beaucoup de connoiſſances & un bon cœur: c'eſt une femme charmante dans toute l'étendue du terme.

Vous verrez dans le Prince Kaunitz un génie ſupérieur, & un des plus grands hommes du ſiecle. Il fait l'accueil le plus gracieux aux Anglois, & il en a tous les jours à ſa table. Sa Maiſon eſt ouverte tous les ſoirs, & vous y trouverez toujours une partie du Corps Diplomatique, qui eſt ici très-nombreux & très-reſpectable. Mon-

ſeigneur Gerampi, le Nonce du Pape eſt plein de douceur & d'érudition. Il eſt très-aimé à Vienne & à Rome, & il mérite de l'être. Il n'y a point d'Anglois ni d'homme vrai qui paſſe par Vienne, & qui ne rende juſtice au Chevalier Keith. C'eſt à coup sûr un des premiers talens de l'Europe : l'on voit ſon ame & ſon eſprit dans ſon œil ; c'eſt un œil clair, rapide, pénétrant, ferme : peu d'hommes poſſedent comme lui le ſecret de plaire à tout le monde.

La Maiſon du Baron de Breteuil eſt montée royalement. Nous étions vingt-cinq Anglois, & cet Ambaſſadeur nous a tous prié, chaque ſemaine du carnaval, à un bal & à un ſoupé. Il y avoit toujours plus de deux cens perſonnes, chere excellente, vins de France, de Tokay, &c. &c. Il n'y a pas ici de Maiſon plus agréa-

ble

ble que la ſienne. J'avoue qu'aucune idée ne m'a plus choqué dans pluſieurs jeunes voyageurs de différentes Nations que j'ai rencontrés, que celle de ne pas rendre juſtice aux perſonnes d'un mérite diſtingué. Cette façon d'agir me paroît baſſe & indigne d'un homme bien né; même, quand ces perſonnes nous ſeroient inconnues; mais c'eſt le comble de l'ingratitude de parler mal de ceux qui nous ont fait des politeſſes, de nier leurs bontés, ou même de nous taire quand l'occaſion ſe préſente de parler d'eux.

Vienne eſt peut-être la meilleure Ville de l'Europe pour apprendre à un jeune Voyageur les uſages du grand monde : à ſon arrivée il ſera préſenté dans toutes les meilleures maiſons, & s'il eſt Anglois, il recevra l'accueil le plus flatteur, parce que le Chevalier Keith, qui y eſt univerſelle-

ment estimé, l'accompagne par-tout; mais tout Etranger est bien reçu, sur-tout par les femmes qui y sont très-bien élevées & fort aimables.

Vous y serez ensuite traité selon votre mérite; si vous êtes simple dans vos manieres, & noble dans tous vos procédés, vous serez enchanté de Vienne; & si, en quittant le pays, vous n'en faites pas l'éloge, vous serez votre propre satire.

LETTRE VIII.

VIENNE.

IL y a ici un théatre Allemand & un autre Italien, tous deux mauvais. Il n'y a qu'une seule Actrice (*) qui ait du mérite. Quoiqu'elle n'ait ni beauté, ni maintien,

(*) LA SACCO.

elle joue avec tant d'intelligence, & elle met tant d'expreſſion dans ſa phyſionomie, dans ſes geſtes & dans ſes tons, qu'elle intéreſſe même ceux qui ne connoiſſent pas ſa langue.

Vous verrez ici des Spectacles uniques; la proceſſion des Chevaliers de la Toiſon d'Or eſt ſuperbe; les Gardes Hongroiſes, qui vont à la Cour le premier jour de l'an, ſont la troupe la plus brillante de l'Europe: mais le Spectacle qui frappe le plus & qui eſt vraiment beau, eſt la courſe des traineaux. L'Archiducheſſe de Milan, l'Archiducheſſe Marie-Eliſabeth, la Princeſſe Schwarzenberg étoient menées par l'Archiduc de Milan, l'Archiduc Maximilien & le Prince Albert de Saxe : elles étoient ſuivies de vingt-cinq Dames, toutes vêtues de velours cramoiſi, galonné d'un galon d'or très-large : les habits des Chevaliers étoient de

velours bleu-célefte, galonnés comme ceux des Dames. Il y avoit des équipages qui coûtoient mille louis ; à chaque côté du cheval, il y avoit deux Coureurs, mis d'une élégance qui répondoit à l'équipage.

C'eft ici un des beaux momens de la vie d'une Dame Viennoife : c'eft le moment dans lequel elle fait l'étalage le plus faftueux de fes richeffes & de fes charmes. Parée de toutes fes graces, la tête étoilée de diamans, fon fein à découvert, elle paroît une Vénus dans fon char ; & fachant qu'elle eft l'objet de l'admiration de quelques milliers de perfonnes, elle montre le contentement de fon cœur par un perpétuel fourire. En tout pays le fexe va orné aux Spectacles pour être (*) regardé ; mais ici les femmes font le fpectacle, & le plaifir

(*) Spectatum ornatæ veniunt, fpectentur ut ipfæ.

que cette idée leur inſpire, eſt ſi vif, qu'il leur fait oublier entiérement les rigueurs de la ſaiſon. Il n'en eſt pas de même du pauvre Chevalier; n'ayant aucune jouiſſance, excepté celle d'admirer le chignon de ſa belle, il périt de froid : en effet, des hommes ont été ſouvent obligés de ſe retirer avant la fin de ces deux heures, à cauſe du froid exceſſif; mais on n'a jamais vu de femme s'en plaindre.

La courſe commence dans la grande place, devant le Palais Impérial; ils y font pluſieurs tours, & après avoir traverſé les principales rues de la Ville, ils y retournent pour la terminer par de nouveaux tours. Le fond de neige, ſur lequel ce tableau mouvant ſerpente, en releve ſingulièrement l'éclat, & en fait le ſpectacle le plus riche & le plus éblouiſſant qu'on puiſſe imaginer.

Mais le ſpectacle de Vienne, qui donne le plus de plaiſir à l'Etranger, eſt celui qu'il voit dans l'antichambre du Prince Kaunitz, une fois toutes les ſemaines après dîné : c'eſt l'aſſemblage de tous les indigents, qui ont beſoin de protection & qui viennent là, aſſurés d'en trouver : l'oreille de ce Prince n'eſt jamais fermée aux plaintes des pauvres, & ſa main eſt toujours prête à leur donner du ſecours.

LETTRE IX.

Vienne.

Il ne faut pas quitter Vienne ſans voir le Métaſtaſe : c'eſt un vieillard animé & d'une ſociété agréable. Il eſt le plus grand Poëte qu'ait eu l'Italie depuis le Taſſe : j'aurois dit le plus grand qu'elle ait jamais eu, s'il n'étoit pas un Auteur vivant, rai-

ſon pour laquelle il n'eſt pas permis de le louer trop. Liſez ſes *Canzonette*, ſur-tout celle qui commence *Grazie agl'Inganni tuoi*, & dites, quel eſt le Poëte Italien qui a écrit avec autant de pureté, autant d'élégance & autant de graces? Il embellit tout ce qu'il touche, & me paroît à moi, abſolument le premier qui ait établi les véritables principes du bon goût dans l'Italie. Dans ces petites compoſitions il y a un naturel, une fraîcheur dans le coloris, une ſimplicité & une délicateſſe dans les penſées & dans les ſentimens, qui les rend ſéduiſantes.

Le Metaſtaſe ne manque pas d'une ſeule des qualités qui conſtituent le grand Poëte : né ſenſible, avec un eſprit profond & pénétrant, & avec une imagination vive & féconde, il poſſédoit tout ce qu'on peut tenir de la nature : A l'âge de douze ans il

entra dans la maiſon du célebre Gravina : ce Savant qui voyoit *le clinquant*, les *éclatantes ſolies*, & *l'abondance ſtérile* des Poëtes Italiens, montroit au Metaſtaſe que la vraie ſource d'un goût ſûr étoit les Auteurs Grecs : le jeune Eleve ſaiſit cette idée ; approfondit les principes de ces Poëtes, & c'eſt ſur leurs principes, qu'il a travaillé toute ſa vie. L'Italie n'eſt guere faite aujourd'hui pour inſpirer des ſentimens ſublimes ; elle donne bien une connoiſſance des paſſions tendres ; ce fut dans l'Italie qu'il paſſa ſa jeuneſſe ; ce fut-là qu'il apprit à écrire ſon *Démetrio*, ſon *Olympiade*, & ſon *Démoſoonte.* A l'âge de vingt-cinq ans il paſſa dans l'Allemagne ; le ſéjour de Vienne & la lecture de Corneille lui éleverent l'ame ; il écrivit ſon *Regolo* & ſa *Clemenza di Tito* : aucun Auteur n'a mieux compris Horace ; peu de Poëtes ont ſi bien exécuté ſes idées :

Scribendi recte sapere est principium & fons;

Il étudia la Philosophie, & il ne commença de traiter un sujet qu'après l'avoir approfondi.

Omne supervacuum pleno de pectore manat,

est une observation dont il a senti la sagesse, & il a écrit avec autant de rapidité que de précision.

Il n'a pas moins senti le prix de Boileau que d'Horace; & il ne s'écarta jamais de ces grands principes;

Tout doit tendre au bon-Sens;
Rien n'est beau que le Vrai, le Vrai seul est aimable.

Les personnes qui ont composé de la Musique sur ses vers, & celles qui les chantent & qui les recitent sont les mieux en état de juger de l'harmonie de sa Poësie:

dans ces deux classes, il n'y a qu'une voix de Petersbourg à Naples.

Aucun Italien n'a si bien développé les mouvemens de l'ame, ni si bien réussi à attacher & émouvoir son Lecteur : le Metastase s'éleva au sublime; mais il naquit tendre, & l'on peut dire, sans faire tort à quelque Nation que ce soit, que peu de leurs Poëtes ont si vivement peint les passions tendres, & fait des impressions si puissantes sur le cœur.

Quand on examine bien ses Ouvrages, & qu'on les compare avec les productions Gothiques du Dante, avec les absurdités de l'Arioste, avec les extravagances de Marini, & avec les puérilités du Tasse, on est étonné de la décision des Italiens : ils préferent le Tasse au Metastase, & l'Arioste au Tasse : mais il n'y a pas moyen de disputer avec les Italiens sur la Poësie, ils

nient tous les principes admis dans tous les autres pays.

Il s'en faut beaucoup que je parle ici contre les talens des Italiens; ils en ont infiniment, à mon avis, plus qu'aucune autre Nation de l'Europe; mais ces talens ſont incultes, & de pluſieurs raiſons, la plus eſſentielle eſt que le pays manque de Mécenes.

Vous ne croyez pas non plus j'eſpere, que je nie que le Dante eut un génie étonnant, & qu'il ait des morceaux du plus haut ſublime : que le génie de l'Arioſte ſoit facile & fécond; que perſonne n'ait mieux narré; qu'il ait des deſcriptions de la plus grande beauté; & que ſon *Orlando furioſo* ſoit un Poëme plein de gaieté & de variété. Marini avoit une imagination prodigieuſe; mais il eſt plus fou que l'Arioſte.

Je ne ſuis que l'ami de la vérité, & ſi je

ne nie pas le mérite de ces Poëtes, je nierai beaucoup moins celui du Taſſe. La nature peut-être lui fut moins généreuſe qu'à ceux-ci; mais ſes Poëmes ſeroient mis au-deſſus de leurs à Paris, à Londres & à Athenes. Que la Jéruſalem délivrée ait beaucoup de défauts, qu'elle ait des penſées fauſſes, des jeux de mots & beaucoup de clinquant, cela eſt ſûr, mais auſſi eſt-il ſûr qu'elle a beaucoup d'or. Le ſujet eſt des plus heureux; la conduite du Poëme en général ſage; ſa marche, majeſtueuſe; ſon langage, noble & ſoutenu, & ſa verſification toujours belle : elle a du Pathétique, & elle a du ſublime. L'*Aminta* eſt un chef d'œuvre d'élégance & de ſimplicité, & beaucoup plus parfait que la *Geruſalemme Liberata*.

Le Metaſtaſe me paroît avoir plus de talens naturels que le Taſſe, toutes ſes

beautés, & beaucoup d'autres, & n'avoir aucun de ses défauts. Il satisfait l'esprit, il flatte l'oreille, il enchante l'imagination, il captive le cœur; & pour ces raisons, il sera toujours le Poëte des hommes sensés, le Poëte des femmes, & le Poëte de toutes les personnes qui ont du goût.



LETTRE X.

LA HAYE, ce 10 Juin 1777.

LA face du pays de la Hollande est unique, & très-piquante pendant trois jours: après ce tems on ne voit que la même platte répétition des campagnes toujours unies; entre-coupées par des canaux qui se ressemblent tous; & sur ces canaux des barques toutes faites sur le même modele. Chaque Voyageur devroit passer par la

Hollande, car les idées qu'elle donne ne ſe prennent nulle autre part, & il les recueillera en peu de tems. Par toute la Hollande les quatre élémens ſont mauvais; la Vertu Cardinale du pays eſt la propreté; les Divinités adorées, Mercure & Plutus; mais pour Apollon & les neuf Sœurs, on ne les y entend pas nommer.

Leur Ecole de Peinture mérite d'être vue, pour prendre une idée du point auquel le Mécaniſme de l'Art peut être porté. Leur fini eſt beaucoup plus parfait que celui des Italiens; mais comme ils ne copient que ſervilement une nature ingrate, un de leurs tableaux n'inſpire jamais l'envie de le revoir. Le manque abſolu de goût leur fait mépriſer tout ce qui appartient à l'Ecole Italienne; l'Antique eſt un terme ridicule chez eux; & ſi un Artiſte y travailloit ſur ces idées, il mourroit de faim.

Dans un cabinet à Amſterdam je me ſuis rappellé d'un mot de Louis XIV ſur un tableau d'une Fête Hollandoiſe, pleine de toutes ces idées dégoûtantes qui accompagnent une débauche crapuleuſe, *Otez-moi ces Magots-là :* ce mot eſt digne du ſiecle de Boileau, Moliere & Racine, où les imitations de la nature belle & noble étoient les ſeules qui ſavoient plaire. Ce tableau étoit d'un des premiers Maîtres, & parfaitement bien peint ; mais ſi la nature qu'on choiſit eſt dégoûtante, plus l'imitation en eſt parfaite, plus le tableau eſt choquant ; & les perſonnes qui peuvent admirer de pareilles productions ont un goût bas & dépravé.

Le goût du ſiecle de Louis XIV n'exiſte plus en France : les tableaux Hollandois ſont ceux qui ſont les plus à la mode, & ils ſe vendent à Paris à un prix incroyable.

Il eſt honteux pour les François, qui ont naturellement de la délicateſſe, & qui ont des collections comme celles de Verſailles, du Luxembourg & du Palais Royal, de ſe laiſſer entraîner par une mode la plus déshonorante pour eux, qu'ils aient jamais adoptée.

Rubens, que la nature par mépriſe a fait naître dans leur voiſinage, n'eſt point goûté des Hollandois; & la preuve en eſt qu'il n'y a pas un jeune Peintre qui l'imite. S'ils font cas de ſes tableaux, c'eſt parce que ſes tableaux ſe vendent bien; & s'il en reſte encore parmi eux, c'eſt que les Voyageurs n'ont pas voulu leur en donner ſix fois plus qu'ils ne valoient.

Il y a un ſeul objet dans ce pays qui vous plaira fort; c'eſt le Chevalier Yorcke: le Roi d'Angleterre eſt bien repréſenté dans toutes les Cours que j'ai vue; mais il n'a certainement

certainement aucun Repréſentant qui lui faſſe plus d'honneur que cet Ambaſſadeur. Son mérite ſeul me commande ici ſon Eloge; car il n'a fait que des politeſſes ordinaires à un homme ſans titre, modeſte à l'excès, & qui n'a guere d'autre mérite que d'être extrêmement ſenſible à celui des autres.

Tous les Grands Hommes ont beaucoup de jaloux; le Chevalier Yorcke devroit en avoir plus que les autres, mais il eſt le *ſeul* caractere de l'Europe contre lequel je n'ai jamais entendu dire un ſeul mot. La dignité & la douceur ſe trouvent réunies en lui au plus haut point; ſa converſation eſt des plus brillantes, & ſes manieres des plus polies.

J'ai eu l'honneur de ſouper dans pluſieurs Cours; mais je n'ai pas vu de repas plus magnifique que le ſoupé qu'il donnoit à la Nobleſſe de la Haye, le 4 Juin 1777.

LETTRE XI.

Rome, ce 1 Octobre 1778.

LA magnificence, l'hipocrisie & la tristesse dominent ici : le nombre des beaux Palais, des belles Eglises, des superbes Fontaines, des trésors de l'Art & des vénérables restes de l'Antiquité, donne un air de grandeur à Rome, qui ne se trouve dans aucun autre pays.

Le manque de Spectacles publics, le peu de population en proportion de l'étendue de la Ville, & sa situation entourée de petites montagnes qui empêchent une libre circulation de l'air, ajoutée à l'assommante [*] lourdeur du vent de *Scirocco*, m'ont paru les causes principales de sa

(*) C'est le *plumbeus* Auster d'Horace.

triſteſſe réelle ; mais ce qui augmente l'apparence de ce ſombre, eſt l'air de ſainteté que les Romains affectent, & l'habit général du pays, qui eſt noir. L'habillement d'un Abbé eſt l'habit de la Cour ; & comme il eſt auſſi l'habillement le moins coûteux, tout le monde le porte.

Chaque Cour eſt le ſéjour de la diſſimulation ; à Rome il y a autant de Cours que de Cardinaux ; chaque Cardinal eſt une eſpece de Prince, & peut devenir Souverain ; cette ſeule raiſon ſuffit pour vous montrer que ce pays doit avoir plus d'hommes maſqués qu'aucun autre.

Des Souverains que j'ai vu, le Pape eſt celui qui repréſente le mieux la Majeſté : les Cardinaux ſont comme les Epigrammes de Martial ; il y en a de bons, il y en a de mauvais, & pluſieurs de médiocres. Ils tirent preſque tous gloire de leur élévation ;

le Cardinal de Bernis eſt une exception, il honore la Pourpre par ſes vertus & par ſes talens.

Les femmes ſont réſervées en public, & folles en particulier; les Prélats, efféminés; la Nobleſſe, [*] peu inſtruite; & le Peuple, méchant.

Les études généralement ſuivies ſont les Loix, les Antiquités & la Théologie, parce que ce ſont les trois principales routes qui menent ici à la fortune. Un Poëte eſt conſidéré comme un Etre [**] dangereux, ou tout au moins inutile, & pour cette raiſon un talent poëtique eſt plutôt opprimé qu'encouragé. Le Metaſtaſe ne pouvoit pas y trouver du pain.

(*) Le Duc de Ceri, le Marquis de Maccarani, & deux ou trois autres, ſont des exceptions.

(**) Fœnum habet in cornu, aiunt.

Vous aurez ſouvent ſujet d'admirer le génie de Corneille, pour la vérité avec laquelle il a *frappé* les Romaines. L'aſſurance de leur œil, la fermeté de leur pas, chaque trait de leur figure & chaque mouvement de leur corps annoncent la hardieſſe de leur ame. Elles ont beaucoup de nobleſſe dans le maintien, qui eſt relevée par des robes traînantes, qu'elles portent toutes, juſques aux femmes du troiſieme ordre.

La Nation a quelque choſe de reſſemblant à l'orgueil, qui ne m'a pas déplu; c'eſt cette eſpece de fierté qu'a un homme d'une ancienne maiſon tombée en décadence. Mais elle a une paſſion pour ſe déguiſer qui ne plaît à perſonne. Le premier proverbe du pays eſt, (*) *Qui ne ſait pas*

(*) Chi non ſa fingere, non ſa vivere.

dissimuler, ne sait pas vivre, & ils savent tous vivre. Ils aiment l'obscurité en tout, & quoique cette idée va vous paroître légere, elle ne l'est pas; Rome est la Ville de l'Europe la plus mal éclairée : les laquais ne portent point de flambeaux, & les premiers Princes du pays, d'ailleurs d'un luxe excessif, ne portent qu'une petite lanterne sourde derriere leurs carosses.

Le Romain a naturellement de la profondeur dans l'esprit & de la force dans le caractere; il s'émeut facilement, & quand il est ému, il est violent à l'excès. Si l'habillement du pays étoit militaire, en vous promenant dans les rues, vous vous croiriez dans l'ancienne Rome, tant les physionomies qu'on rencontre, ressemblent aux caracteres que l'histoire nous a transmis. Cette idée m'a frappé plusieurs fois chez les hommes, & elle est encore plus mar-

quée chez les femmes ; vous direz souvent, voilà une femme qui pourroit bien être la mere des Gracchus, & voilà un autre qui devroit produire des Silla. Le nombre des Messalines est petit, celui des Lucreces ; moins grand ; & des [*] Sempronies, vous en trouverez, plutôt à Naples qu'à Rome. Voici un trait de distinction nationale entre la Romaine & la Napolitaine : Une femme de Naples est moins modeste qu'une Romaine & plus honteuse ; on a vu rougir des Napolitaines, mais il n'y a pas moyen de décontenancer une Romaine.

Voilà donc une légere esquisse de l'état actuel de cette

Rome, dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre :

& où aujourd'hui,

(*) Qui sæpius petunt viros, quam petuntur.

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile:

Mais dans mon esquisse j'ai bien pu me tromper, car de tous les pays que j'ai vu, c'est celui-ci qui est le plus difficile à connoître.



LETTRE XII.

Rome.

Le point de vue d'où l'on voit l'union la plus parfaite du sublime & du beau, dans la nature, c'est du sommet du Vésuve. Le point de vue d'où l'on voit l'union la plus parfaite du sublime & du beau, dans l'art, c'est dans le Cortile de l'Apollon di Belvedere. Du premier, on voit le gouffre du Volcan, des campagnes dévastées par des rivieres de Lave, actuellement gêlées,

un pays de vignobles d'une étendue considérable, diversifié par le plus beau mêlange des plaines & des collines, la ville de Naples, le côteau de Posilipo, une quantité d'isles parsemées dans une vaste mer, &c. &c. &c.

Dans le Cortile on voit l'Apollon, le Laocoon, l'Antinoüs, & le célebre *Torso* d'Hercule, qu'on appelle le Torso de Michel-Ange, à cause de l'admiration qu'il eut pour ce précieux fragment. C'est ici que l'on sent ce qu'étoit la Nation Grecque : qu'on ne me parle pas de prévention pour les Anciens, je n'en ai point; je ne fais que rendre justice au mérite des choses; & il m'est fort indifférent où elles se trouvent, ou quels en sont les Auteurs. Pour être juste il faut quelquefois paroître extravagant : quand un objet est supérieurement beau ou grand, il faut lui donner des élo-

ges proportionnés. La plume d'un homme ne peut pas rendre justice à la Poësie de Shakespear, au génie du Roi de Prusse, ni aux ouvrages Grecs. Je sais combien d'hommes me condamneront pour ce dernier mot; je les recuse tous pour Juges; ils ne me condamneront, que parce qu'ils ne connoîtront point mes sujets.

C'est donc, je dis, dans ce Belvedere qu'on voit la supériorité des Grecs sur toutes les Nations de la Terre. La distance qui est entre l'Apollon, le Laocoon & tous les chefs-d'œuvre des François & des Italiens est si grande, qu'il est presque ridicule de les nommer ensemble.

Que le jeune voyageur en regardant l'Apollon se rappelle, que ce qu'il voit a été un *rude* bloc de marbre. Le premier pas pour l'Artiste étoit de créer le caractere de ce Dieu. Avant donc que le marbre ait été

touché, le Sculpteur avoit fait un effort de génie; & cet effort de génie eſt ſi grand, que tous les hommes qui lui ont ſuccédé juſqu'à ce moment-ci, n'ont jamais pu en faire un ſemblable. Cet éloge, dites-vous, eſt trop fort; ce n'eſt pas un éloge : c'eſt un fait que je cite : ſi le fait n'eſt pas vrai, nommez-moi une ſtatue d'une invention égale. Seroit-ce la Suſanna du Fiammingo, la Juſtice de Guglielmo della Porta, la Santa Bibiena di Bernini, ou ſeroit-ce le Moïſe de Michel-Ange? Je ne crois pas qu'aucun homme ſenſé les compare jamais. Le Moïſe n'eſt inférieur à aucune ſtatue Italienne ou Françoiſe; mais ſi l'on n'avoit point vu le *Torſo*, dont il eſt clair que Michel-Ange a tiré l'idée originale de ſa ſtatue, l'on ne s'étonneroit jamais de l'invention de cette production. L'invention de l'Apollon étonne tous les hommes, &

les étonne à proportion du tems & de l'attention avec lesquels ils l'examinent.

L'Apollon du Bernini est malgré tous ses défauts une belle statue; elle ne paroît médiocre que parce qu'on la compare (souvent sans s'en appercevoir) avec l'Apollon de Belvedere. L'Apollon de Bouchardon n'est pas une production médiocre non plus; mais comparez la statue originale Françoise avec la copie de la statue Grecque dans le jardin de Versailles, la différence n'est pas croyable; c'est la différence qu'il y a entre un homme & un Dieu. L'on ne sait pas ce que c'étoit qu'un Dieu Payen, mais on sent toujours en regardant cette statue qu'elle est l'image de quelque chose de plus qu'un homme.

Quand le génie n'est pas accompagné du goût, il s'étonne souvent d'avoir manqué son effet; le caractere créé, il restoit pour

le goût de choiſir un moment pour montrer cette Divinité; ce moment devoit être animé & intéreſſant; il devoit prêter à la grace, à la majeſté & à l'expreſſion; & il devoit être ſi choiſi, que la diſpoſition du tout, & la diſtribution de chaque partie de la ſtatue devoit paroître en ſortir avec ſimplicité & avec aiſance. L'Artiſte a donc choiſi l'inſtant dans lequel ce Dieu donne la preuve la plus ſublime de ſa divinité, par une action de bienveillance, en détruiſant un ennemi du genre humain : c'eſt l'inſtant après qu'il a décoché ſa fleche contre le ſerpent Python; la fleche partie, il la ſuit des yeux pour en obſerver l'effet; l'expreſſion de chaque partie du corps correſpond à celle de la figure; & d'une idée ſi ſimple, ce Grec a ſu tirer un ouvrage qui a enlevé les ſuffrages de tous les hommes, & qui a déſeſpéré tous les Artiſtes.

Quand au génie & au goût on joint une exécution parfaite, je crois que l'homme ne peut pas aller plus loin : le fini de cet Apollon eſt inconcevable, même juſqu'aux détails les plus minutieux; mais l'Artiſte auroit preſque pu ſe diſpenſer de la peine d'avoir auſſi parfaitement achevé ſon ouvrage; ſa conception a été ſi ſublime, & ſa diſtribution ſi heureuſe, qu'elles ſeules auroient commandé l'admiration de tous les hommes de tous les pays, & la preuve de cela ſont les hommages rendus par-tout aux jets de ce Dieu qui reſpire.

La meilleure maniere de vous donner une idée de la ſupériorité de l'exécution Grecque eſt de vous citer un fait : le Laocoon a été trouvé avec un ſeul bras, on a voulu lui en donner un autre ſemblable, pluſieurs Artiſtes ont eſſayé, & tous ont échoué; Michel-Ange, le génie le plus hardi que l'I-

talie ait eu, qui conçut l'idée de mettre le Pantheon dans l'air, & qui a fait le dôme de Saint-Pierre ſur les mêmes dimenſions, crut pouvoir y réuſſir; & après y avoir travaillé pendant deux ans, humilié & déſeſpéré, il rompit ſon ouvrage en mille pieces. Guglielmo della Porta, dont le ſuperbe Mauſolée dans Saint-Pierre démontre qu'il étoit un Artiſte du premier mérite, diſoit, qu'en marbre il n'étoit pas poſſible de le faire, mais qu'il le feroit en argile, & il a fait le bras droit en argile, comme on le voit aujourd'hui : preuve inconteſtable de l'*inarrivabilité* à l'exécution Grecque.

Je conviens que c'eſt une mauvaiſe preuve qu'on a raiſon, de ce qu'un homme célebre eſt de notre avis : mais je crois que tout homme raiſonnable devoit bien examiner avant de décider contre un jugement auſſi ſage que celui de Pouſſin, & contre

un génie auſſi éclairé que celui de Monteſquieu : le premier étudioit ſans ceſſe les meilleurs ouvrages anciens & modernes, ſur leſquels voici ſa déciſion ; *Raphaël comparé avec les modernes eſt un Ange, avec les anciens c'eſt un âne* : comparez la plus belle figure de Raphaël, iſolée, avec l'Apollon, & ſon plus beau groupe avec le Laocoon, & jugez par vous-même:

La France n'a pas un homme qui lui faſſe plus d'honneur dans les Pays étrangers, ni qui lui en fera plus chez la poſtérité que Monteſquieu : l'on ſait qu'il a fait un certain ſéjour dans l'Italie, & qu'il n'a pas vu les objets en obſervateur ſuperficiel: voici une idée de lui, à propos des Grecs; *Le goût & les arts, ont été portés chez eux à un point, que, de croire les ſurpaſſer, ſera toujours ne les pas connoître.*

LETTRE

LETTRE XIII.

Entre Rome et Naples.

O Vie humaine ; m'écriai je avec Gilblas ; que tu es remplie de douleurs ! Oui, il eſt perdu ; je ne le reverrai plus ; & ma perte ne le déſolera pas moins que la ſienne ne me déſole. Au moment de partir on a mille choſes à faire, & de peur qu'on ne me volât mon chien, une heure avant mon départ je le mis dans un cabinet, & je l'y oubliai.

Il n'y a point de pays qui faſſe naître autant d'idées que Rome, & en la quittant je penſois à toutes ces beautés anciennes & modernes ; je penſois aux Poëtes, je penſois à mon * livre ; je regardois ſou-

* Pas à celui-ci, à un autre.

vent la Ville, & je confidérois fi le [*] mot de Jugurthe étoit auffi vrai aujourd'hui que quand il le dit. Mes efprits fatigués, j'allois me délaffer par la converfation de mon fidele compagnon—Ah Dieu! Je l'ai oublié—Je me fis des reproches amers de mon étourderie & de mon ingratitude; je trouvai cent moyens qui m'auroient empêché de le perdre; je penfai à la fageffe du mot de la Fontaine, *Rien de trop;* je l'avois perdu par trop de foins.

Pendant le refte de la journée je ne penfai plus à Rome; j'oubliai même mon livre, j'oubliai la gloire, j'oubliai l'immortalité & je ne penfai qu'à mon chien. Toutes fes bonnes qualités me revenoient à l'efprit; il étoit doux, gai, aimant, fes careffes

(*) Urbem venalem cito perituram, fi modo emptorem inveneris.

étoient ſinceres, & il ne les faiſoit qu'à moi : il avoit à mes yeux un mérite de plus, celui de me reſſembler, il étoit laid; cette circonſtance me donna de l'eſpoir; non, dis-je, il y a peu de perſonnes capables de diſtinguer le vrai mérite; on trouvera à mon chien de vilaines oreilles, & l'on me le rendra.

Cette idée me conſola un peu, & j'écrivis à mon Hôte à Rome de me le renvoyer.





LETTRE XIV.

NAPLES, ce 3 Février 1779.

IL n'eſt pas étonnant que Virgile ait fait de ſi beaux vers à Naples; l'air y eſt ſi doux & ſi pur; le ſoleil ſi brillant & ſi chaud, & la nature ſi riche & ſi variée, que l'imagination ſe ſent une vivacité & une vigueur qu'elle n'éprouve pas dans les autres pays.

Je ne ſuis pas Poëte, mais j'aime beaucoup les Vers, & je ne les ai jamais lu avec plus de plaiſir qu'ici : chaque fois que je vais à ma fenêtre, je me ſens électriſé; mon eſprit ſe reveille, mon imagination s'échauffe, & mon ame devient ſuſceptible des impreſſions les plus douces & les plus ſublimes. Cela ne vous ſurprendra pas, quand je vous nommerai ſeulement les objets qui s'y préſentent à la vue.

A droite eſt la colline de Poſilipo, dont la forme eſt des plus agréables; elle eſt ſémicirculaire & ornée juſqu'au haut d'arbres & de maiſons de plaiſance; depuis ſa pointe qui ſe perd dans la mer, cette montagne s'accroit inſenſiblement, juſqu'à ce qu'elle arrive derriere le centre de Naples, & ſur ſon ſommet ſe voit une vaſte tour qui domine ſur la Ville, & qui couronne la ſcene. On voit à gauche une chaîne de montagnes très-hautes, qui entourent l'autre côté du Golfe, & dont les rudes hardieſſes font un contraſte des plus heureux avec les beautés élégantes & cultivées de Poſilipo : Shakeſpear & Corneille auroient toujours regardé du côté du Véſuve; Racine & Pope du côté de Poſilipo.

Le Volcan eſt la plus intéreſſante des montagnes, par ſa forme qui eſt un fort beau cône, par ſa hauteur, & ſur-tout,

par ſa proximité de la Ville : il fume ſans ceſſe & paroît toujours menacer Naples du ſort de Sodome, de la conſumer par le feu & le ſoufre. A ſon pied eſt Portici, & tout le long de la côte ſont des Villes [*] qui pendent des montagnes, qui forment la portion d'un cercle de quatre-vingt-dix milles.

La mer eſt ſous ma fenêtre, & outre les idées qu'elle préſente elle-même, comme l'objet le plus intéreſſant de la nature après le ſoleil, par ſa grandeur, par ſa beauté, & par la variété de ſes faces, elle montre ici toutes les richeſſes du commerce, par de grands vaiſſeaux qui paſſent à chaque inſtant. Je me leve ſouvent avant le jour, pour jouir du ſouffle du matin; & de la ſuperbe deſcription qu'a fait l'illuſtre Rouſ-

(*) Sorrento, une de ces Villes, eſt la patrie du Taſſe.

ſeau du lever du ſoleil. Sur aucun horiſon, il ne ſe montre avec autant d'éclat; nulle part il ne mérite ſi bien l'"épithete * *d'aureus*. Il ſe leve derriere le Véſuve pour illuminer le côteau riant de Poſilipo, & le ſein du plus beau golfe de l'univers, uni comme un miroir, & rempli de bateaux tous en mouvement. L'objet qui termine la perſpective eſt l'Iſle de Caprée, fameuſe par la retraite de Tibere & par les écueils des Sirenes : en la regardant on ſe ſouvient que c'étoit vers ces rochers que le prudent Ulyſſe ſe bouchoit les oreilles; & qu'à peu de diſtance de-là, le moins ſage Annibal ſe livroit à la volupté de l'harmonie, & aux careſſes de la ſéduiſante Camille.

---

* Idcirco certis dimenſum partibus orbem
Per duodena regit mundi ſol aureus aſtra.

LETTRE XV.

Naples.

LE François eſt le plus aimable de tous les hommes chez lui; pourquoi eſt-il le moins aimé dans les Pays étrangers? C'eſt que les autres Nations ſont jalouſes de la ſupériorité de la Nation Françoiſe, & que le Voyageur François ſe comporte mal dans les ſociétés étrangeres. Preſque tous les François qui voyagent ſont jeunes, ils frondent tous les uſages qui ne ſont pas les leurs, & chantent les vices & les ridicules d'un pays dans le milieu de ſes aſſemblées. J'étois ce ſoir *all' Academia de Cavalieri*, où ſe raſſemble toute la Nobleſſe de ce pays deux fois la ſemaine : entre pour la premiere fois un jeune Marquis François que j'avois connu à Rome :

il n'y avoit pas deux minutes qu'il y étoit qu'il me dit : » A-t-on jamais vu de pareils » animaux ! Voyez-vous que cet homme-là a » l'air bête : eh mon Dieu ! que cette femme-» là eſt gauche ! Mais eſt-il permis de ſe coëffer » comme cela ? » Il diſoit cela tout haut, & les perſonnes même qui ne l'entendoient pas, voyoient à ſon air qu'il les mépriſoit. L'hõmme qui va à la mort conviendra qu'il eſt un ſcélerat, qu'il mérite la roue, mais il ne conviendra jamais qu'il mérite le mépris : le jeune François prend la maniere la plus ſûre que peut trouver l'eſprit humain pour ſe faire haïr : cela m'a toujours fait de la peine, parce que je ſais que, ſous ce défaut ſuperficiel, il cache mille bonnes qualités : il eſt * léger, il eſt avantageux ſi

* Pluſieurs Officiers François dinoient à Gênes chez un noble Gênois ; un d'entr'eux lui dit ; » c'eſt aſſez ſingulier ; il n'y a que Monſieur d'Etranger ici ».

l'on veut ; & c'eſt la critique la plus ſévere que ſes ennemis puiſſent en faire ; mais il eſt généreux, il eſt franc, & il eſt toujours prêt à tirer ſon épée pour la défenſe de ſon honneur, de ſa maîtreſſe & de ſon ami. On me croira François & je ne le ſuis pas; je ſuis Anglois, & fier de l'être ; & dans cet inſtant je ſoutiens le caractere de ma Nation, & le mien, en parlant le langage de la vérité & de la ſincérité, en parlant des François tels que je les ai trouvés.

Pour les arts, l'Italie eſt ſupérieure à la France & à l'Angleterre : dans la ſcience de la guerre : les Allemands l'emportent ſur les Anglois & ſur les François ; mais, à tout prendre, ces deux Nations ſont les premieres de l'Europe, & toutes les autres Nations conviennent de leur ſupériorité. Une circonſtance qui m'a ſouvent flatté en France, c'eſt que le François m'a toujours

dit, qu'après la ſienne, la Nation Angloiſe étoit la plus reſpectable : ce n'eſt qu'un amour-propre outré, qui peut ſe révolter contre cette déciſion : quand on recueilloit les ſuffrages à Athenes, Ariſtide avoit la ſeconde voix de tous les hommes ; chacun s'étoit donné ſon premier ſuffrage à ſoi-même. Vous qui êtes un être raiſonnable, mettez à part un moment votre Nation, & voyez comment vous jugeriez s'il s'agiſſoit de vous-même : ſi un homme vous diſoit, je me préfere à vous, mais je vous préfere à tous les autres hommes : ſi vous n'étiez pas content de ce jugement, vous auriez un amour-propre démeſuré, & une ignorance totale du cœur humain.

En venant ici, pendant qu'on changeoit de chevaux, je mis pied à terre pour me promener un inſtant : le François ne craint pas de parler à ſon ſemblable, & il entre

vîte en matiere; un Capitaine de Dragons de cette Nation qui alloit à Rome & qui étoit à la poste, m'aborde; Monsieur est Anglois? A vous rendre mes devoirs—C'est une Nation bien respectable que la vôtre; j'ai passé trois ans en Angleterre; vous avez de la profondeur & de la solidité; vous êtes instruits, braves, magnifiques— & le François, Monsieur?—Il pense trop à se rendre agréable; il aime trop la légéreté, le badinage & l'amusement: quand le François voyage & qu'il perd sa suffisance, & ses airs fréluquets, & quand l'Anglois acquiert un peu de douceur & d'aménité dans le caractere, ils deviennent tous deux les premiers hommes de la Terre.

Je vous écris ce que cet Officier m'a dit, parce que je pense comme lui.

* * *

P. S. L'Abbé Galiani eſt l'homme le plus ſpirituel de Naples, & celui qui a le plus d'érudition. Le Duc Clemente Filomarino en eſt le Poëte qui a le plus de talens & de goût; ſon frere cultive la Philoſophie, & a l'eſprit très-orné; ils ſont extrêmement aimables tous les deux, & très-bien élevés; leur maiſon m'a paru la plus reſpectable du pays : le Duc della Torre, leur pere, a la plus belle galerie de tableaux qu'il y ait ici.



LETTRE XVI.

NAPLES.

LEs Napolitains ſont vraiment de bonnes gens; mais, ma foi, ils ſont bien barbares: ils ont adopté par inſtinct les principes du Citoyen de Geneve, & ils ne cultivent ni les Arts, ni les Sciences, crainte de corrompre leurs mœurs. Mais ſi cette Nation eſt barbare, ne croyez pas qu'elle ſoit d'une barbarie dure, car au contraire, elle eſt fort douce & très-portée à procurer du plaiſir à l'Etranger : ils ſont naturellement bons, mais ils ſont abſolument dans l'état que la nature les a produits; & ils commettent tous les * crimes & font toutes les

* Je me trompe, on n'a jamais entendu parler d'un viol à Naples.

impoliteſſes poſſibles, ſans ſe douter qu'ils ont mal fait : n'ayant aucune éducation, ils n'ont point de principe dans aucun genre. Un homme du premier rang vous marchera ſur le pied, & ne vous fera pas un mot d'excuſes : faites ſa connoiſſance le lendemain; il fera l'impoſſible pour vous obliger; il vous menera à un concert : il vous offrira ſa loge au théatre, il fera tout ce qu'il ſait, mais il ſait peu. Il en eſt de même des femmes, elles ont toutes des diſpoſitions à être aimables; c'eſt dommage qu'elles ne ſachent pas comment.

La race des Sirènes (*) n'eſt pas encore

---

* Ces Syrenes ſe changent quelquefois en Harpyes;

Virginei vultus, fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus;

mais ces métamorphoſes n'arrivent guere que dans le pays magique de l'Opéra.

éteinte ici, il y a beaucoup de jeunes femmes qui chantent divinement: des Circés, il n'y en a guère; mais on voit dans les aſſemblées beaucoup de deſcendants des compagnons d'Ulyſſe. La facilité des femmes & le Scirocco énervent les corps aux hommes, & la muſique leur ame, au point de rendre inutiles tous les dons que la nature a prodigués ſur ce charmant pays. Nulle part on ne trouvera plus de talens naturels, ni plus de circonſtances favorables aux arts; mais les cauſes que je viens de nommer, ajoutées à l'indolence inſpirée par le climat, & au manque abſolu des Mécènes, font que Naples eſt auſſi ſauvage que la Ruſſie; & une eſpece de preuve de cela, eſt que tous les Ruſſes qui viennent ici ſont frappés des reſſemblances entre les Napolitains & leurs compatriotes.

Quand une Napolitaine eſt ſans enfans, c'eſt

c'eſt un être bien malheureux ; car n'ayant aucune reſſource en elle-même elle meurt d'ennui : Quand elle n'en a point, vous pouvez être sûr que ce n'eſt pas ſa faute, car la ſeule idée qu'elles ont dans la tête eſt celle de l'amour ; & les ſeuls ſujets ſur leſquels elles peuvent parler ſont, leurs enfants, leurs nourrices, leurs amants ou leurs coëffeurs. J'ai ſouvent regretté que ces femmes n'euſſent aucune connoiſſance, car tout ce qu'elles ſavent elles le diſent avec une naïveté & une franchiſe qui n'eſt pas croyable : je me trouvois à côté d'une à leur grande aſſemblée : je l'avois vue une ſeule fois auparavant, mais je ne lui avois point parlé ; un *Soprano* venoit de finir un air ; & je diſois à la Dame, cet homme a bien chanté ; ce n'eſt pas un homme dit-elle, c'eſt un *Muſico* ; il a fort bien chanté, & il eſt l'amant de cette Ducheſſe que vous

voyez-là. — Eſt-il poſſible ? C'eſt vrai ; elle a beaucoup aimé, *Cavalieri*, *Cocchieri*, *Abati ;* actuellement elle ne veut que des *Muſici*. Oh, dis-je, c'eſt honteux; oui, reprit-elle, elle eſt trop inconſtante; *é troppo volubile* étoit ſa phraſe.

Je demandois à une autre que j'avois connue pendant quelque tems, combien d'amants elle avoit, quatre ou cinq ? Elle m'aſſura d'un air très-ſérieux qu'elle n'en avoit pas eu un depuis trois ſemaines. Ne vous étonnez pas de ma queſtion à cette Dame, c'étoit pour lui faire ma cour : une Napolitaine eſt glorieuſe du nombre de ſes Chevaliers ſervants, & j'ai vu des Dames ici entrer dans la ſociété avec une ſuite de cinq adorateurs : il n'y en a pas, en géral, plus de deux qui ſoient heureux ; les autres ne ſont tenus que pour des eſclaves de parade.

* * *

P. S. Je crois que quand je me marierai, je prendrai une femme laide, afin que, ſi je la perds, je puiſſe être ſûr de la retrouver : on m'a renvoyé mon chien : que de réjouiſſances de part & d'autre !

O qui complexus, ô gaudia quanta fuere !

LETTRE XVII.

Naples.

Le Roi d'Eſpagne diſoit qu'il falloit que chaque Prince de la Maiſon de Bourbon aimât éperdûment ou les femmes ou la chaſſe. Sa Majeſté Sicilienne aime beaucoup la chaſſe; à peine ſe paſſe-t-il un jour dans le fort de l'été, ou dans les plus grands froids de l'hiver, sans qu'il y aille. Pendant mon ſéjour à Naples, il ſe retira pendant deux

mois à Caſerta, exprès pour chaſſer; ce qui fit de la peine à tous les Anglois, parce que cela nous priva de la ſociété & de la maiſon du Chevalier Hamilton, qui alloit auſſi à Caſerta, car le Roi ne va jamais à la chaſſe ſans lui; & il aime tant la compagnie de ce Miniſtre, qu'il eut de la difficulté à obtenir de Sa Majeſté la permiſſion de venir un jour ſeulement à Naples pour donner à dîner à ſes Compatriotes: j'y ai dîné quarante-ſixieme Anglois.

Si je ne vous dis rien ſur le Véſuve, c'eſt parce que le Chevalier Hamilton n'a rien laiſſé à déſirer ſur ce ſujet. Ses Lettres, plus ſatisfaiſantes que celles de Pline, vous inſtruiront vîte, & avec plaiſir: elles ſont écrites avec clarté & préciſion, & avec cette noble ſimplicité qui diſtingue leur Auteur dans toutes les ſituations de la vie.

Pendant le voyage de Caſerta, la Reine perdit ſon fils-aîné; c'étoit un Prince de cinq ans, charmant; Sa Majeſté étoit enceinte de huit mois; vingt-quatre heures avant la mort de ſon fils, on l'avoit aſſurée que le danger de ſa maladie étoit paſſé; vous pouvez juger combien le coup fut cruel pour une mere tendre; & peu s'en fallut qu'elle n'y ſuccombât. Ces circonſtances ſeules étoient aſſez fortes, mais il y eut un moment affreux qui manqua de la tuer: le jeune Prince paroiſſoit ſe porter mieux depuis un jour, & tout-à-coup il fut ſaiſi d'une convulſion: une de ſes femmes, Allemande, en volant pour appeller du ſecours, donna de la tête contre une porte entr'ouverte, ſe fit une large bleſſure au front, & tomba en arriere évanouie; les convulſions s'augmentoient, & une ſeconde femme, Allemande auſſi, courut

pour faire hâter le Médecin; elle trouve ſur ſon chemin la premiere femme évanouie & couverte de ſang; elle la crut morte, & la frayeur la fit tomber auſſi en évanouiſſement: il faiſoit un grand vent, & l'on ne ſait par quel accident le toît de la Maiſon du Prince prit feu: dans cet inſtant arrive la Reine, qui trouve ces deux femmes dans cette ſituation, ſon fils à l'agonie & le Palais en flammes. Une demie-heure après le Prince mourut. *

---

* Chaque pas de mes voyages m'a donné de nouvelles occaſions d'admirer la vérité avec laquelle Shakeſpear a peint tous les objets de la nature, & toutes les ſituations de la vie humaine. La Reine ſe déſola pendant pluſieurs jours, & une Dame de la Cour m'a dit qu'elle crioit ſouvent; « Ah ſi mon fils n'eût été joli, ma perte auroit été moins cruelle; mais c'étoit le plus charmant enfant..... » Ce ſont preſque mot pour mot, les mêmes paroles que Shakeſpear a fait dire à une Reine dans *King-John* dans la

LETTRE XVIII.

ROME.

IL n'y a point en Europe de riviere moins belle que le Tibre, ni de caractere dans l'histoire, plus affreux que celui d'Auguste. Il n'y a pas cependant un fleuve, que l'on voie avec plus d'intérêt; & peu

---

même situation;

Constance. Had he been ugly,
Lame, foolish, crooked, swart, prodigious,
Patch'd with foul moles, & eye-offending Marks;
I wou'd not care, I then wou'd be content:
But since the Birth of Cain, the first male-child,
To him that did but yesterday suspire,
There was not such a *gracious Creature* born.
And a little after;
Therefore never, never
Must I behold my *pretty* Arthur more.

de noms inſpirent plus d'admiration que celui de cet Empereur. Qu'ils en rendent grace tous les deux à Horace & à Virgile; c'eſt grace au choix de leur langage, & à l'harmonie de leurs Vers, qu'on ne voit pas le Tibre avec dégoût, & que le nom d'Auguſte n'inſpire pas l'horreur & la triſteſſe. Que le Grand Fréderic a bien ſenti cette vérité! Et avec combien d'adreſſe a-t-il ſu s'attacher les hommes de la France & de l'Italie, qui ſeront lus avec le plus de plaiſir, pendant que ces deux Langues exiſteront. Dans mille ans les cris des Veuves, les plaintes des Orpelins ne s'entendront plus; toutes les horreurs qui ont cauſé ſes guerres ſeront oubliées, & il ne reſtera de lui que le vainqueur rapide & irréſiſtible, le Roi juſte & bienfaiſant, le Protecteur des Lettres & des Arts, le grand Poëte, le profond Savant, le Poli-

tique habile, & l'Homme charmant qui faisoit les délices de la société la plus choisie de son siecle.

Le Roi de Prusse n'a jamais pensé qu'à l'avenir, & il s'est assuré l'admiration de la postérité par ses vers, par sa prose, & par ses actions. Mais comme il a su fortifier sa triple immortalité par les graces d'un Voltaire, & par l'élégance d'un Algarotti : vous pouvez voir par ce qu'il fait dire par la Gloire, à un Sage qui avoit gagné son Temple, que cette Divinité a toujours été l'unique objet de son culte :

La Déesse approuvant l'effort de son courage
Lui dit : » Soyez heureux, jouissez du partage
» De ces esprits actifs, Auteurs, Rois & Guer-
» riers ;
» Le repos est permis, mais c'est sous des lauriers ».

Son Ode sur la gloire montre aussi &

le feu de son imagination, & la passion dominante de son ame : en voici les premiers vers ;

Un Dieu s'empare de mon ame,
Je sens une céleste ardeur ;
O Gloire ! ta divine flamme
M'embrase jusqu'au fond du cœur.

& la derniere strophe ;

O Gloire ! à qui je sacrifie
Mes plaisirs & mes passions,
O Gloire ! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions :
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une foible étincelle
De l'esprit qui réside en moi.
Que ta main m'ouvre la barriere ;
Et prêt à courir ta carriere,
Je veux vivre & mourir pour toi.

LETTRE XIX.

Rome.

A Rome ainſi que dans tous les autres pays que j'ai vu, ce ſont les maiſons Françoiſes qui ſont les plus agréables. Le Cardinal de Bernis tient une grande aſſemblée une fois la ſemaine, & il donne à manger tous les jours. Monſieur le Bailli de la Brillanne, Ambaſſadeur de Malthe, donne auſſi, ſouvent, des dînés; il eſt très-gracieux, & il a un excellent cuiſinier. Son frere lui avoit envoyé un ſervice de porcelaine de la Chine, qui avoit été fait exprès pour lui, avec ſes Armes; une Frégate Angloiſe prit le Vaiſſeau François dans lequel étoit la porcelaine, & la perte

fut d'autant plus dure qu'il étoit Ambaſſadeur d'une Puiſſance neutre ; trois jours après qu'il reçut cette nouvelle, j'eus l'honneur de dîner chez lui, & il me combla de politeſſes : je cite cela comme un trait qui caractériſe ſa Nation.

De toutes les grandes aſſemblées d'ici, celle de Monſeigneur de Bayanne, Auditeur de la Rote de France, eſt celle où l'on s'amuſe le plus; table de *Bocetti* dans une ſalle; dans une autre on parle lettres, politique, nouvelles ; & dans une troiſieme vous trouverez un des meilleurs concerts d'Italie, un orcheſtre ſuperbe, & les premiers chanteurs & chanteuſes de Rome. Vous trouverez à ſes dînés chére Françoiſe, gaieté Françoiſe, politeſſe Françoiſe. Le Maître de la maiſon eſt vraiment aimable ; je ne lui ai trouvé qu'un ſeul défaut, & ce n'eſt

pas un défaut François, il aime mieux écouter que parler. L'on sent que cela vient de son extrême politesse, mais on n'en souffre pas moins, car il n'ouvre jamais la bouche que pour dire des choses agréables, ou des choses profondes. Le François parle mieux que les autres hommes; je n'en ai point connu, qui s'exprimât avec plus de netteté, plus de clarté, ni plus d'élégance: son goût dans les lettres est sûr: j'ai vu peu de personnes dans mes voyages aussi intéressantes que lui.

Monsieur le Colonel de Bayanne son frere est poli, prévenant, doux; il aime les Arts, & s'amuse à peindre de fort jolis tableaux.

Vous paroît-il de peu d'importance que je vous indique ce qu'il y a de plus intéressant dans un pays, & que je vous sauve

la peine & le tems de le déterrer vous-même : gardez-vous donc bien de quitter Rome ſans vous faire préſenter chez la Marquiſe de Bocca-Paduli ; ſa coterie eſt la plus agréable, & la mieux choiſie de Rome : entr'autres perſonnes de mérite, vous y rencontrerez le Comte de Verri, Cavalier Milanois, * qui eſt plein de politeſſe, de talens, & de goût : la Dame de la maiſon vous plaira infiniment, car elle eſt ſpirituelle, bien-faite, & aimable comme une Françoiſe.

J'ai du plaiſir à parler des perſonnes dont je puis dire avec vérité beaucoup de bien : voici donc une Demoiſelle Angloiſe, qui a fait bien de l'effet ici & à Naples : elle

---

* Je devrois vous dire ici, à propos des Milanois, que le cœur Lombard eſt proverbialement bon dans l'Italie.

ta de la vivacité & un jugement peu commun; beaucoup de lecture, & point de prétentions : je n'ai guère vu de jeunes personnes si bien élevées, ni qui eussent autant d'envie de s'instruire. Elle parle bien Italien; François, parfaitement; elle est passionnée pour les tableaux, & pour les antiquités, & elle dessine très-joliment; mais son talent le plus décidé est pour la musique : Millico, le chanteur de l'Italie qui a le plus de goût, a été son Maître; & elle a tellement profité de ses instructions, que je l'ai vue plusieurs fois enchanter les Juges les plus difficiles de Rome & de Naples.

J'ai rencontré un jeune François à Turin qui l'avoit entendue chanter à Rome, & qui étoit fou de la Musique Italienne; je lui demandai com-

ment elle lui avoit plu? Voici ſa réponſe;

J'entends encore ſa voix, ce langage * enchanteur,
Et ces ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.

Joignez à ces talens une charmante taille, une tournure des plus élégantes, un teint de lys animé par le plus bel incarnat du monde; deux yeux pleins de douceur & d'eſprit, & dix-ſept ans, & vous avez le portrait de Miledi Louiſa Nugent.

Peut-être feriez-vous tenté de croire que c'eſt ici un tableau de fantaiſie, plutôt qu'une copie d'après nature. Je vous aſſure que c'eſt un portrait vrai comme jamais en ont peint le Titien ou Vandyck; & ma

* Il eſt ſûr que la Langue Italienne eſt une Langue divine pour la Poëſie & pour la Muſique; auſſi vaut-il mieux la chanter que la parler: la Langue Françoiſe eſt beaucoup plus *déliée*, plus rapide & plus préciſe.

preuve

preuve eſt que cette Demoiſelle a captivé trois Nations : les Italiens en étoient ravis, *aveva tanto brio, & tante buone maniere;* les François, *elle étoit ſi jolie & ſi aimable;* & les Anglois, *she was ſo modeſt & ſo ſenſible;* (elle avoit tant de modeſtie & de bon ſens).





LETTRE XX.

ROME.

J'Ai fréquenté ici, à l'ordinaire, les Gens de Lettres, fur-tout les Poëtes. Il eft incroyable qu'avec autant de talens qu'en ont les Italiens, ils foient autant en arriere des autres Nations dans leurs lumieres poëtiques : ils ont un aveuglement obftiné, en faveur de leurs Poëtes, dont je ne crois pas qu'ils fe guériffent jamais. *Le Bolge* du Dante, & les folies de l'Ariofte font les objets de leur idolatrie ; & en dépit de la raifon & du fens commun, ils préférent ces abfurdités aux plus belles chofes de toutes les autres Nations. Le Dante, felon eux, eft le premier de tous les hommes ; & l'Ariofte, qu'ils reconnoif-

ſent inférieur au Dante, eſt infiniment au-deſſus d'Homère. Après avoir lu la *Divina Comedia*, & *l'Orlando Furioſo*, je commençai à en dire mon avis, ſelon les idées reçues dans mon pays, en France, & par-tout où il y a des hommes de goût. Je parlai le langage de la raiſon; les Poëtes Italiens n'y étoient pas accoutumés; ils m'ont déclaré la guerre: je renonçai à leur ſociété; & j'ai cru rendre ſervice à la Poéſie, en publiant un Livre en Italien, dans lequel j'ai tâché de montrer aux jeunes Poëtes les principes ſur leſquels ils devoient travailler: je leur ai dit, que la nature & la vérité étoient la ſeule baſe de la Poéſie: que les Auteurs Grecs étoient les meilleurs modèles, ſur leſquels un jeune Poëte pouvoit ſe former: que la France auſſi avoit des Auteurs excellens: que Racine étoit un modèle auſſi bon que

Sophocle ; que la Grèce n'avoit pas un Fabuliſte égal à la Fontaine, ni un Poëte Comique auſſi parfait que Moliére; qu'Horace, Longin, & Boileau étoient les meilleurs critiques qui ont exiſté ; & que rien de ce qui n'étoit pas conforme à leurs principes n'étoit bon. Je ne cherchois que le progrès de l'art parmi des hommes qui ſont pleins de génie, & qui ont une langue poëtique divine, mais qui ne ſavent que faire ni de l'un ni de l'autre. Je convins que ces trois critiques auroient été enchantés des beautés du Dante, & de l'Arioſte, priſes dans la nature, & fondées ſur la vérité ; mais qu'ils auroient condamné le tout-enſemble de ces deux Poëmes, comme étant contraire à la raiſon, au bon ſens, & par conſéquent au bon goût ; & comme étant des modèles dangereux à l'excès pour un jeune Poëte.

Mon livre me procura quelques suffrages, & beaucoup d'injures ; les Poëtes s'allarmoient ; ils crioient que le vrai goût de la Poésie Italienne alloit périr, si l'on prêtoit l'oreille à un *Ultramontain* (terme chez eux sinonime à celui de barbare).

Il y avoit tant de personnes qui crioient, & ils crioient si haut, que je commençai presque à croire moi-même que mon Livre ne valoit rien, quand un matin j'en trouvai un extrait dans les *Eféméridi Letterarie* de Rome, avec des remarques qui lui rendoient justice ; cela me fit d'autant plus de plaisir que je n'en avois rien su, jusques à ce moment ; & que cet article y étoit mis par le Comte de Bianconi, Ministre de la Cour de Dresde, connu pour avoir des talens, & du goût : avec ce suffrage j'en avois dix ou douze autres ; c'étoit beaucoup, si vous considérez qu'à

Naples je n'en avois que quatre : à Rome, il y a deux cens mille habitans ; à Naples, quatre cens mille : dans ces deux Villes, j'ai trouvé environ ſeize perſonnes qui admettoient la nature & la vérité pour fondément de la Poéſie, & qui reconnoiſſoient Horace, Longin, Boileau pour juges : de ce petit nombre, l'Abate Scarpelli, dont vous avez entendu parler comme d'un des meilleurs Poëtes de l'Arcadie, en étoit un : voici un Sonnet qu'il m'a envoyé, & que je mets ici, de peur que vous ne l'ayez pas vu, à la fin de la troiſiéme édition de mon Livre, où il ſe trouve.

ALL' ERUDITISSIMO

SIGNOR

SHERLOCK.



SONETTO.

CHi pon ſilenzio in Pindo all turbin roco
Di vuoti di ragion carmi ſonanti?
Chi ſull' are del guſto avviva il foco
Dal cener freddo che premealo innanti?

Sei tu, Saggio SHERLOCK, che preſe a gioco
Le magic' opre e i favoloſi incanti,
Fai che a natura e a verità dian loco
L' alte follie de' Paladini erranti:

Tu diſſipi i Danteſchi orror ſegreti,
Che in Auſonia finor culto divino
Ebber dai troppo creduli Poeti;

Onde il guardo volgendo al ſuol Latino
Flacco e Boileau, fatti per te più lieti;
Ecco, gridano, Italia, il tuo Longino.

Dell' Abate Antonio Scarpelli
Sotto Cuſtode d'Arcadia in Roma.

IMITÉ LIBREMENT.

QUi fait taire ces ſons qu'un vain délire enfante?
Qui rallume du goût le flambeau pâliſſant?
C'eſt toi, Sherlock; par toi la raiſon triomphante
Voit déjà parmi nous ſon culte renaiſſant.

Epris du Ferrarois, ſon exemple infidèle
Egaroit notre eſprit ſur ſa trace emporté;
Ton ouvrage à nos yeux offre un autre modèle,
Celui de la nature & de la vérité.

Horace en tes écrits reconnoît ſon génie,
Deſpréaux applaudit à ton goût ſûr & fin;
Tous deux ont dit, « O! bords de l'antique Auſonie,
Bords heureux, vous auſſi, vous avez un Longin. »

Voilà bien des choſes ſur moi & ſur mon Livre; mais il faut de l'indulgence pour la fatuité d'un Auteur: j'ai toujours eu aſſez d'amour-propre, & depuis que je

ſuis imprimé, je ſens que j'en ai beaucoup plus.



LETTRE XXI.

ROME.

JE ne vous paſſe rien ſi vous n'êtes grand homme:

Cela eſt bien dit, & c'eſt un grand homme qui l'a dit: mais ſi vous êtes grand homme — L'on devroit rougir de pouvoir trouver une cheville dans Corneille, ou un jeu de mots dans Shakeſpear, quand l'un & l'autre ſont environnés d'une foule de beautés: c'eſt un des points ſur leſquels j'avois ſujet d'être mécontent des

François; ils en vouloient toujours à Shakespear, & j'aurois beaucoup moins souffert, s'ils m'avoient déchiré moi-même. Jamais la Nature n'a produit un Poëte égal à lui; Homère est celui qui s'en approche le plus, mais il en est bien * loin: vous souriez; il n'y a qu'un instant, dites-vous, que j'ai condamné les Italiens pour l'extravagance de leurs préjugés en faveur du Dante; & actuellement je suis coupable du même crime, & par la même raison, par un excès d'amour propre national. Je n'ai pas présumé condamner le Dante sur mes propres idées; je présume encore moins d'élever Shakespear sur mes seules lumieres: je ne veux pas des Italiens pour juges du Dante, ni des Anglois pour juges de Shakespear; je cite l'un & l'autre

* Proximus... sed longo proximus intervallo.

devant le tribunal de Longin, d'Horace & de Boileau ; & je veux que chacun d'eux ait le rang qui lui auroit été accordé par les jugemens réunis de ces critiques.

Ce feroit me faire tort, de croire que je veux exclure une Nation de juger fes propres Poëtes : quand les hommes ont leur goût formé fur des principes fûrs, les Nationaux font inconteftablement les meilleurs juges de leurs Auteurs; mais un Ruffe, plein de la lecture des Poëtes & des critiques Grecs, Latins & François, décidera avec plus de certitude fur le mérite de Racine, qu'un Parifien né avec des talens égaux, mais qui ne les a pas cultivés.

Voici comment j'ai raifonné avec les François en faveur de notre Poëte; l'Anglois va au College à neuf ans, il y refte jufqu'à feize; il paffe alors cinq ans dans

l'Université : pendant ce temps il n'a étudié que les Auteurs Grecs, Latins & François, & les Sciences; car l'Anglois ne fait pas une étude de sa propre langue, seul défaut essentiel dans son éducation. A l'âge donc de vingt & un ans, plein de la lecture des Auteurs Anciens, & avec le goût formé sur les principes de Longin, d'Horace & de Boileau, il commence à lire Shakespear : la Nation Angloise passe pour avoir du jugement, & voilà son éducation; en deux cens ans, dans ce Pays, il n'y a pas eu une seule voix contre ce Poëte : je leur ai cité alors ce passage de Longin, dans les propres termes de Boileau.

« Lorsqu'en un grand nombre de per-
» sonnes différentes de profession & d'âge,
» tout le monde vient à être frappé éga-
» lement, ce jugement & cette approba-

» tion uniforme de tant d'esprits, si dis-
» cordans d'ailleurs, est une preuve cer-
» taine & indubitable qu'il y a là du mer-
» veilleux & du grand: »

Tout cela ne les a point persuadés; le François n'aime guère à raisonner; il m'a toujours répondu par un bon mot.

Les Italiens éclairés avoueront, en convenant de tout le mérite du Dante, que son Poëme est le plus mauvais qu'il y ait dans aucune langue: quand on pense au siécle dans lequel il vivoit, il faut regarder le Poëte comme un prodige; quand on lit son Poëme aujourd'hui, il faut le considérer comme un amas de connoissances gothiquement entassées les unes sur les autres, sans ordre & sans but. Otez de la divine Comédie cinq ou six beaux morceaux, & quatre ou cinq cens beaux Vers; ce qui reste n'est qu'un tissu de

barbariſmes , d'abſurdités & d'horreurs.

Et Shakeſpear n'a-t-il point de défauts? Il en a de grands, & il en a beaucoup: il écrivit dix volumes de Poéſies, il écrivit pour le Théâtre, & il fut obligé de flatter le goût de ſon ſiécle, qui étoit mauvais. Donc le mérite de Shakeſpear & celui du Dante ſont égaux; ils ont eu tous deux des beautés ſublimes & de grands défauts: il n'y a que cette différence, que les grands morceaux du Poëte Italien ſe réduiſent à la narration du Comte Ugolino, à l'Hiſtoire de Franceſca di Rimini, à la Deſcription de l'Arſenal de Veniſe, & à deux ou trois autres: & que les grands morceaux de Shakeſpear ſont innombrables: que dans le Dante, en trois pages, on trouvera quatre beaux Vers & que dans Shakeſpear, en quatre pages, on trouvera ſix Vers qui ne ſont pas beaux.

Ce Poëte gagna par ſes talens la protection des Souverains, & l'amitié des Grands; il fut célébré à l'envi par tous les Poëtes ſes contemporains & ſes ſucceſſeurs, preuve inconteſtable qu'un génie ſi rare étoit même au-deſſus de l'envie.

Les meilleures pieces de Shakeſpear ont des défauts : mais chacune de ſes bonnes m'a paru reſſembler à l'Egliſe de Saint-Pierre : ce Temple, le plus merveilleux qu'il y ait au monde, a mille défauts, mille mauvaiſes choſes, en ſculpture, peinture, &c. &c. Mais je plains l'homme qui penſe à les chercher : quand un défaut ſe préſente, qu'il faſſe un pas de plus, une beauté ſublime l'attend.

Ces idées me ſont venues ce matin, pendant que je me promenois dans cette Egliſe : j'y ſuis allé avec un Polonois, un François & un Anglois : l'Anglois cher-

choit des beautés; le François, des défauts; le Polonois ne cherchoit rien. Arrivés au bout de l'Eglise; voyez, dit le François, cette Charité de Bernini, qu'elle est mauvaise! l'air de sa tête est affecté, sa chair est sans os, & elle fait des mines épouvantables: ces remarques me paroissoient assez justes, répond l'Anglois, mais regardez de l'autre côté de l'Autel, vous verrez une de plus belles choses de la sculpture moderne, la Justice de Guglielmo della Porta; vous avez raison, dit le François, (sans la regarder); mais cet enfant, au pied de la Charité, me dégoûte plus que sa mere. Pendant que l'Anglois continuoit à louer la Justice, & le François à critiquer la Charité, le Polonois regardoit la porte par laquelle il étoit entré, & me disoit, que l'Eglise étoit bien plus longue qu'il ne l'avoit cru.

En

En paſſant ſous le dôme, la hardieſſe de Michel-Ange me rappella l'imagination de Shakeſpear; & les impreſſions ſucceſſives que me faiſoient la Juſtice, la Charité, le Saint-Michel Archange du Guide, le Saint-Jerôme du Dominiquin, & la Transfiguration de Raphaël, étoient ſemblables à celles que j'ai ſouvent éprouvées à la lecture d'Othello, &c. Le François a ſouvent trop de délicateſſe dans le goût; il ſe rebute trop facilement, & il ſouffre plus de peine d'un défaut, qu'il ne goûte de plaiſir de dix beautés : je ſuis l'ami de la raiſon & de l'exactitude, autant que l'étoit Boileau; mais je ſais pardonner à quelques défauts, qui ſont rachetés par des beautés nombreuſes & ſublimes.

Je ne vous paſſe rien, ſi vous n'êtes grand Homme,

eſt le langage du Roi de Pruſſe; auſſi eſt-il

celui de Longin; & de peur que vous n'oubliez le paſſage, le voici;

» Il eſt preſqu'impoſſible qu'un eſprit
» médiocre faſſe des fautes; car comme il
» ne ſe haſarde & ne s'éleve jamais, il de-
» meure en ſûreté; au lieu que le Grand,
» de ſoi-même, & par ſa propre grandeur,
» eſt gliſſant & dangereux. . . . . Bien que
» j'ai remarqué pluſieurs fautes dans Ho-
» mere & dans tous les plus célebres Au-
» teurs, & que je ſois peut-être l'homme
» du monde à qui elles plaiſent le moins;
» j'eſtime que ce ſont des fautes dont ils
» ne ſe ſont pas ſouciés, & des négligences
» qui leur ſont échappées, parce que leur
» eſprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand,
» ne pouvoit pas s'arrêter aux petites cho-
» ſes. En un mot, je maintiens que le
» ſublime, bien qu'il ne ſe ſoutienne pas
» également par-tout, l'emporte ſur tout

» le reste. Dans Théocrite il n'y a rien
» qui ne soit heureusement imaginé; mais
» direz-vous pour cela que Théocrite est
» plus grand Poëte qu'Homere, qui man-
» que d'ordre & d'économie en plusieurs
» endroits de ses écrits; mais qui ne tombe
» en ce défaut, qu'à cause de cet Esprit
» divin, dont il est entraîné, & qu'il ne
» sauroit régler comme il veut? » Ah! si
Longin eut lu Shakespear!

Ce principe est également soutenu par
Horace;

Ubi plura nitent in carmine (*comme dans Shakespear*) non ego paucis
Offendar maculis;

Et par parenthese, *ubi pauca nitent in carmine*, comme dans le Dante, je ne me laisserai pas éblouir par quelques lambeaux de * pourpre.

* Purpureus Pannus.

On auroit peu de jouissance dans la contemplation des Arts, ou de la Nature, si l'on y cherchoit toujours l'exemption des défauts : je ne vous demande point d'indulgence pour Carlo Maratti, mais malheur à l'homme qui ne sait pardonner à un défaut de contour dans Rubens ou dans le Corrège.



LETTRE XXII.

Du milieu des Alpes.

J'Ai passé ces montagnes avec un jeune François, amateur passionné de la Musique Italienne : arrivés à notre auberge, nous allâmes faire une promenade sur le bord d'un petit lac, entouré d'un bois délicieux : parbleu, me dit-il, la Nature est bien ridicule ici. — Ha! dis-je, voilà du nouveau

par exemple ; j'ai fouvent entendu parler des caprices de la nature, mais vous êtes le premier qui lui ayez trouvé des ridicules : écoutez, dit-il ; (le bois rétentiffoit du chant des roffignols & le lac étoit plein de grenouilles qui croaffoient) avez-vous jamais entendu un pareil concert? — Oui, j'ai entendu chanter enfemble des François & des Italiennes : il prit la plaifanterie en bonne part, & nous rîmes des ridicules de la Nature, & des chanteurs de l'Opéra de Paris.

Sur la date de cette Lettre, vous vous attendez fans doute à quelque chofe de fublime fur les Alpes, fur Annibal ou fur Tite-Live : point du tout ; c'eft un autre volume de mes Lettres que je vais vous annoncer fur les parties feptentrionales de l'Italie, qui font bien plus cultivées en tout genre que celles du midi, fur les autres

Cours de l'Allemagne, &c. &c. Mais de peur que je n'exécute pas cette menace, je veux que vous sachiez actuellemens que, de tous les Princes que j'ai vu, celui qui m'a plu davantage, c'est le Prince Ernest de Mecklenburgh-Strelitz; & que Venise m'a paru l'Athenes de l'Italie. L'on a une une belle occasion de juger de cette derniere idée, dans *la Tribune* à Florence, en comparant la Vénus du Titien, avec celle de Médicis, examinez toutes les deux avec attention, & vous conviendrez qu'aucun homme impartial ne peut préférer l'ouvrage du Grec à celui du Venitien. Si vous voulez encore d'autres preuves, je cite la tournure générale de l'esprit des habitans, & leurs manieres; & j'ajoute au nom du Titien ceux de Palladio, de Maffei & d'Algarotti.

Quand au Prince Ernest, je lui ai trouvé

tout ce qu'on peut défirer dans un Prince ; & fi vous en voulez la preuve, allez à Zell.

LETTRE XXIII.

Ferney, ce 26 Avril 1776. (*)

LE Marquis d'Argens, d'Angoulême, me donna une Lettre pour Monfieur de Voltaire, dont il étoit l'ami intime. Toute perperfonne recommandée par Monfieur d'Argens étoit fûre d'être bien accueillie à Ferney : M. de Voltaire me fit beaucoup de politeffes : ma premiere vifite fut de deux heures, & il me pria pour dîner le lendemain. Chaque jour en fortant de chez lui,

(*) Le Lecteur voit la raifon pour laquelle je n'ai pas mis mes Lettres dans l'ordre chronologique, & s'il ne la voit pas, n'importe.

j'entrois dans une auberge, où j'écrivois les choſes les plus remarquables qu'il m'avoit dites, que voici.

Il me rencontra dans le Veſtibule; ſon neveu, M. d'Hornois, Conſeiller au Parlement de Paris, le ſoutenoit par le bras; il me dit d'une voix très-foible; vous voyez un homme très-vieux, qui fait un grand effort pour avoir l'honneur de vous voir; voulez-vous bien vous promener dans mon jardin, il vous fera plaiſir, car il eſt à l'Angloiſe; ce fut moi qui introduiſis cette mode en France, & tout le monde la ſaiſit avec fureur : mais les François parodient vos jardins, ils mettent trente arpens en trois.

De ſon jardin on voyoit les Alpes, le Lac, la Ville de Geneve & ſes environs, qui ſont fort rians : il diſoit, « It is a beautiful proſpect » (c'eſt un beau coup-d'œil) : il prononçoit ces mots aſſez bien.

S. Depuis quand avez-vous été en Angleterre ?

V. Il y cinquante ans au moins.

Son neveu. C'étoit dans ce moment-là que vous avez fait imprimer la premiere édition de votre Henriade.

Nous parlâmes Lettres alors, & depuis ce moment, il oublia qu'il étoit vieux & malade, & il parla avec la chaleur d'un homme de trente ans. Il disoit beaucoup d'horreurs contre Moyse & contre Shakespear.

V. Shakespear est détestablement traduit par M. de la Place. Il a substitué de la Place à Shakespear : moi, j'ai traduit les trois premiers actes de Jules César avec fidélité : un Traducteur devroit perdre son esprit & prendre celui de son Auteur : si l'Auteur est bouffon, il faut que le Traducteur le soit aussi; Shakespear avoit tou-

jours un bouffon : c'étoit le goût du ſiécle ; qu'il avoit pris des Eſpagnols : les Eſpagnols avoient toujours un bouffon ; tantôt c'étoit un Dieu, tantôt c'étoit un Diable ; tantôt il prioit, tantôt il ſe battoit.

Nous parlames de l'Eſpagne.

V. C'eſt un pays dont nous ne ſavons pas plus que des Parties les plus ſauvages de l'Afrique, & qui ne mérite pas la peine d'être connu. Si un homme veut y voyager, il faut qu'il porte ſon lit, &c. Quand il entre dans une Ville, il faut aller dans une rue pour acheter une bouteille de vin, un morceau de mulet dans une autre, il trouve une table dans une troiſieme & il ſoupe. Un Seigneur François paſſoit par Pampelune, il envoya chercher une broche, il n'y en avoit qu'une dans la Ville, & celle-là étoit empruntée pour une noce.

Son neveu. Voilà un village que M. de Voltaire a fait bâtir.

V. Ouï, nous sommes libres ici : coupez un petit coin & nous sommes hors de la France. J'ai demandé de certains privileges pour mes enfans ici, & le Roi m'a accordé tout ce que j'ai demandé, & a déclaré le pays de Gex libre de tous les impôts des Fermiers Généraux, de sorte que le sel, qui se vendoit auparavant à dix sols la livre, se vend actuellement à quatre : je n'ai point d'autre chose à demander, excepté de vivre.

Nous entrons dans la Bibliotheque.

V. Voilà bien de vos Compatriotes, (il y avoit Shakespear, Milton, Congreve, Rochester, Shaftesbury, Bolingbroke, Robertson, Hume, &c.) Robertson est votre Tite live, son Charles-Quint est écrit avec vérité. Hume a écrit son Histoire pour être

loué ; Rapin pour inſtruire ; & l'un & l'autre a obtenu ſon but.

S. Vous avez connu Milord Cheſterfield.

V. Ouï, je l'ai connu ; il avoit beaucoup d'eſprit.

S. Vous connoiſſez Milord Hervey.

V. J'ai l'honneur d'être en correſpondance avec lui.

S. Il a des talens.

V. Autant de brillant que Milord Cheſterfield & plus de ſolidité.

S. Milord Bolingbroke & vous étiez d'accord que nous n'avons pas une ſeule bonne Tragédie.

V. C'eſt vrai : Caton eſt ſupérieurement bien écrit ; Addiſon avoit beaucoup de Goût, mais l'abyme entre le Goût & le Génie eſt immenſe. Shakeſpear avoit un Génie étonnant, mais point de Goût ; il

a gâté le Goût de la Nation; il a été leur Goût depuis deux cens ans; & ce qui est le Goût d'une Nation pendant deux cens ans, le sera pendant deux mille: ce Goût-là devient une Religion, & il y a dans ce pays-là beaucoup de Fanatiques à l'égard de cet Auteur.

S. Vous avez connu personnellement Milord Bolingbroke?

V. Oui, il avoit la figure imposante & la voix aussi; dans ses Ouvrages beaucoup de feuilles & peu de fruit; des expressions entortillées & des phrases qui ne finissent point.

Vous voyez-là, dit-il, l'Alcoran, qui est bien lu au moins: il étoit marqué partout par des morceaux de Papiers: voilà *Historic Doubts* par M. *Horace Walpole*; (qui avoit aussi beaucoup de marques):

voilà le portrait de Richard III, * vous voyez qu'il étoit assez beau garçon.

S. Vous avez fait bâtir une Eglise.

V. C'est vrai; & c'est la seule de l'Univers en l'honneur de Dieu **; vous avez des Eglises bâties à saint Paul, à sainte Genevieve, mais pas une à Dieu.

Voilà ce qu'il m'a dit le premier jour: vous n'attendiez aucune liaison dans ce Dialogue, parce que je n'ai écrit que ce qu'il a dit de plus frappant. Peut-être ai-je écorché quelques-unes de ses phrases; mais autant que je pouvois m'en rappeller, j'écrivois ses propres paroles.

---

* Sur le Frontispice.

** L'inscription étoit; *Deo erexit Voltaire.*

LETTRE XXIV.

FERNEY.

LE lendemain en nous asseyant à dîné il dit; nous sommes ici *for liberty & property* (pour la liberté & pour la propriété). Ce * Monsieur est un Jésuite, il porte son chapeau; moi je suis un pauvre malade, je porte mon bonnet de nuit.

Je ne me rappelle pas à propos de quoi il citoit ces Vers;

Here lies the Mutton-eating King
Whose promise none relies on;
Who never said a foolish Thing
And never did a wise one.

* Le Pere Adam.

mais c'étoit à propos de Racine qu'il citoit ces deux autres;

The weighty Bullion of one Sterling Line
Drawn in French Wire wou'd thro' whole pages shine.

S. Les Anglois préférent Corneille à Racine.

V. C'eſt que les Anglois ne ſavent pas aſſez la Langue Françoiſe pour ſentir les beautés du langage de Racine, & l'harmonie de ſa verſification: Corneille doit leur plaire davantage, parce qu'il a des choſes plus frappantes; mais Racine aux François, parce qu'il a plus de douceur & de tendreſſe.

S. Comment avez-vous trouvé la chére Angloiſe?

V. Très-fraîche & très-blanche.

Il faut ſe rappeler que quand il fit ce

Calambour

Calambour ſur les femmes; il étoit dans ſa quatre-vingt-troiſiéme année.

S. Leur langue?

V. Energique, préciſe & barbare: c'eſt la ſeule Nation qui prononce leur A, E.

Il citoit le mot *Handkerchief* pour preuve de la bizarrerie de leur prononciation.

Il raconta une anecdote de Swift; Miledi Cartwright, femme du Viceroi d'Irlande dans le tems de Swift, lui diſoit, l'air de ce Pays-ci eſt bon; Swift ſe jetta à genoux.—De grace, Miledi, ne dites pas cela en Angleterre, où ils y mettront un impôt.

Il dit enſuite que, quoiqu'il ne put pas prononcer parfaitement l'Anglois, ſon oreille étoit ſenſible à l'harmonie de leur langue, & de leur verſification; que Pope & Dryden avoient le plus d'harmonie dans la Poéſie; Addiſon dans la Proſe.

V. Comment avez-vous trouvé les François ?

S. Aimables & ſpirituels ; je ne leur ai trouvé qu'un ſeul défaut ; ils imitent trop les Anglois.

V. Comment, vous nous trouvez dignes d'être originaux nous-mêmes ?

S. Oui, Monſieur.

V. Et moi auſſi : mais c'eſt de votre Gouvernement que nous ſommes jaloux.

S. J'ai trouvé les François plus libres que je ne les avois cru.

V. Oui, quant à ſe promener, à manger tout ce qu'il veut, à ſe repoſer ſur ſon fauteuil, le François eſt aſſez libre : mais quant aux impôts — ah, Monſieur, vous êtes heureux, vous pouvez faire tout ; nous ſommes nés dans l'eſclavage, & nous mourons dans l'eſclavage ; nous ne pou-

vons pas même mourir comme nous voulons, il faut avoir un Prêtre.

En parlant ensuite de notre Gouvernement il disoit ; les Anglois se vendent, ce qui est une preuve qu'ils valent quelque chose : nous autres François, nous ne nous vendons point ; vraisemblablement c'est que nous ne valons rien.

S. Que pensez-vous de l'Héloïse?

V. Elle ne se lira plus dans vingt ans.

S. Mademoiselle de l'Enclos a bien écrit ses lettres.

V. Elle n'en a jamais écrit une ; c'étoit ce malheureux Crébillon.

Il disoit que les Italiens étoient une Nation de Fripiers : que l'Italie étoit une ancienne Garde-Robe, dans laquelle il y avoit beaucoup de vieux habits d'un goût parfait. C'est encore, à savoir, dit-il, les-

quels, des ſujets du Grand Turc ou du Pape ſont les plus vils.

Il parla de l'Angleterre & de Shakeſpear; & il expliqua à Madame Dénis une partie de la Scène de Henri V, où le Roi fait ſa cour à la Reine Catherine en mauvais François; & de la Scène où cette Reine prend une leçon d'Anglois de ſa Dame d'Atours, & où il a y des équivoques très-forts, ſur-tout ſur le mot Pied; & en s'adreſſant à moi, il dit, mais voilà ce que c'eſt qu'un Auteur; il fera tout pour faire de l'argent.

V. Quand je vois un Anglois ruſé & aimant les Procès, je dis; voilà un Normand qui eſt venu avec Guillaume le Conquérant: quand je vois un homme doux & poli, en voilà un qui eſt venu avec les Plantagenets; un brutal, voilà un Danois; car votre Nation, auſſi bien

que votre Langue, eſt un galimatias de plusieurs autres.

Après dîné, en paſſant par un petit ſalon, où il y avoit une tête de Locke, une de la Comteſſe de Coventry & pluſieurs autres, il me prend par le bras & m'arrête. — Connoiſſez-vous ce Buſte *? C'eſt le plus grand génie qui ait exiſté: quand tous les génies de l'Univers ſeroient arrangés, il conduiroit la bande.

C'étoit de Newton & de ſes propres Ouvrages qu'il parloit toujours avec le plus de chaleur.

* C'étoit le Buſte de Newton.





LETTRE XXV.

FERNEY.

SI vous n'avez pas le temps de lire un court détail de minucies sur l'article de Voltaire, passez cette lettre.

Son Château est commode & assez bien meublé; parmi d'autres tableaux on voyoit le portrait de l'Impératrice de Russie, & celui du Roi de Prusse, qui lui avoit été envoyé par ce Souverain; ainsi que son propre buste en porcelaine de Berlin, avec l'inscription IMMORTALIS.

Ses Armoires de Noblesse sont sur sa porte, & sur toutes ses assiettes qui sont d'argent: au dessert les cueilleres, les fourchettes & les lames des couteaux

étoient de vermeil; il y avoit deux ſervices & cinq domeſtiques, dont trois étoient en livrée: il n'eſt pas permis à un domeſtique étranger d'y entrer.

Il paſſe ſon tems à lire, à écrire, à jouer aux échecs avec le Pere Adam, & à regarder bâtir dans ſon Village.

L'Ame de cet homme extraordinaire a été le théâtre de toutes les ambitions; il a voulu être homme de Lettres univerſel; il a voulu être riche; il a voulu être Noble; & il a réuſſi en tout.

Sa derniere ambition a été de fonder une Ville; & en examinant, on verra que toutes ſes idées étoient dirigées à ce point: après la diſgrace de Monſieur de Choiſeul, quand le Miniſtere François eut abandonné le projet de bâtir une Ville à Verſoix, pour y établir des Manufactures, & faire tomber le Commerce

des Genevois, Voltaire ſe décida de faire à Ferney ce que le Gouvernement François avoit voulu faire à Verſoix.

Il ſaiſit le moment des diſſenſſions de la République de Genève, & par de belles promeſſes, il engagea les exilés à ſe réfugier chez lui, & pluſieurs des mécontens les y ſuivirent.

Il fit bâtir les premieres maiſons, & les donna pour un cens perpétuel : enſuite il prêta de l'argent en rente viagere à ceux qui voulurent bâtir eux-mêmes ; aux uns ſur ſa tête, à d'autres ſur ſa tête & ſur celle de Madame Denis.

Son unique objet m'a paru l'aggrandiſſement de ce village ; voilà pourquoi il avoit demandé des exemptions d'impôts, & voilà pourquoi il cherchoit tous les jours à ſéduire des Ouvriers de Geneve pour y établir une Manufacture d'horlogerie : je ne

dis pas qu'il ne penſât point à l'argent; mais je ſuis perſuadé que ce n'étoit pour lui qu'un objet ſécondaire.

Les deux jours que je l'ai vu, il portoit des ſouliers de drap blanc, des bas blanc de laine, des culottes rouges, deux gillets, avec une robe de chambre & la veſte de toile bleue, ſemée de fleurs jaunes & doublée de jaune : il portoit une perruque griſe à trois marteaux, & pardeſſus un bonnet de nuit de ſoie brodé d'or & d'argent.

Il a fait conſtruire, il y a douze ans, ſon tombeau à côté de ſon Egliſe, en face de ſon Château : dans l'Egliſe, qui eſt petite, il n'y a rien d'extraordinaire, excepté ſur l'Autel, où il y a une figure ſimple en bois doré, ſans Croix : l'on dit que c'eſt lui-lui-même; car on prétend qu'il a toujours eu l'idée de faire une Religion.

LETTRE XXVI.

» Vous voulez donner un Livre au pu-
» blic, dit la Bruyere; que de Censeurs
» vont fondre sur vous! On vous deman-
» dera raison de vos pensées, de vos phra-
» ses, de vos mots. Celui-là, vous dit-on,
» n'est bon que pour la conversation; ceci
» n'a lieu que dans le style fleuri; cet au-
» tre est usé, ce dernier n'est pas reçu;
» écrivez selon la mode, ou ne vous mêlez
» pas d'écrire.

Hélas! me voilà déja condamné; je ne sais rien de la mode, & je ne puis * m'empêcher d'écrire. Je ne saurois rendre raison ni de mes phrases, ni de mes ** mots,

* Tantus amor scribendi me rapit.

** J'en excepte un seul; si l'on a critiqué une expression

beaucoup moins de mes ſolecifmes & de mes barbariſmes : grace donc pour le ſtyle, cher Lecteur, & rappellez-vous que dans mon Avant-propos je ne vous ai promis que des idées & de la vérité.

---

dans ma premiere page, je répons que je m'en ſuis ſervi dans ſon ſens littéral, que je ne connois aucun titre ſi glorieux pour un homme que celui de *Bon*; & ſi la méchanceté & la dépravation des hommes ont attaché d'autres idées à ce mot, ce n'eſt pas une raiſon pour ne pas s'en ſervir dans ſa ſignification primitive.



LETTRE XXVII.

Qui ſe peint tout en beau dans ces lieux qu'il
habite,
Méconnoît la Nature & rêve en Sybarite :

LE Philoſophe de Sans-ſouci a raiſon; & je crois n'avoir pas tort en diſant, qu'on devroit voir en beau tant qu'on peut, parce qu'on y trouvera ſon bonheur. Je voudrois que ce ſyſtême fût univerſel, & pour l'établir je voudrois qu'on cherchât les beaux côtés de chaque objet, plutôt que les mauvais : le ſyſtême oppoſé eſt celui qui regne; un nouveau caractere entre dans la ſociété; un nouveau Livre paroît, on n'y cherche que des défauts; & ſi l'on n'en trouve point, on croit que c'eſt une preuve

de manque d'eſprit : j'ai toujours penſé le contraire, & je crois qu'on donne des preuves bien plus ſûres de ſon eſprit & de ſon goût, en relevant une ſeule beauté, qu'en montrant dix défauts. Dans vos voyages cherchez donc toujours le beau, & quand vous rencontrez un objet déſagréable, détournez la tête : je ne vous permets qu'une ſeule exception à cette regle ; quand un Mendiant ſe préſente, regardez-le ; car vous ſaurez convertir en plaiſir, la peine que ſa vûe vous donnera, en ſoulageant ſa miſere.

Adieu, mon plus cher ami ; j'ai voyagé pluſieurs années : j'ai vu beaucoup d'hommes ; & voici ce que j'ai appris de plus précieux par mes voyages. Différents Pays avoient des goûts différents, & de différentes façons de penſer ſur bien des ſujets : ils étoient tous d'accord ſur ce point, que

la meilleure Lettre de recommandation qu'un homme puiſſe porter, eſt un BON CŒUR; & que la maniere la plus ſûre de ſe faire aimer & reſpecter par-tout, eſt de FAIRE DU BIEN.

FIN.





L'Auteur en passant par Postdam, envoya ce Livre au Roi; Sa Majesté l'honora de la réponse suivante;

Monsieur de Sherlock, Je vous remercie du Livre que vous venez de M'adresser. Il a trouvé l'accueil qu'il mérite. Je désire même de revoir son Auteur, & vous vous rendrez pour cet effet chez Moi, demain, vers les onze heures avant-midi. Ce sera Mon Général Major Comte de Goërtz qui a ordre de vous y conduire & de vous présenter; & sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur de Sherlock, en sa sainte & digne garde.

Postdam, ce 19 Juillet 1779.

FREDERIC.

NOUVELLES LETTRES D'UN VOYAGEUR ANGLOIS;

Par M. SHERLOCK.

SECONDE ÉDITION.

Incenditque animum famæ venientis amore.
VIRG.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez { ESPRIT, Libraire, au Palais Royal.
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

M. D. C. C. LXXX.





A

MONSIEUR LE COMTE

DE BRISTOL,

EVÊQUE DE DERRY,

&c. &c. &c.

MILORD,

JE me glorifie de votre protection; car vous ne l'accordez qu'à ceux qui la méritent. Vous avez l'œil pénétrant, & vous avez vu que mon ame étoit pure.

Ce n'est pas, mon Mécène, parce que votre Maison est des plus anciennes & des plus illustres de la

Grande Bretagne; ni parce que vous êtes comblé d'honneurs & de richesses, Pair d'Angleterre aussi bien que d'Irlande, & en possession de vingt mille louis de rente, que je pense que vous faites rejaillir de l'honneur sur moi : c'est parce que vous avez l'ame douce & noble, l'esprit grand & juste, & parce que vous êtes l'ami de l'homme.

L'usage veut que les Auteurs accablent leurs Protecteurs de complimens. Je prie Votre Grandeur de me dispenser de suivre l'usage; si mon Livre est bon, la dédicace est le compliment le plus flatteur que je puisse vous faire : si le Livre est

mauvais, des complimens seroient inutiles, car ils ne seroient pas lus.

Je suis,

MILORD,

Avec un très-profond respect,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
MARTIN SHERLOCK.

AVANT-PROPOS.

Les Lecteurs en général ont si peu de connoissances & de tact, que c'est presqu'une folie de se faire imprimer. Il y a cependant des exceptions, & j'espere, Lecteur, que vous êtes du nombre. Si vous n'en êtes pas, je vous avoue, que vous me feriez bien plus de plaisir de jetter mon Livre au feu que de le lire : si vous en êtes, je ne vous demande point de quartier ; la gloire ou la mort.



LETTRE PREMIERE.

ITALIE.

SI les Prussiens sont fiers de leur *Grand Frédéric*, les Italiens ne le sont pas moins, ni avec moins de raison, de leur *bella Italia.* Sa beauté est étonnante ; & depuis Mantoue où naquit Virgile jusqu'à Sorrento la patrie du Tasse, chaque pas a son intérêt particulier : chaque pas a été le pays de quelqu'Artiste illustre, le sujet d'une description de quelque grand Poëte, ou la scene de quelque fameuse action transmise à la postérité par un Historien célebre.

Padoue a produit Tite-Live ; Venise, Titien ; & Ferrare, l'Arioste. La Toscane se glorifie du Dante, de Petrarque, & de

Michel Ange ; Urbino de Raphaël & Parme du Correge ; Rome a donné le jour à Tacite & à Lucrece, Arpinum à Cicéron & Venusium à Horace.

Le ressouvenir des faits de l'Histoire ne réveille pas moins le voyageur instruit : en passant le (1) Rubicon, il se rappelle que sur sa rive César décida du destin de Rome ; & au pied de cette (2) statue, se dit-il, il expia son ambition. Dans ces lieux Annibal vit fuir les maîtres de la terre, & par ce rocher les victorieux Gaulois monterent au Capitole. Ici Virginius montra le poignard retiré du sein de sa fille au Peuple épouvanté, & sur ce mur Rome vit en pleurant la tête de son (3) Consul.

(1) Peut-on en parlant de Rubicon s'empêcher de citer ce vers de Lucain ?

Ingens visa duci patriæ trepidantis imago.

(2) La Statue de Pompée dans le Palais Spada à Rome.

(3) Cicéron.

C'eſt ici par excellence le pays de l'imagination ; le pays des Poëtes & des Peintres : c'eſt ici que l'Arioſte a puiſé ſes inimitables deſcriptions ; que le Guide a pu concevoir & exécuter ſon Aurore, & que Rouſſeau, tranſporté par une *demi-heure d'enchantement*, a appris à décrire le lever du ſoleil.

Si les payſages de Claude ſont juſtement préférés à tous les autres, quelle en eſt la raiſon ? Ses payſages ſont des payſages Italiens. Mais quand finirois-je, ſi je commençois à parler des tableaux de l'Italie? Le plus beau de la terre eſt celui de l'Italie elle-même. La nature l'a jetté dans un moment heureux, l'a deſſiné de ſa maniere vaſte, & a fini ſes détails avec une perfection qu'on ne peut pas décrire. Elle paroît avoir fait un effort pour réunir toutes ſes beautés dans un ſeul ouvrage, &

pour donner à ſon chef-d'œuvre favori tous les avantages dont un tableau eſt capable, elle a contraſté ſes parties avec un bonheur qui double leurs effets. De riants côteaux & de fertiles plaines, des fleuves majeſtueux & de charmans lacs, de riches collines & de plus riches vallons sont diſpoſés preſqu'avec art.

Mais un luxe continuel de beautés, quoique variées, auroit raſſaſié à la longue, & ce grand maître toujours ſage ne l'a-t-il pas prévu, & n'a-t-il pas diſtribué des ombres pour relever ſes figures principales, & pour donner du repos à l'imagination? Ici c'eſt une chaîne de ſtériles montagnes, & là un morne & vaſte marais. Les beautés terribles n'y manquent pas non plus: un volcan ardent & pluſieurs éteints, des précipices affreux, des monts des rochers (1) fendus,

(1) Comme à Caieta.

& des (1) régions entieres fracaſſées par des tremblemens de terre : voilà le tableau ; & voici ſon cadre ; la Méditerranée & les Alpes.

Ne ſeroit-on pas tenté de croire, que tout eſt l'effet de l'étude & du calcul. L'ouvrage achevé il reſtoit encore une choſe à faire, c'étoit de le montrer : jalouſe du ſuccès de ſa création chérie, la nature l'a placée dans un beau jour, ſous un brillant ſoleil qui anime à la fois les couleurs du tableau, & diſpoſe le ſpectateur à goûter ſes beautés ; & comme ſi elle n'eut pas voulu négliger la plus petite circonſtance, n'a-t-elle pas encore montré ce triomphe de ſa main par le plus beau *medium* qu'on ait jamais vu ? L'atmoſphere de l'Italie

(1) Quand vous êtes ſur la montagne derriere Baie, regardez de tous les côtés.

embellit tous les objets, en les montrant avec clarté; & ſes golfes, ſes bois, ſes caſcades & ſes prés ont une (1) grace inconnue ſous les autres cieux.



LETTRE II.

ITALIE.

Vous étiez né, Monſieur, avec une imagination brillante, & vous avez vivement ſenti les beautés de l'Italie; vous ſentez par conſéquent la foibleſſe de mon pinceau; mais le poids du ſujet demande de l'indulgence; le génie de Virgile y ſuccomba.

Sed neque Medorum ſylvæ, ditiſſima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,

(1) La clarté à mon avis eſt la premiere grace de l'éloquence, de la Poéſie, & ſi je puis m'exprimer ainſi, de tous les ouvrages de l'art & de la nature.

Laudibus Italiæ certent : non Bactra neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaïa pinguis arenis.
Hæc loca non tauri ſpirantes naribus ignem
Invertêre, ſatis immanis dentibus hydri ;
Nec galeis, denſiſque virûm ſeges horruit haſtis.
Sed gravidæ fruges, & Bacchi Maſſicus humor
Implevere : tenent oleæque, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo ſeſe arduus infert :
Hinc albi, Clitumne, greges, & maxima taurus
Victima, ſæpè tuo perfuſi flumine ſacro,
Romanos ad templa Deûm duxere triomphos.
Hîc ver aſſiduum, atque alienis menſibus æſtas :
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rapidæ tigres abſunt & ſæva leonum
Semina ; nec miſeros fallunt aconita legentes :
Nec rapit immenſos orbes per humum, neque tanto
Squameus in ſpiram tractu ſe colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congeſta manu præruptis oppida ſaxis,
Fluminaque antiquos ſubter labentia muros.
An mare quod ſuprà, memorem, quodque alluit
infrà ?

Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque
Fluctibus & fremitu assurgens, Benace, marino?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra;
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julià quà ponto longè sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virûm, Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos
Extulit: hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; & te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm :.....

(*Georgiques*, *Liv. II.*)

Mais les arbres du Mede, & les bords de l'Indus,
Les diamans du Gange & tout l'or de l'Hermus,

Et

Et les riches parfums qu'exhale l'Arabie,
Valent-ils les tréſors de l'antique Auſonie ?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux :
Que des dents d'un dragon les fatales ſemences
Hériſſent tes guérets d'une moiſſon de lances ;
Le blé pare nos champs, le raiſin nos côteaux :
J'y vois mûrir l'olive & bondir des troupeaux.
Ici, l'ardent courſier s'échappe au loin ſur l'herbe ;
Là, paiſſent la geniſſe & le taureau ſuperbe,
Qui baignés d'une eau pure & couronnés de fleurs
Conduiſent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits ſont mûrs, deux fois nos
brebis pleines,
Même au ſein des hyvers l'été luit dans nos plaines ;
Mais ces douces chaleurs n'enfantent ni poiſons,
Ni tigres dévorans, ni farouches lions,
Et jamais dans nos champs une hydre monſtrueuſe
Ne traîne en longs anneaux ſa croupe tortueuſe.
Par-tout c'eſt un beau ſol qu'éclairent de beaux
cieux,
Où la Nature eſt riche & l'art induſtrieux.

Vois ces forts ſuſpendus ſur ces rochers ſauvages,
Ces fieuves dont nos murs couronnent les rivages.
La mer de deux côtés nous préſente ſon ſein ;
Vingt lacs autour de nous ont creuſé leur baſſin.
Ici, le Lare étend ſon enceinte profonde ;
Là, tel qu'un Océan le Bénac s'enfle & gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtriſe l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans le lac voiſin lui laiſſant un paſſage,
Préſente à nos vaiſſeaux une mer ſans orage ?
Fouille ces champs féconds; le fer, l'argent, l'airain,
L'or même en longs ruiſſeaux circulent dans leur ſein :
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marſes indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volſques armés d'énormes javelots :
Ces champs ont enfanté les Deces, les Emiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles,
Toi ſur-tout, grand Céſar, toi dont les fiers drapeaux
Du Gange tributaire aſſerviſſent les eaux.

Terre féconde en fruits, en Conquérans fertiles,
Salut !

(*Par M. l'Abbé* Delille).

La copie eſt belle, & quand je dis qu'elle ne vaut pas l'original, tout homme qui n'a pas vu l'Italie, croira que je me trompe, mais tout homme qui l'a vue, ſait que j'ai raiſon.

J'ajoute ici la deſcription de Pline, afin que vous puiſſiez comparer le Poëte & le Naturaliſte.

Et jam peractis omnibus naturæ operibus, diſcrimen quoddam rerum ipſarum atque terrarum facere conveniat. Ergo in toto orbe & quacumque cœli convexitas vergit, pulcherrima eſt omnium, rebuſque merito principatum naturæ obtinens, Italia, rectrix parensque mundi altera, viris, fœminis, ducibus, militibus, ſervitiis, artium præſtantiâ, ingeniorum claritatibus, jam ſitu ac ſalubritate cœli atque temperie, acceſſu

cunctarum gentium facili, littoribus portuosis; benigno ventorum afflatu (etenim contingit procurrentis positio in partem utilissimam, & inter ortus occasusque mediam) aquarum copiâ, nemorum salubritate, montium articulis, ferorum animalium innocentiâ, soli fertilitate, pabuli ubertate. Quidquid est, quo carere vita non debeat, nusquam est præstantius: fruges, vinum, olea, vellera, lina, vestes, juvenci. Ne equos quidem in trigariis præferri ullos vernaculis animadverto. Metallis auri, argenti, æris, ferri, quamdiù libuit exercere, nullis cessit: & iis nunc in se gravida pro omni dote varios succos & frugum pomorumque sapores fundit. Ab eâ, exceptis Indiæ fabulosis, proximè quidem duxerim Hispaniam, quacumque ambitur mari.

Addison dans son Epître à Milord Halifax, a voulu lutter contre Virgile. On le voit dans ce vers,

And Virgil's Italy should yield to mine :
(*Et l'Italie de Virgile céderoit à la mienne.*)

mais c'étoit un combat (1) bien inégal.

Ce morceau eſt beau ;

See how the golden groves around me ſmile,
That shun the coaſt of *Britain's* ſtormy iſle ;
Or, when transplanted and preſerv'd with care,
Curſe the cold clime, and ſtarve in northern air.
Here kindly warmth their mounting juice ferments
To nobler taſtes, and more exalted ſcents.
E'vn the rough rocks with tender myrtle bloom,
And trodden weeds ſend out a rich perfume.
Bear me ſome God to *Baia's* gentle ſeats,
Or cover me in *Umbria's* green retreats ;
Where weſtern gales eternally reſide,
And all the ſeaſons lavish all their pride ;
Bloſſoms, and fruits, and flowers together riſe,
And the whole year in gay confuſion lies !

Et celui-ci l'eſt bien davantage ;

We envy not the warmer clime, that lies
In ten degrees of more indulgent skies,

(1) Impar congreſſus.

Nor at the coarfenefs of our heaven repine,
Tho' o'er our heads the frozen *Pleiads* shine:
'Tis Liberty, that crowns *Britannia's* ifle,
And makes her barren rocks and her bleak mountains fmile.

Vous ne vous raffafiez pas de beaux vers, & en voici encore de fuperbes:

Là tous les champs voifins, peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais reffenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préfens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner fes moiffons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des faifons.
L'homme y femble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De fa main bien-faifante accordoit aux humains;
Un éternel repos, des jours purs & fereins,

Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens de l'Age d'or, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchan-
teurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs
maîtresses,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs foi-
blesses.

(Henriade Chant IX.)

Ces vers paroissent faits exprès pour peindre le Royaume de Naples: mais M. de Voltaire les a-t-il puisés dans la nature? Certainement non; car il n'a jamais vu un pays auquel ils convinssent. Il étudia les livres plutôt que la nature, & s'il m'étoit permis de hasarder une conjecture, je dirois qu'il les a pris dans le temple de Gnide, & que Montesquieu les avoit puisés dans le Royaume de Naples.

LETTRE III.

ITALIE.

L'AMBITIEUSE Italie non contente de sa supériorité sur le reste de l'Europe, par les richesses de la nature, a voulu la dominer encore dans les arts; & les noms de Raphaël, de Palladio, de Michel Ange & de Pergolese, imposent silence à toutes les Nations.

» Cours, vole à Naples, dit Jean-Jacques Rousseau au jeune Musicien, écouter les chefs-d'œuvres de Léo, de Durante, de Jommelli & de Pergolese ». Parcours l'Italie, Peintre, Poëte, Sculpteur & Architecte ; homme de génie de toutes les classes, c'est-là le pays qui développera tes talens. Les prodiges de l'art transporteront ton ame, &

féconderont ton imagination. L'*inépuisabilité* de la nature, après t'avoir étonné, te remplira de hardiesse, tu deviendras créateur à son exemple; tu oseras lutter contre tous tes prédécesseurs & contre la nature même. Peut-être la surpasseras-tu comme a fait l'Auteur de l'Apollon de Belvedere.

C'est alors que tu sentiras la futilité de ces ames vulgaires qui en te disant des faussetés veulent étouffer tes talens. Il n'y a rien de nouveau, nous crie-t-on à chaque instant, tout a été dit, tout a été répété. Parcours l'Europe, finis par le Royaume de Naples, & puis réponds si tu as jamais vu des scenes semblables à celles qui remplissent l'espace entre les Champs Elisées & le *Cave*. La nature cependant n'a que quatre matériaux, des rochers, des arbres, de l'eau & de la terre. C'est,

là l'explication de ce que j'ai dit, tu créeras à l'exemple de la nature; tu verras-là le nombre de ses combinaisons neuves, & tu sens combiens ses moyens sont bornés; les tiens sont infinis.

J'ai oublié mon sujet, j'allois parler des arts. La Transfiguration est une école de Peinture. Si l'art étoit perdu & que ce tableau restât, il suffiroit seul pour former des Peintres. Toutes les parties de l'art s'y trouvent réunies; le dessein le plus exact, la disposition la plus sensée & la plus pittoresque; une harmonie de coloris parfaite, & une sublimité dans le dessus du tableau qui enleve le spectateur, autant que les groupes de dessous l'intéressent. Le sujet étoit commandé à Raphaël & il est dans lui-même assez stérile : un Dieu revêtu de splendeur & illuminé par les rayons de sa gloire, offrit de lui-même

une idée ſi ſublime que l'Artiſte n'a pas pu la manquer ; mais auſſi eſt-elle la ſeule idée que le ſujet préſentât ; le Peintre fut forcé de créer le reſte. C'eſt la propriété du génie, dit Leonardo de Vinci, de tirer un grand parti d'un ſujet pauvre , comme c'eſt celle de la médiocrité de tirer une production foible d'un fond riche. Ce mot & la Transfiguration décident du rang de Raphaël.

Sage & ſublime, ce Peintre joignit à la plus grande élévation, la correction la plus ſévere, & ſous un point de vue, on peut le comparer avec Boileau. Il étoit comme lui, le premier homme de ſon pays qui eut vivement ſenti le mérite des anciens. Quel bonheur pour eux! C'eſt cela qui leur a acquis une gloire ſolide pendant leur vivant , & qui aſſurera la perpétuité de cette gloire juſqu'à la derniere poſtérité. Ils travailloient

tous deux ſur les mêmes principes; & l'on voit écrit, pour ainſi dire, ſous chaque tableau de Raphaël,

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

Je n'aime pas à parler des Sculpteurs de l'Italie; ils ne m'ont jamais fait de grandes impreſſions; quoique décidément ſupérieurs aux autres Artiſtes modernes, ils ſont tellement au-deſſous des Grecs que je n'ai jamais regardé leurs ouvrages qu'avec froideur. Mais ſi ce pays eſt (1) foible en Artiſtes de cette claſſe, le Vatican ſeul, le Capitole ſeul, ou la Tribune ſeule raſſemble plus de choſes en ſculpture faites par les Grecs, & au-deſſus de tout éloge, que n'en renferme le reſte de l'Europe.

Devrois-je parler de l'élégante ſymme-

---

(1) Comparé avec la Grece.

trie de l'Attique Palladio, ou de la (1) gothique hardiesse de Michel-Ange ? Que l'Eglise *del Redentore*, & le Dôme de S. Pierre parlent pour moi.

L'Italie de tous les pays est celui qui est le plus orné par les arts ; & c'est celui de tous les pays qui pourroit le mieux s'en passer; on pourroit avec justesse lui adresser ce vers,

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en a pas besoin :

Et pour appuyer cette idée rappellons-nous, que quand elle se montroit toute nue au fier Carthaginois du sommet des Alpes, extasié de ses charmes, il crioit à ses soldats dans le moment de son délire, *Vainquons ou périssons :* Jouissons d'elle ou mourons.

---

(1) Les Gots avoient infiniment de hardiesse, (témoins leurs bâtimens, sur-tout la Cathédrale de Florence) mais c'étoit leur seul mérite.

LETTRE IV.

ITALIE.

PEU de nations de l'Europe ont conſervé leur caractere original. Elles ont preſque toutes adopté les modes & les uſages François; c'eſt un uniforme, pour ainſi dire, qu'elles portent toutes, quelques-unes avec aſſez de gaucherie; quelques autres avec plus de grace.

Les petites Villes de l'Allemagne ont la même ſimplicité qu'elles avoient dans le temps de Tacite; mais dans les Villes capitales tout eſt à la Françoiſe: c'eſt tant mieux pour les manieres & pour la cuiſine, & tant pis pour les mœurs.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Italiens qui n'ont rien à perdre du côté des mœurs, imitaſſent les François en tout. Dans le

nord de l'Italie, ils se sont beaucoup francisés; mais les habitans du midi sont à la dissimulation près, tels que la nature les a formés. Les Romains ont peu changé pour le fond du (1) caractere depuis Saluste; & pour les Napolitains, ils sont la nature toute pure, ou toute impure, si vous voulez une épigramme.

Le Romain & le Napolitain sont entiérement opposés; l'un est caché & mystérieux; l'autre franc & ouvert: le Napolitain ne peut pas souffrir le Romain, mais le Romain ne hait pas le Napolitain. Ils

---

(1) Ignavissimi homines... aliud clausum in pectore, aliud promptum in lingua habere; amicitias, inimicitias non ex re, sed ex commodo æstimare; magisque vultum quam ingenium bonum habere... viri pati muliebria; mulieres pudicitiam in propatulo habere.

Voilà un tableau peint depuis deux mille ans, & ses couleurs sont encore fraîches.

ſe donnent mutuellement des ridicules Le caractere pour faire rire dans les pieces Napolitaines, c'eſt celui de l'Abbé Romain; comme dans les pieces faites à Rome, c'eſt le (1) Polichinelle de Naples. Ils ſont tous deux très-jaloux de la ſupériorité de leurs Villes qui n'ont rien de commun. Rome eſt ſombre & majeſtueuſe; Naples eſt riant & gai. Rome eſt la capitale de l'univers pour les arts; Naples pour la ſituation.

J'avoue que j'ai été ſouvent tenté de croire que le Romain étoit né diſſimulé; ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il a beaucoup de facilité dans ce genre, & qu'il y reuſſit à merveille. Catilina, dit Saluſte, (2) ſimula & diſſimula tout ce qu'il voulut: la Nation,

(1) A Rome on appelle tous les Napolitains des Polichinelles.

(2) Cujuſlibet rei ſimulator ac diſſimulator.

dit

dit Juvenal, affectoit des mœurs & vivoit dans des débauches (1) continuelles; mais Catilina étoit un scélérat particulier, & Juvenal ne parloit que des *roués* du siecle. Romulus feignit de voir douze vautours pour tromper son frere : le bon Numa feignit une correspondance avec la Nimphe Egerie : le premier Brutus se fit passer pour fou, & le second Brutus dissimula si bien, que César ne vit que des sourires sur son visage, jusqu'à ce qu'il sentit son poignard dans son cœur.

---

(1) Qui Curios simulant & Bacchanalia vivunt.



LETTRE V.

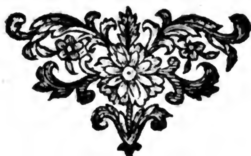
ITALIE.

IL y a des honnêtes gens par-tout, dit le Normand : cela eſt vrai ; mais il faut convenir qu'ils ſont moins aiſés à trouver dans l'Italie que par-tout ailleurs : la Nation eſt extrêmement pauvre, & la faim (1) qui pouſſe au crime, leur fait faire beaucoup de friponneries. Ce n'eſt pas cependant, comme on croit généralement, un pays de voleurs & d'aſſaſſins : mes Compatriotes y voyagent preſque continuellement, & depuis trente ans il n'eſt arrivé qu'un ſeul accident à un d'eux ou de leurs gens, & cela même ne devroit pas être cité pour une exception.

(1) Je ſuis obligé de dire tout cela pour exprimer *Maleſuada.*

Le Courier d'un Duc Anglois, en paſſant une riviere, alloit donner des coups de fouet à un Battelier, & le Battelier le tua d'un coup de fuſil.

Le pays en général, ſur-tout Naples, fourmille de filoux : le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner ſur cela, eſt celui qu'un Romain m'a donné : fermez bien vos portes, & ſi vous perdez quelque choſe, ne le cherchez pas. Il avoit perdu une bague de diamant de cinquante louis, & il en perdit vingt en tâchant de la retrouver.



LETTRE VI.

ITALIE.

La médiocrité ne se trouve guere ici; tout est extrême; nulle part on n'entend une aussi belle musique, nulle part les oreilles ne sont plus (1) écorchées: les yeux y sont charmés & tourmentés tour-à-tour par les tableaux & les statues les plus superbes & les plus détestables. Point de Bourgeoisie; un luxe excessif chez des (2)

(1) Excepté à l'Opera de Paris.

(2) Illis divitias superare, nobis rem familiarem etiam ad necessaria deesse; illos binas aut amplius domos continuare; (*Le Prince Borghese a un Palais de la plus grande magnificence à Rome, une* Villa, *dont les richesses sont inconcevables, à un quart-d'heure de la Ville, & trois autres* Ville *à Frescati*) nobis larem familiarem nusquam ullum esse. Cum tabulas, signa, toreumata emunt, nova di-

particuliers, & le peuple dans la plus abjecte misere. Il en est de même à l'égard de la Religion : vous ne verrez qu'une superstition aveugle, ou des Athées avoués; mais de tous les extrêmes les plus frappans sont ceux qu'on remarque dans le caractere de la Nation. L'Italien en général est extrêmement bon, ou mauvais à l'excès. Il y a d'excellens cœurs dans ce pays, mais, comme les grands tableaux, ils sont rares. Les hommes y naissent avec des passions violentes, & ne recevant point d'éducation, ils n'est pas étonnant qu'ils commettent souvent de grands crimes. Sous un extérieur froid ils cachent des cœurs brûlans, & leur extérieur n'est

---

ruunt, alia ædificant, (*c'est précisément ce que fait ce Prince dans le moment que j'écris*) postremo omnibus modis pecuniam trahunt, vexant, tamen summâ libidine divitias suas vincere nequeunt.

froid que pour cacher leurs cœurs. L'amour, la jalousie & la vengeance sont les passions qui les dominent : ne pensant qu'au physique de l'amour, & connoissant les tempéramens de leurs femmes & les astuces de leur rivaux, leur jalousie est toujours éveillée, & leur vengeance implacable.

Quant à l'esprit, c'est à-peu-près de même : les hommes à talens sont la grande classe ; les sots sont en petit nombre, & les gens mediocres sont (1) très-rares. Pourquoi donc, me demanderez-vous, ces hommes ne produisent-ils rien de beau ? Parce qu'ils ont une imagination exaltée & point de philosophie ; & parce que le

(1) C'est l'opposé dans le nord de l'Europe, les hommes médiocres sont la grande classe ; les gens à talens sont difficiles à trouver.

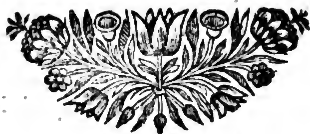
bon goût n'a pas encore percé dans leur pays. Et pourquoi le bon goût n'eſt-il pas encore entré dans l'Italie ? Parce que l'Italie n'a ni un Londres, ni un Paris, & parce qu'elle n'a jamais eu un (1) Louis XIV.

Les Voyageurs ſe trompent ſouvent en jugeant l'Italien, ſur-tout le Napolitain : ils le croient ſans eſprit, parce qu'il manque (2) d'idées. Un homme ne peut avoir que peu d'idées, quand il n'eſt pas

(1) Je ſais qu'on me citera Jules II & Leon X. Qu'on examine un peu, & l'on trouvera quelques nuances entr'eux & Louis XIV.

(2) Les hommes, m'a dit un Voyageur à Naples, ſe raſſemblent dans de certain pays pour ſe parler, & cela s'appelle ſociété ; les moutons ſe raſſemblent pour ſe regarder & pour ne ſe rien dire, & cela s'appelle troupeau. Vous avez vu des ſociétés en France, vous verrez ici des troupeaux.

ſorti de ſon pays, & quand il n'a rien lu; mais examinez le Napolitain ſur tous les ſujets dont il eſt inſtruit, & vous verrez s'il manque d'eſprit naturel: il reſſemble au ſol de ſon pays; un champ labouré dans le Royaume de Naples, donne des récoltes des plus abondantes; négligé, il ne produit que des ronces & des chardons. Il en eſt de même de l'eſprit des habitans; cultivé, il eſt capable de tout; en friche, il ne produit que des folies & des vices.



LETTRE VII.

ITALIE.

Les femmes en général ne sont pas jolies en Italie, mais quand elles attachent, elles attachent pour long-temps. Plus parfaites que les hommes dans les raffinemens de la dissimulation, elles paroissent d'une naïveté qui trompe même les Italiens. Ajoutez à cela l'enchantement de leurs voix—je suis persuadé que la plus dangereuse de toutes les femmes, est une femme d'esprit qui sait chanter.

Les Italiennes m'ont plu, non pas absolument à cause de leur chant, mais parce qu'elles raisonnent bien, & que rien ne me flatte autant qu'une femme qui raisonne. Comment, Madame, disois-je à une d'elles, les Dames de ce pays peuvent-elles

ſe permettre autant d'amans ? Que voulez-vous qu'on faſſe ? me répondit-elle ; la nature nous a donné un cœur (1) qui ſe flétrit quand on ne le nourrit pas ; il faut donc en chercher un autre qui le nourriſſe ; & nous prenons un mari. Son cœur s'épuiſe en peu de temps ; nous prenons un amant qui nous quitte ; nous ſentons alors un vuide affreux ; il faut le remplir ; nous prenons un autre amant, & puis un autre & puis un quatrieme, car ils nous abandonnent tous : de maniere que vous voyez, continua-t-elle, que ſi nous ne ſommes pas conſtantes, ce n'eſt pas notre faute ; mais celle des hommes, car il n'y en a pas un qui ſache ce que c'eſt que la fidélité ;

---

(1) Le cœur eſt tout, diſent les femmes.

E la ſede degli' amanti
Come l'Araba fenice ;
Che vi ſia ciaſcun lo dice,
Dove ſia neſſun lo ſa.

(La foi des amans eſt comme le Phénix de l'Arabie ; chacun dit qu'il y en a un, perſonne ne ſait où il eſt).

Quatre vers du Métaſtaſe ſont une preuve pour une Italienne ſur quelque ſujet que ce ſoit ; car ils lui entrent dans l'ame par un endroit où elle eſt extrêmement ſenſible ; je veux dire par ſon oreille. Joignez donc le charme des vers à la profonde logique dont je viens de parler, & jugez ſi l'on peut blamer ces pauvres femmes pour un attachement inviolable à leurs principes qui ſont heureuſement compris en trois petits vers que voici :

Molti averne,
Un goderne,
E cangiar ſpeſſo.

(D'en avoir pluſieurs, (*amans*)
De jouir d'un,
Et de changer ſouvent).

P. S. D'autres voyageurs vous diront des choſes bien plus fortes; j'ai entendu ſouvent dire en effet, qu'il y avoit beaucoup de femmes à Naples qui attaquoient vivement les étrangers; & je me rappelle, qu'un jeune François m'a dit là à mon arrivée: les femmes ici vous prient de venir leur faire l'amour, comme elles vous prient à Paris de venir dîner, mais on en eſt quitte pour dire qu'on eſt engagé.



LETTRE VIII.

ITALIE.

LE Chevalier Servant appartient exclusivement à l'Italie, comme le Petit-Maître à la France. Les Italiens avoient autrefois beaucoup de sentiment ; & dans le temps de la Chevalerie, ils portoient leurs idées sur l'amour & sur l'amitié à un point dont aujourd'hui on n'a plus d'idée. Quand un Italien épousoit une Dame, sentant l'impossibilité de l'amuser continuellement, il la confioit à son plus cher ami, qui servoit à la fois pour la défendre contre des attaques étrangeres, & pour soulager le mari de la moitié de ses attentions. Son devoir étoit de se charger de la dame pendant le jour & de l'amuser *moralement* par tous les moyens possibles.

Mais les meilleures inſtitutions ont amené des abus ; & le temps que ne gâte-t-il pas? Les mœurs du pays ont dégénéré ; le feu Platonique, que Petraque avoit rallumé, eſt actuellement éteint, & l'état du Chevalier Servant eſt devenu le plus corrompu qu'il y ait ſous le ciel ; ſes dèvoirs ſont entiérement changés, & ſa ſituation eſt la plus aviliſſante que je connoiſſe, car avant que de jouir des droits de l'amour, le malheureux eſt forcé de trahir l'amitié.

Le mari choiſit encore le Chevalier Servant ; l'habitude en a établi l'uſage ; il n'y a pas à raiſonner ; c'eſt un ridicule pour le mari & un opprobre pour la Dame, ſi elle n'a point de Cigisbée. Le mari d'ailleurs y trouve ſon intérêt, car voici comme il raiſonne ; » En donnant un Cigisbée à ma femme, je ſais bien que je

lui donne un amant ; mais je ſuis dans l'ordre ; l'uſage le veut ; & je ne ſuis ni plus ridicule ni plus malheureux par l'infidélité de ma femme que le reſte de mes compatriotes. Si je ne lui en donne point, qu'en arrive-t-il ? Je paſſe pour (1) jaloux, & ma femme au lieu d'un amant en prend ſix : *le ſort de tout mari Italien eſt de ſouffrir & de diſſimuler* ; & il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. » Son raiſonnement eſt juſte, & le parti qu'il prend eſt ſenſé : de deux maux il choiſit le moindre.

Pourquoi donc, direz-vous, ſe marier ? C'eſt par le même raiſonnement. Je ne ſais pas quel Ancien a dit, » Peuple écoutez ; les femmes ſont un mal ; mais cependant, Citoyens, l'on ne ſauroit habiter

---

(1) Par une biſarrerie ſinguliere l'Italien ne craint aucun ridicule autant que celui de paſſer pour jaloux ; & c'eſt le caractere univerſel de la Nation.

ſa maiſon ſans le mal, car être marié & ne l'être pas eſt également un mal » ; les circonſtances de fortune & de liaiſons ajoutées à ce calcul décident tous les Italiens à ſe marier.

Parmi ces maris il y en a qui ſe croient fins, en donnant deux Chevaliers à leurs femmes. Ils jugent que l'un empêchera l'autre : hélas ! ils n'en ſont que doublement dupes.

Le Cigisbée eſt autoriſé par le mari à entrer chez ſa femme quand il veut : *il* aſſiſte à ſa toilette ; il l'accompagne à la promenade, au ſpectacle ; il fait ſa partie de jeu, &c. &c. Il ſeroit indécent de prier une Dame à dîné ou à ſoupé ſans inviter ſon Chevalier : ce ſeroit manquer à la bienſéance d'inviter le mari. Il a d'ailleurs ſon ſervice particulier, & il joue avec la femme d'un autre ami, le

même

même role que ſon ami joue avec la ſienne. Tout cela fait une brouillerie d'amour & d'amitié, qui ſeroit comique ſi elle n'étoit pas affreuſe.

Vous voyez donc que les occaſions ne manquent pas ; il y a cependant un moment particulier, où l'on peut dire que l'Amour triomphe le plus ſouvent ſur l'Hymen ; c'eſt au commencement de la nuit. Les Italiens comptent les heures ſinguliérement. Ils appellent le commencement de la nuit, les vingt-quatre heures ou l'*Ave Maria* ; une heure après c'eſt une heure de nuit, & ils continuent de compter deux, trois, &c. juſqu'à vingt-quatre heures encore. Pendant toute l'année c'eſt à vingt-trois heures, (une heure avant la nuit) que le Chevalier & ſa Dame vont à la promenade ; ils reſtent enſemble deux heures, car les *converſations* ne commen-

cent qu'à une heure de nuit. La premiere de ces deux heures il fait encore jour ; l'on voit le monde ; l'on se montre & l'on fait ses (1) révérences. La seconde, il fait obscur ; le Chevalier & sa Dame ne savent que faire, & la médisance dit, qu'ils font l'amour.

Il y a une circonstance qui vous étonnera quelquefois à Rome. Quand vous vous adressez à une femme dans un cercle, son Chevalier Servant sera le premier à relever vos bons mots, à vous trouver un homme charmant, & à faire l'impossible pour vous rendre agréable à la Dame. Vous croirez dans le commencement que c'est de la fausseté. Oh ! vous êtes trop sévere. Ces gens ont des momens de sincérité aussi bien que les autres & dans cet

(1) Etiquette essentielle à Rome & indispensable à Naples.

inſtant-là, ils ſont ſinceres. C'eſt un jeune Prélat qui fait une Cour non pas d'amour mais d'intérêt ; il a une autre inclination dans le cœur, & il eſt trop heureux, quand il peut trouver un étranger pour partager le poids de ſes fatigues.

Vous verrez ſouvent des femmes qui auront trois ou quatre eſclaves à leur ſuite. Elles donnent un bras à l'un, l'autre bras à un ſecond ; un éventail, un manteau ; quelque choſe à porter pour contenter les autres. Soyez sûr que le plus reſpectueux eſt celui qui eſt heureux, ou dans la langue du pays *le bon* (il buono), car être extrêmement reſpectueux & fort diſcret, ſont deux des trois talens qu'une Dame Italienne exige dans un amant.



LETTRE IX.

ITALIE.

Italiam ! Italiam ! Je n'ai jamais connu un être qui l'eût vue ſans enchantement, ni qui pût en parler ſans enthouſiaſme. Semblable à Shakeſpear, elle eſt inépuiſable en richeſſes ; & comme lui, elle a des beautés pour captiver tout le genre humain. l'Amateur de l'Hiſtoire naturelle, de l'antiquité, de la politique y trouve des jouiſſances ſans fin dans l'examen des différens gouvernemens, des (1) monumens précieux de l'antiquité & de la prodigieuſe variété des productions de la nature. Si mille hommes de talens faiſoient le voyage de l'Italie ; ſi chacun étoit obſervateur original, & ſi chacun d'eux écrivoit un

(1) Delle reliquie del ſuperbo impero.

livre ſur ce ſujet, ils pourroient faire mille excellens livres, parmi leſquels il n'y en auroit pas deux de ſemblables, & le ſujet ſeroit encore vierge. Mille autres qui leur ſuccéderoient, pourroient trouver des choſes vraies & intéreſſantes à dire, & qui n'auroient jamais été dites.

Une grande jouiſſance pour un homme qui aime les lettres, c'eſt d'avoir dans toutes ſes promenades ſon Horace dans une poche, ſon Virgile dans l'autre, & de regarder mille objets qui ont été peints par ces maîtres. J'avoue que c'étoit-là un de mes grands plaiſirs, & quoique peu d'hommes aient autant d'indulgence que moi pour la diverſité des goûts, je ne puis pas m'empêcher de dire, que je plains le voyageur qui ſeroit inſenſible à ce plaiſir. Un grand Ecrivain ne jette jamais un mot au haſard; tout porte chez lui : & il y a un

millier de paſſages dans Virgile & dans Horace qu'on aura de la peine à comprendre, mais qu'il eſt impoſſible de ſentir ſans avoir vu l'Italie. *Præceps Anio*— pour ſentir *Præceps*, il faut aller à Tivoli. Je pourrois citer des exemples ſans nombre ; mais je n'en citerai qu'un ou deux ;

Nullus in orbe locus Baiis *prælucet* amœnis :

L'on ne peut ſentir *prælucet* qu'à Baia.

Et *molles* imitabitur ære capillos ;

A dit Horace ; & le lecteur croit le comprendre ; je l'en défie juſqu'à ce qu'il ait vu les bronzes à Portici, & j'attends ſa réponſe à ſon retour de Naples.

Il y a un moëlleux dans ces cheveux dont on ne peut avoir d'idée ſans les voir. Virgile n'a pas ſenti le prix de ces ouvrages moins vivement qu'Horace ;

Excudent alii *ſpirantia mollius* æra ;

Spirantia & mollius — il faut aller à Portici — le Mercure aſſis ſur le rocher, le Faune ivre, les buſtes de Platon, de Sénéque, & ſur-tout de Scipion ſont au-delà de l'imagination.

Et *vivos* ducent de marmore vultus,

Ne peut être ſenti qu'au Vatican : le marbre & le bronze ſont froids & morts dans tous les autres ouvrages que j'ai vus ; ils ne reſpirent qu'en ſortant des mains des (1) Grecs.

Un autre des points de vue, ſous leſquels l'Italie m'a paru poſſéder un intérêt excluſif, c'eſt donc qu'elle donne au voyageur une idée de la nation Grecque. Je ne cherche pas à faire des phraſes, ni à éta-

(1) Vous vous rappellez de ce mot du célèbre Bernin, qui après avoir long-temps regardé en ſilence le cheval de Marc Aurele au Capitole, lui cria, » Marche. »

ler une pompeuſe & ſtérile éloquence ; je cherche uniquement à vous donner avec ſimplicité quelques idées, & je vais vous montrer naturellement les impreſſions que m'ont fait les Grecs, & la maniere dont ces impreſſions ont été faites ſur moi.

La premiere fois que j'ai fait le tour du Capitole, du Vatican & de la *villa Borgheſe*, je n'ai pas permis à l'homme qui m'accompagnoit de me dire un mot ſur aucun objet, & je ne lui ai pas fait une ſeule queſtion. Mon intention étoit d'examiner chaque choſe avec impartialité, de ne pas être dupe des éloges de mon guïde & de ne m'en pas laiſſer impoſer par des noms célebres. Dans le même-temps je voulois faire un eſſai de mon tact ſur le beau, & voir ſi j'étois capable de découvrir ce qu'il y avoit de plus parfait, & de donner à chaque ſujet ſa juſte proportion de louange.

Je m'écriai, ſouvent, grand, beau, ſublime; quels hommes étonnans que ces Italiens! Je continuai cette maniere de viſiter pendant quelque temps, & chaque jour mon admiration pour les Italiens s'augmenta. Quand j'eus bien vu les choſes, je voulus connoître les auteurs, & voir ſi j'étois d'accord avec la renommée ſur le mérite de leurs ouvrages. Je demandai donc à mon guide; de qui eſt cette ſtatue? Monſieur, c'eſt d'un Sculpteur Grec? Celle-là? — D'un Sculpteur Grec. Celle-là? — Tout étoit des Sculpteurs de la Grèce. Je dis alors je me ſuis trompé, & au lieu de dire les Italiens ſont des hommes étonnans, il faut dire ce ſont les Grecs. Depuis ce moment-là juſqu'à celui-ci, cette idée gagne de la force ſur moi tous les jours; je conſidere la Nation Grecque non pas comme la meilleure ſource d'un goût parfait dans

dans tous les arts, mais comme la ſeule: Tous les Artiſtes qui ont eu le goût le plus parfait, ſe ſont formés ſur eux, & il ne ſuffit pas de ſe former ſur leurs éleves, il faut aller aux maîtres & je n'héſite pas d'affirmer que la décadence univerſelle du goût dans les arts provient principalement de ce que l'on a négligé l'étude des Grecs. Je ſuis ſi rempli de cette vérité qu'actuellement que j'ai l'intention de faire un Ouvrage (1) conſidérable en Anglois, je me ſuis décidé à mon retour dans mon pays de recommencer la lecture des Auteurs Grecs & de ne ſuivre qu'eux pour modeles.

Plus on examine les Grecs, plus on eſt étonné. Ils ont réuni le feu des Italiens à la patience des Hollandois, & l'on

(1) Aliquid jamdudum invadere magnum
Mens agitat mihi nec placidâ contenta quiete eſt.

ne trouve que chez eux les ouvrages les plus ſublimes finis avec une attention que le génie néglige trop ſouvent; c'eſt en conſéquence de cette union du génie, du goût & de la patience, que les Grecs ont cette ſupériorité avouée ſur toutes les Nations, & que du conſentement univerſel un ouvrage eſt plus parfait à proportion qu'il s'approche le plus de leur maniere. Pour quelle raiſon la voix de l'Europe eſt-elle unanime en faveur de Raphaël? Parce que Raphaël ſe forma ſur les Grecs. Pourquoi, Palladio eſt-il le Prince des Architectes? Parce que Palladio ſe forma ſur les Grecs. Michel Ange, il Fiammingo, l'Algardi, pourquoi ſont-ils les plus célebres Sculpteurs? Uniquement pour la même raiſon; ils ſe ſont tous formés ſur les modeles Grecs.

Examinez encore cette idée dans les

lettres ; qui ſont les Auteurs les plus parfaits en France ? Racine, Boileau. En Italie ? Le Taſſe & le Metaſtaſe. En Angleterre ? Addiſon & Pope, qui tous ont marché ſur les pas des Grecs ; & ſi vous prenez la peine d'examiner les Ecrivains du Siecle d'Auguſte, vous verrez que ſes plus grands ornemens ont tous imité les Grecs. Virgile emprunta d'eux le fond de ſes trois Poëmes. Cicéron ſe forma ſur les Orateurs Grecs & ſur Homere. M'eſt-il néceſſaire de dire, que Térence ſe forma ſur Menandre, Tite-Live ſur Hérodote, & Saluſte ſur Thucydide ? Pourquoi Horace a-t-il plus de ſublimité que tous les autres Poëtes liriques ? Parce qu'il ſe forma ſur Pindare. Pourquoi a-t-il plus de graces qu'eux ? Parce qu'il étudia Anacreon & Alcée. Pourquoi eſt-il plein de bon ſens, de ſel & de morale ? Pour-

quoi eſt-il un arbitre de goût ; de la déciſion duquel il n'y a point d'appel ? Parce qu'il vécut avec les Athéniens, & qu'Athenes étoit le centre du bon goût, du bon ſens, de la philoſophie & des arts. *Græcia capta victorem cepit ;* on ne regardoit pas un homme comme bien élevé dans le ſiecle d'Auguſte, à moins qu'il n'eût paſſé un certain temps à Athènes, & vous ſavez que Cicéron & une grande partie de la Nobleſſe Romaine y envoyoient leurs fils pour y être élevés. Vous verrez que dans tous les pays le bon goût entra avec l'étude des Grecs, & Horace dit,

Serus enim Græcis admovit acumina cartis,

pour expliquer pourquoi le mauvais goût avoit reſté ſi long-temps parmi les anciens Italiens.

Horace & Virgile étoient les Poëtes

les plus parfaits de leurs temps, comme Mécène étoit l'amateur qui avoit le plus de goût : je vois donc que ces trois hommes se formerent sur les Grecs. Quant aux Poëtes, on le sait ; & Horace le dit de Mécène :

Docte sermones utriusque linguæ.

Je vois après que toutes les Nations ont commencé à avoir du goût, quand elles ont commencé à cultiver les Grecs, & qu'elles ont atteint différens degrés de perfection, en proportion de la constance avec laquelle elles ont suivi ces modeles ; je vois que tout cela est également vrai pour les individus, & je n'hésite plus de conclure que les Grecs sont les uniques modeles d'un goût sûr & parfait dans (1) tous les arts.

(1) Je donnerois en tout la premiere place à la Grèce,

Si l'on eſt curieux d'examiner la cauſe de cette ſupériorité des Grecs ſur les autres peuples, on la trouvera facilement dans une concurrence de circonſtances heureuſes. Leur gouvernement y étoit favorable, la liberté y régnoit : leur pays étoit plein de grands caracteres, & leur Hiſtoire de grands faits : leur (1) religion y prêtoit, elle étoit toute poétique, & favorable au dernier degré à la Peinture, à la Sculpture, &c. L'on ſait univerſellement combien tous les arts y avoient de protecteurs, & le climat ne les favoriſoit pas moins que les Mécènes ; la nature y étoit belle, & les gens du pays étoient

---

la ſeconde à l'Italie, la troiſieme à la France, & la quatrieme à l'Angleterre.

(1) Il n'y a rien de ſi gai que la Mythologie Grecque ; je connois une Nation pour laquelle elle paroît faite exprès.

ſinguliérement bien (1) organiſés ; mais il me paroît inutile de chercher la ſupériorité de ces hommes, ou dans leur religion, ou dans leur gouvernement, dans les alimens qui les nourriſſoient, ou dans l'air qu'ils reſpiroient : Horace étudia la Nation chez elle (ſeule maniere poſſible de connoître une Nation à fond), & il me ſemble qu'il l'a expliqué en deux mots ;

Graiis ingenium.....
..... Præter laudem nullius avaris.

L'union de ces deux principes ſuffit pour produire les plus grands effets. Dans un pays bien différent de la Grèce, le génie, joint à la paſſion de la gloire, produiſit

(1) Et le ſont encore ; ces hommes ont aujourd'hui une ſupériorité dans le genre dans lequel ils s'exercent, dans le commerce : leur fineſſe même eſt proverbiale, car on dit communément « il eſt fin comme un Grec ».

un

un Jules Céſar ; & dans un autre pays, entiérement oppoſé à Rome & à Athenes, la même combinaiſon forma un Fréderic.

LETTRE X.

ITALIE.

Vous, étiez né Poëte, mon jeune ami, & parce que je ſuis dans un pays de Poëtes vous croyez que je puis vous donner de nouvelles lumieres ſur votre art. Vous avez raiſon de croire que cette Nation a les plus fortes diſpoſitions pour la Poéſie, car cela eſt vrai ; mais pour les lumieres, il y en a peu à acquérir ici.

J'ai toujours aimé les vers, & comme j'ai vingt ans de plus que vous, j'oſerai vous offrir quelques conſeils ; & je vous dirai ce qui me paroît le plus eſſentiel pour vous faire atteindre la perfection. La

nature a fait ſon devoir vis-à-vis de vous; vous avez de l'ame, du jugement, de l'imagination, & une oreille juſte, c'eſt tout ce qu'elle a pu vous donner; le reſte dépend entiérement de vous-même.

Toutes les facultés de l'ame & de l'eſprit dépendent abſolument du corps, & ſi le phyſique eſt dérangé, toutes les autres fonctions ſont anéanties. Comme l'amour de l'étude, & ſur-tout celui des vers, s'augmente journellement dans un homme, il me paroît de la plus grande importance, de vous recommander d'abord le ſoin de votre ſanté; & pour la conſerver, d'éviter, ſur toute choſe, un travail forcé. Le travail de l'imagination eſt de tous les travaux celui qui affoiblit le plus l'homme; il épuiſe les eſprits, il attaque les nerfs, il dérange entiérement l'économie animale; & je ſuis perſuadé qu'après une application

trop ſuivie de trois ou quatre ſemaines, vous avez ſouvent ſenti l'impoſſibilité de faire un vers pendant pluſieurs jours. L'organiſation des hommes portés pour les arts, étant plus délicate que celle des autres, ils ſont moins capables de réſiſter aux épuiſemens fréquens; & ſi vous ne faites pas attention à ce point, les ſuites vous pourront être funeſtes; des indigeſtions, des maux de tête, la perte du ſommeil, des obſtructions affreuſes, & mille autres maux cruels qui amenent un anéantiſſement de talent infaillible.

Dévoré par le feu du génie & palpitant pour la gloire, vous ſentez le beſoin d'écrire; & chaque inſtant vous paroît un ſiecle, jusqu'à ce que

& te quoque poſſis
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.

J'admire la noble paſſion qui vous enflamme, & c'eſt parce que je m'intéreſſe à cette gloire que vous idolâtrez, que je vous conſeille d'épargner vos forces & de vous hâter (1) lentement, perſuadé que c'eſt-là le moyen le plus rapide, auſſi bien que le plus sûr, d'obtenir ce que vous deſirez.

Nil ſine magno
Vita labore dedit mortalibus,

a dit un grand Poëte; &

Multa tulit fecitque puer,

a dit un autre: je ſuis bien de leur avis; & je veux que vous travailliez même tous les jours pendant quelque temps; *nullus dies ſine linea*, diſoit Apelle à ſes éleves. L'eſprit gagne de la force & de la facilité,

(1) Feſtina lentè.

& se perfectionne incroyablement par des travaux suivis, & ce mot d'Apelle me paroît renfermer un conseil profond; juste, & de la plus grande utilité pour tout artiste quelconque. Pour vous mettre en état de le suivre, ne travaillez jamais plus de six heures par jour, & comme les Médecins conseillent à un homme de se lever de table avec appétit, afin de faire une bonne digestion, de ne pas affoiblir l'estomac, & de revenir au prochain repas avec plaisir; je vous conseille de quitter votre travail avant que d'être fatigué, pour les mêmes raisons appliquées à l'esprit.

Vous êtes jeune & vous ne savez pas apprécier le trésor de la santé. Entraîné par le plaisir d'écrire, & par la jouissance vive qu'on sent en composant, vous vous y livrez avec enthousiasme. Je sais que

vous travaillez ſouvent douze, quinze, ſeize heures par jour : les momens même que la nature nous ordonne de conſacrer au repos & au rétabliſſement de nos forces, vous les paſſez dans votre cabinet pour la perte inévitable, quoiqu'imperceptible, de votre ſanté & de vos talens.

En ſuivant ce que je vous dis, vous gagnerez même du temps ; car en compoſant ſix heures par jour, vous aurez travaillé plus d'heures à la fin d'une année, que l'homme qui écrit par intervalle douze ou quinze heures par jour, & ne peut rien faire ſouvent pendant pluſieurs ſemaines après. Tout ce que vous produirez en outre ſera vigoureux & mâle, au lieu que la fin des productions d'un homme qui continue juſqu'à l'épuiſement, ſera toujours flaſque & foible.

Je me ſuis beaucoup appéſanti ſur ce point, parce qu'il me paroît le plus eſſentiel de tous. Je ne ferai qu'indiquer rapidement les autres idées qui me paroîtront utiles pour vous, & je laiſſe à votre propre jugement de les peſer & de les développer. Dans les études que je vais vous recommander, vous pouvez être sûr que je n'oublierai pas les Grecs.

LETTRE XI.

ITALIE.

L'ÉTUDE de la philoſophie eſt la premiere de toutes, & c'eſt ce que preſque tous les Poëtes négligent. Horace devroit être votre oracle, & Horace (le pere poétique de Pope & de Boileau) dit;

Scribendi recte ſapere eſt principium & fons.

Il montre bien dans chaque page de ses écrits, le profit qu'il avoit tiré de l'étude de la philosophie : & dans son Art poétique, dans chacune de ses Satires, de ses Epitres & de ses Odes, on voit l'homme qui a été,

Inter sylvas Academi quærere verum.

La justesse de l'esprit est indispensable ; le meilleur livre pour vous la donner, est l'Essai de Locke sur l'entendement humain. Rien ne me paroît plus essentiel que la précision & la clarté, & rien ne donne ces deux qualités avec autant de certitude que l'étude des mathématiques. Cette idée peut paroître paradoxale ; mais vous cherchez mes pensées, & celle-ci en est une, même une de mes pensées favorites. Je n'ai garde de vous recommander une étude suivie & approfondie des mathématiques ;

qui trop souvent donne de la sécheresse & tue l'imagination ; mais la lecture seulement des six premiers livres des Elémens d'Euclide, qui, je le répete, me paroissent nécessaires pour donner à un jeune Poëte de la clarté, de la précision & de la méthode dans l'arrangement des idées.

Il vous faut une connoissance profonde du cœur humain ; & c'est dans l'histoire que vous devez la chercher. Le livre de la Rhétorique d'Aristote, dans lequel il traite des passions, est également précieux. Le cœur est un pays difficile à connoître, la Rochefoucauld, la Bruyere, Tacite, Machiavel & (1) Richardson, feront vos meilleurs

---

(1) Aucun Ecrivain n'a mieux développé le cœur humain que Shakespear ; mais je n'en recommanderai pas la lecture à un jeune Poëte, même s'il entendoit sa langue : il a trop de défauts.

guides ; mais il faut faire l'étude de l'homme.

Vous ne pouvez jamais avoir aſſez de connoiſſances ; Homere connoiſſoit toutes les ſciences & tous les arts ; mais parmi les arts, la peinture me paroît mériter le plus votre attention. Elle eſt ſœur de la Poéſie ; & parmi d'autres avantages que vous en retirerez, elle vous fournira une multitude d'images du plus beau choix.

Rien au monde de plus eſſentiel que les voyages. Rien n'enrichit ni ne féconde tant l'imagination d'un Poëte ; Homere, Virgile, Horace & Pétrarque avoient beaucoup voyagé. Vous devez étudier continuellement les anciens ; non pas pour prendre leurs idées, mais pour prendre leur eſprit ; non pas pour les imiter, mais pour les *émuler* : je ne ſais qui a bien dit ; *moins vous les imiterez, plus vous*

leur ressemblerez. Observez comme ils ont vu la nature & tâchez de la voir avec leurs yeux. L'étude de la nature est la plus essentielle de toutes, & il n'y a pas un Poëte dans mille qui y pense jamais. La nature est l'original que vous avez à copier; Homere, Virgile & Sophocle l'ont peinte avec hardiesse & avec vérité. Peignez-là donc de vous-même, comme ils l'ont peinte, & puis vous pouvez devenir un Homere ou un Sophocle, mais Copiste des Copistes vous resterez toujours servile & froid.

Dans l'étude de la nature ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'en faire le choix. La nature est belle & laide, sublime & basse; choisir le grand & le beau, & rejetter le laid & le commun est une des plus grandes difficultés dans tous les arts. Si l'imitation de la nature seule faisoit la per-

fection, les peintres Hollandois feroient fupérieurs à ceux de l'Italie, & Mieris vaudroit mieux que le Guide. Un bon tableau Hollandois eft la nature même, & leur fini défie le Microfcope. Pourquoi donc l'Ecole Hollandoife au lieu d'être la premiere de l'Europe eft-elle du confentement univerfel la derniere? Parce que les Peintres de cette Ecole manquent de goût; leur choix eft bas & leur imitation fervile. Voilà donc ce que j'ai voulu dire en vous confeillant de regarder la nature avec les yeux des Anciens. Ils ont bien choifi le noble & le beau, & quand la nature étoit défectueufe, ils prenoient des parties parfaites & les réuniffoient enfemble, comme dans la Vénus de Médicis. Racine & le Guide ont vu la Nature avec les yeux des Grecs.

LETTRE XII.

ITALIE.

JE ne vous nomme pas les Auteurs Claſſiques dans votre langue. Ce n'eſt que chez eux que vous pouvez acquérir la grace & l'énergie de l'expreſſiòn, un ſtyle pur & châtié, & les charmes de l'harmonie ſi indiſpenſables pour tout Artiſte & Amateur. Ils ſont connus de tous & vous les avez déja lus.

La lecture des Critiques célebres n'eſt pas moins eſſentielle que celle des Poëtes. Horace, Boileau & Longin ſont les grands Légiſlateurs du goût; il m'eſt inutile de vous parler des deux premiers, mais je ne ſaurois vous recommander aſſez le troiſieme: il eſt preſque inconnu aux jeunes Poëtes; je n'en

connois pas un qui l'ait lu deux fois, & c'eſt un Auteur (comme tout Ecrivain profond qui a beaucoup d'idées) dont on ne ſentira pas tout le prix même à la dixieme lecture. De jeunes Lecteurs en général ne ſentent guere que l'expreſſion ; ils cherchent rarement des idées & ſavent peu les apprécier. Mais Boileau qui voyoit un peu plus loin, jugea Longin digne d'être traduit & commenté par lui ; je ne ferai donc aucun éloge de Longin ; ſi les hommages de Boileau & l'admiration de près de vingt ſiecles ne vous ſuffiſent pas, ce que je pourrois en dire, devroit avoir peu de poids. Il eſt l'Homere des Critiques ; il joignit à un eſprit vaſte une imagination ſublime & une ame des plus nobles & des plus élevées.

Vous voulez avoir les hommages de votre ſiecle & de la poſtérité ; vous com-

mencez par calculer les moyens d'obtenir d'abord ceux de votre ſiecle ; & en répétant vos vers dans votre cabinet, vous vous dites : tel morceau fera un effet dans telle ſociété & ſur tel individu. Petite maniere de voir & moyen sûr de fruſtrer vos vues. Quand vous compoſez, oſez oublier votre ſiecle. N'ayez jamais pour Auditeurs qu'Horace, Boileau & Longin, & ſi votre imagination a beſoin de ſecours, mettez leurs buſtes vis-à-vis de votre Secrétaire ; demandez leurs jugemens ſur chaque morceau que vous écrivez & ſur chaque mot que vous jettez, & ils ne vous tromperont jamais. Mais ſur-tout ſongez à l'avenir. La vie eſt courte & incertaine. Peut-être le lendemain de l'impreſſion de votre premier Ouvrage vous n'exiſterez plus. La mort eſt sûre ; mais ſi votre livre eſt bon, il vivra à jamais. Ne penſez donc qu'à l'avenir ;

& fuyez les hommes vils qui vous disent le contraire. Cette idée élevera vos pensées & vous apprendra à apprécier tout à sa propre valeur ; vous maîtriserez alors votre siecle, vous en recevrez l'encens que vous souhaitez, vous commanderez l'admiration de ceux qui courent la même carriere que vous ; vous les forcerez d'étouffer la jalousie qui les consume ; & vous volerez de siecle en siecle avec Homere, Shakespear, Virgile & Corneille à une glorieuse & certaine immortalité.

Pour donner à cette immortalité un double éclat ; & pour qu'elle fasse l'éloge de votre ame aussi bien que de votre génie ; quelque soit le genre que vous adoptiez ; soutenez avec vigueur la pure morale ; & soyez sûr que quoique des livres puissent jouir du fanatisme d'un instant, l'ouvrage seul dont la saine morale sera la base, aura

une

une réputation qui ira en augmentant de ſiecle en ſiecle ; au lieu que celle d'un ouvrage fait ſur des principes faux diminuera de jour en jour. Quel génie ſublime que celui de Jean-Jacques ! Quel eſprit étonnant que celui de Voltaire ! Mais l'immortalité de l'Auteur de la Nouvelle Héloïſe vaudra-t-elle jamais celle de l'Auteur de Clarice ? Et quel eſt l'homme qui, s'il devoit mourir demain & qu'on lui donnât à choiſir, n'aimeroit pas mieux ſe préſenter devant la poſtérité, avec le ſeul Télémaque dans ſa main, qu'avec les quarante volumes de M. de Voltaire ?



LETTRE XIII.

ITALIE.

Les plus grands Poëtes ont eu des défauts; pour vous apprendre à apprécier le mérite de tous ceux que vous lisez, je ne connois pas de principes aussi sûrs que ceux-ci:

De Boileau;

Tout doit tendre au bon sens . . .
. . . Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

D'Horace.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, *des nominis hujus honorem*...
... Non satis est pulchra esse Poëmata, dulcia sunto
Et quocumque volunt animum auditoris agunto...
... Aut prodesse volunt aut delectare Poëtæ,
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

De Longin;

« La premiere source du sublime est une certaine élevation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses ».

» La seconde consiste dans le pathétique; j'entends par pathétique cet enthousiasme, cette véhémence naturelle qui touche & qui émeut ».

» Les trois autres sources du sublime sont les figures tournées d'une certaine maniere ; la noblesse de l'expression ; & la composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité ».

Prenez cette description du sublime encore de Longin ;

» (1) Tout ce qui est véritablement su-

---

(1) Le Grand Condé entendant lire cet endroit, voilà le sublime, s'écria-t-il ; voilà son véritable caractere. Cette note est de Boileau ; & si j'ose y ajouter une conjec-

blime a cela de propre quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie & de je ne sais quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre ».

Et puis cette définition du sublime de Boileau ;

» Le sublime est une certaine force de discours propre à élever & à ravir l'ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux vif & animé de l'expression ; c'est-à-dire, d'une de ces choses regardée séparément,

---

ture, je dirois que ce Prince a fait cette exclamation en se souvenant des impressions que lui avoient faites les Pieces de Corneille.

ou ce qui fait le parfait ſublime de ces trois choſes jointes enſemble ».

Examinez enſuite ſi votre Poëte eſt

Natura ſublimis & acer;

Si très-fréquemment

Feliciter audet.

Si un

Acer ſpiritus ac vis
Et verbis & rebus ineſt.

Si vous jugez pluſieurs Poëtes d'après ces principes, votre jugement ſera différent de celui de quelques Critiques modernes, & peut-être n'en ſera-t-il pas plus mauvais.

La langue des Poëtes Anglois eſt trop peu connue pour qu'il ſoit utile de vous parler d'eux. Dans la Poéſie Latine & Italienne il y a des beautés originales; mais ſoyez ſûr que le fond du mérite de la plupart de

leurs compoſitions a été puiſé chez les Grecs.

Adieu, mon jeune ami, examinez vos forces, & choiſiſſez un ſujet proportionné à ces forces & analogue à votre génie : il ne vous reſte après que deux études ; celle de la nature & celle des bons modeles. La premiere ſeule peut vous donner de l'originalité ; la ſeconde ſeule peut perfectionner votre goût : le livre de la nature vous eſt ouvert par-tout ; & pour les bons modeles ;

Exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.



LETTRE XIV.

ITALIE.

A MONSIEUR

LE COMTE DE BRISTOL,

&c. &c. &c.

... Pourquoi borner nos goûts ?
L'Homme ſenſé doit les réunir tous.

(*Philoſophe de Sans-Souci*).

JE n'ai vu que vous dans ma vie, Milord, à qui ce dernier vers put s'adreſſer. Le nombre des hommes qui ont du goût dans le monde eſt incroyablement petit. Il eſt inconcevable combien peu de goûts ont ceux-même qui paſſent pour en avoir le plus. Monſieur un tel, dit-on, a le goût parfait en Poéſie : vous trouverez en lui parlant

un quart d'heure, qu'il a le goût bon en Tragédies & en Poésies fugitives. Parlez-lui de la Poésie épique ou lyrique, il n'en fait absolument rien. Cet homme cependant sera Poëte & fera de très-beaux & de fort jolis vers. Un autre aura le tact sûr en éloquence, & ne se connoîtra en aucun genre de Poésie.

Il en est de même des Peintres : Personne ne se connoît moins en tableaux d'histoire qu'un Peintre de paysages, ni en paysages qu'un Peintre de portraits ; & en général j'ai remarqué que les hommes qui ont le goût le moins sûr & le plus borné sont les Artistes : attachés uniquement à un genre, ils n'apprécient que celui-là, & n'estimant dans ce genre que leurs propres ouvrages, ils jugent tous leurs concurrens avec jalousie & avec aigreur.

Les personnes auxquelles j'ai trouvé le

plus de goût étoient des hommes du monde bien nés & bien élevés, qui avoient l'ame sensible, l'esprit juste & l'envie de s'instruire. Dans cette classe, Milord, vous me paroissez tenir le premier rang. Je vous ai écouté avec plaisir parler sur la Poésie, la Peinture, la Sculpture, la Politique, l'Eloquence & l'Histoire Naturelle avec une profondeur & avec une délicatesse qui annonçoient l'Artiste ; mais avec une noblesse & avec une impartialité qui prouvoient que vous ne l'étiez pas.

Qu'aucune ame basse ne croie que je vous flatte, vos talens sont reconnus, & s'il y a un mot dans ce que je viens de dire qui ne soit littéralement vrai, le monde aussi bien que vous-même en distinguera la fausseté ; au lieu d'un compliment c'est une épigramme que je vous fais, & ce n'est pas mon intention de faire votre satire.

Mecène possédoit deux langues & vous en possédez cinq ; c'est donc devant vous & devant ceux qui savent apprécier avec autant de certitude que vous le beau, le grand & le sublime, que j'ose louer une Nation qui paroît tomber en discrédit dans ce siecle, quoiqu'elle compte parmi ses Admirateurs un Horace & un Virgile, un Racine, un Boileau & un Fénélon.

Que Dieu me préserve de copier les ridicules blasphêmes procréés par l'ignorance & l'imbécillité, dont on nous accable à chaque instant. Homere, nous dit-on, n'a pour lui que son antiquité, & la lecture de l'Iliade nous ennuie à la mort. Faites une question à ces Critiques, ils prouvent, par leur premiere réponse, qu'il leur est impossible de les juger, car ils avouent tous qu'ils ignorent sa langue : juger l'Iliade sur

une traduction ; ou l'Apollon ſur une eſtampe — Parlez pour eux, hommes qui avez médité des journées entieres dans le *Cortile* du Belvedere, & qui avez (1) relu, comme Horace, l'Ecrivain de la guerre de Troye, dans ſa propre langue.

Mais qui ſont-ils ceux qui condamnent Homere ? Des hommes qui ne ſe tranſportent ni dans ſon ſiecle ni dans ſon pays ; & qui ne conſiderent pas ſa Religion ; des hommes (2) pétrifiés d'eſprit, mais qui n'ont ni ſenſibilité ni imagination ; & qui ignorent que ce Poëte étoit chanté par tous les rangs d'une Nation qui avoit l'eſprit plus fin, l'imagination plus belle, &

---

(1) Trojani belli ſcriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneſte relegi.

(2) Ce mot rend bien mon idée, des hommes devenus durs & froids à force d'eſprit.

& le ſentiment plus délicat qu'aucune Nation qui ait jamais exiſté.

Homere eſt le Prince des Poëtes & de la Poéſie. Son Iliade eſt un diamant qui a mille faces, dont chacune eſt également brillante & ſolide: c'eſt une mine de richeſſes inépuiſable, & Virgile & le Taſſe ne ſont que d'heureux deprédateurs. Là ſe trouvent les ſources de toutes les beautés & de toutes les graces; là ſe trouvent le majeſtueux, le pathétique, le terrible & le ſublime. Homere eſt le ſoleil; Virgile brille d'une douce (j'ai preſque dit pâle) lumiere qu'il emprunte de lui. Homere eſt un modele d'éloquence; l'on ſait combien Cicéron l'étudia. Homere a créé des Peintres & des Sculpteurs, & un des plus beaux ornemens du Vatican, le Jupiter de Phidias eſt de ſon invention. Mais pourquoi faire l'éloge d'Homere? Horace l'a

fait, Boileau l'a fait, l'Enéide & la Jérusalem délivrée le font depuis le commencement jusqu'à la fin.

Ces critiques le condamnent, parce que, disent-ils, il manque de raison & de sens ; & il leur paroît manquer de sens & de raison, parce qu'ils ignorent que les allégories Grecques (qu'ils appellent des chimeres & du merveilleux) étoient toutes fondées sur la raison & la vérité ; qu'elles contenoient toujours la plus sublime morale, & que cela a fait dire à Horace, qu'Homere étoit plus grand (1) philosophe, que plusieurs autres qui faisoient profession de philosophie.

Si l'admiration de Virgile pour ce pere

(1) Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile; quid non,
Plenius ac melius Chrysippo & Crantore dicit.

de la poéſie; prouvée par une imitation continuelle, ne leur fait aucun effet; ſi le jugement d'Horace ne leur en fait aucun :

Non ſi *priores* Mæonius tenet
Sedes Homerus ;

S'ils mépriſent le ſuffrage du Dante ;

Quegli è Omero Poeta ſovrano . . . .
. . . . Signor dell' altiſſimo Canto,
Che ſovra gli altri, come Aquila, vola.

S'ils ſont inſenſibles à l'enthouſiaſme de Longin pour lui ;

« Il n'y a que ceux qui ont de hautes & de ſolides penſées qui puiſſent faire des diſcours élévés, & c'eſt en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les penſées ſont toutes ſublimes, comme on le peut voir dans la Deſcription de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il, la tête dans les cieux & les pieds ſur la terre ; car on

peut dire que cette grandeur qu'il lui donne, eſt moins la meſure de la Diſcorde que de la capacité & de l'élévation de l'eſprit d'Homere ».

. . . « A Homere, c'eſt-à-dire, à celui qui avoit déja reçu les applaudiſſemens de tout le monde ».

Et dans un autre endroit, parlant du nombre d'Hommes qui étoient des imitateurs d'Homere, il dit :

« Platon néanmoins eſt celui qui l'a le plus imité, car il a puiſé dans ce Poëte, comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux ».

(*Traité du Sublime.*)

Si l'autorité de Boileau eſt encore ſans poids ;

On diroit que pour plaire inſtruit par la Nature,
Homere ait à Venus dérobé ſa Ceinture ;

Son livre eſt d'agrémens un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.

Si, dis-je, les témoignages de Philoſophes, de Poëtes & de Critiques, tels que Platon, Pope, Boileau, Horace, Longin, le Dante & Virgile, ne les perſuadent pas, il ne nous reſte qu'à pleurer, avec Héraclite, ſur la foibleſſe des hommes ; ou à rire avec le Philoſophe d'Abdere, de leur ſot & ridicule orgueil.

Je ne m'attends à rien moins qu'à faire des Proſélytes ; mais perſuadé que les Grecs ſont la ſeule ſource pure pour former la jeuneſſe, je voudrois faire taire ces ignorans Détracteurs, qui ſont capables d'en impoſer aux eſprits jeunes & dociles, & par conſéquent de nuire eſſentiellement au progrès des arts.

Les Italiens n'ont rien qui leur appar-

tienne proprement, excepté la musique & le coloris dans la peinture. Pour toutes les autres parties de cet art, la composition, le dessein, l'art de grouper, les attitudes, les mouvemens, les expressions, les contrastes, les draperies, les caracteres & la (1) grace, Raphaël les a toutes puisées dans les statues & dans les bas reliefs anciens.

Que la jeunesse ne s'imagine pas que je veuille l'égarer, ou que je ne lui offre ici que de la déclamation. Je la prie seulement de consulter les hommes sensés qui ont vu les ouvrages Grecs, & qui ont lu leurs Auteurs dans leur propre langue; & puis, si l'on peut me citer une Tragédie supérieure à l'Edipe de Sophocle; un Poëme dans aucun genre égal à l'I-

---

(1) Il n'y a pas un mot à ôter.

liade ; un Orateur pareil à (1) Démosthene ; une divinité en marbre qui vaille l'Apollon de Belvedere ; le sublime dans la sculpture atteint comme il l'est dans le Laocoon ; des expressions si vraies & si animées que celles du Gladiateur combattant & du Gladiateur mourant ; (2) des draperies aussi fines & aussi légeres que celles de la Flore ; une élégance & une symmétrie égale à celle de l'Antinous, ou une

---

(1) Au jugement même d'un Romain les Grecs étoient les plus grands Orateurs ; » Sed mihi multa legenti, multa audienti constabat, *facundiâ Græcos*, gloriâ belli Gallos ante Romanos fuisse ».

Saluste Bell. Cat.

Virgile pensa de même ;

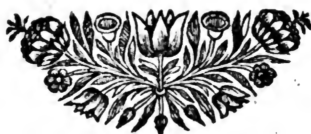
Orabunt causas melius.

(2) Qui ne s'y colle point, mais en suive la grace,
Et sans la serrer trop, la caresse & l'embrasse.

Moliere gloire du dôme du Val-de-Grace.

Beauté auſſi parfaite que la Vénus de Médicis ; ſi, dis-je, on peut me montrer un de ces ouvrages *égalé*, je ſacrifie les Grecs & je recommande à leur place les Gots & les Hollandois.

S'il y a de la juſteſſe dans ces idées, Milord, je la dois à vous ; & je ſuis fier d'avouer qu'un ſi *ſubtilis veterum judex*, & un ſi *elegans formarum æſtimator* m'ait jugé digne qu'il me communiquât ſes lumieres.



LETTRE XV.

ITALIE.

Le *Lago maggiore* au pied des Alpes ; dans le Milanois, a deux Isles qui se nomment l'*Isola bella* & l'*Isola Madre :* la premiere est petite & jolie, l'autre est grande & irréguliere. Situées dans le milieu d'une petite mer & entourées de montagnes fort hautes, elles ont à peu près les mêmes avantages des vues de dehors. Quant à l'intérieur c'est différent. L'*Isola bella*, qui appartient au Prince Borromée, a un superbe Palais à quatre façades, dont chacune commande des perspectives différentes ; mais toutes intéressantes & toutes belles. Une terrasse hardie au bout du jardin qui domine sur le lac & qui est remplie d'orangers, d'arbrisseaux & de statues, est

un des plus beaux ornemens de cette charmante iſle. Mais ce qui m'a flatté le plus, ce ſont les grottes qui ſont pavées de moſaïque & qui touchent le lac. Elles ſont un ſéjour (diroit un Poëte) digne de Neptune, quand fatigué du tumulte de la mer, il cherche un aſyle paiſible & frais contre les ardeurs d'un brûlant été. Le lac eſt peuplé de jeunes payſans & de filles qui prennent des poiſſons : ces grottes leur offrent une douce retraite après leurs travaux, & les invitent à venir ſoulager leurs cœurs & entremêler leurs ſoupirs dans ſes ſecrets & myſtérieux labyrinthes.

L'*Iſola Madre* eſt plus champêtre. En me promenant dans un de ſes bois, des ſons Italiens frapperent mon oreille ; je m'approche, & à travers d'une haie je vois un groupe de jeunes filles qui chantoient en chœur, en travaillant dans une

prairie. Jamais je n'ai entendu un plus doux concert. Une joie réelle animoit leur chant ; c'étoit leurs cœurs qui chantoient, & le mien battoit à l'unisson. O Plaisirs de la nature purs & simples que vous anéantissez les imitations de l'art! que tous ses efforts comparés avec vous paroissent languissans & fades! Entends-je, me dis-je à moi-même, les voix des Enchanteresses, & les Nymphes d'Armide sont-elles realisées? mais perdons les idées d'Armide & de l'enchantement, & écrions-nous plutôt avec le simple, le vrai Virgile;

(1) O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas!

Et ne nous trompons pas ici; ne croyons pas que Virgile a voulu parler des Paysans

(1) Trop heureux Paysans s'ils connoissoient leur bonheur!

en général ; il ne parle que des Payſans de l'Italie, & ce ſens dans ce moment ſe grava dans mon ame. Franchiſſons les limites de cet heureux climat ; la différence eſt ſentie de l'autre côté des Alpes : mais portons nos regards un peu plus loin & contemplons les Laboureurs des régions du nord :

(1) Infortunatos nimium ſua ſi mala norint

Ces miſérables Payſans ! D'épais brouillards, un ſoleil obſcurci & une terre ingrate ſont leur apanage affreux : ignorant toutes les jouiſſances des pays heureux, ils végetent à peine & n'ont pour ſoulagement de leur malheureux ſort, que la triſte conſolation d'une parfaite inſenſibilité.

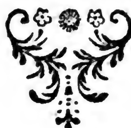
Me blâmez-vous, mon cher ami, de ce que je quitte trop ſouvent mon ſujet ?

(1) Trop infortunés s'ils connoiſſoient leurs maux.

J'écris ſans art & je vous préſente un mélange de mouvemens & d'idées dans le même déſordre qu'ils ſe ſont offerts à moi. Pour revenir donc aux Iſles, elles ſont toutes deux de la plus belle nature ; mais l'une eſt parée & l'autre eſt ſauvage. Elles ſe relevent mutuellement & conſpirent enſemble pour orner ce ſuperbe baſſin. Un François ce me ſemble, préféreroit la *belle Iſle* ; je crois qu'un Anglois décidéroit en faveur de l'Iſle Agreſte (1).

---

(1) Lecteur, lequel aimez-vous mieux : le Jardin du Luxembourg, ou celui des Tuilleries ?



LETTRE XVI.

GENEVE.

L'ON m'a dit ici que toutes les filles étoient chaſtes, & je l'ai cru ; car je ſuis né extrêmement crédule. Voici des raiſons qui pourroient faire croire le contraire à un voyageur moins ſimple que moi. Il n'y a aucun ſpectacle, aucun amuſement public à Geneve, & la lecture eſt la ſeule reſſource qu'on ait contre l'ennui. En conſéquence pluſieurs Libraires louent des livres par mois à très-grand marché. La premiere connoiſſance que je fis dans cette Ville fut, ſelon ma coutume, celle d'un Libraire : pendant une demi-heure que je m'entretins avec lui, le lendemain de mon arrivée ici, entrerent trois filles, l'une après l'autre, pour louer la nouvelle Héloïſe. Quelle eſt, dis-

je au Libraire, la lecture générale du pays? Les jeunes perſonnes, dit-il, aiment les les livres à beaux ſentiments; les femmes un peu mûres préferent ceux où il y a du léger & du brillant. Il me parut avoir développé ſa nation par ce trait. Les filles toutes paſſionnées pour Rouſſeau; les femmes toutes admiratrices de Voltaire. Oui, me dis-je, la marche en eſt ſimple; elles commencent par imiter l'Héloïſe, & quand leurs S. Preux les abandonnent, ou que le Diable commence à leur faire peur, elles s'égaient & ſe fortifient par la lecture de Voltaire. — Eh bien, point du tout. — Je me trompois comme un ſot. Les filles ſont toutes vertueuſes; jamais une n'a été ſoupçonnée: & ce qui rend ce miracle plus étonnant, c'eſt qu'elles ont la permiſſion de ſortir toutes ſeules le matin, & qu'elles en profitent tous les jours.

Le Génevois croit qu'il reſſemble un peu à l'ancien Romain, comme un petit Prince Allemand ſe croit quelque choſe de ſemblable à Louis XIV.

Le Marchand de ce pays eſt de tous les hommes celui qui m'a le plus trompé ; & il trompe avec une inſolence égale à ſa baſſeſſe.

J'ai vu peu de perſonnes de la premiere claſſe, mais celles que j'ai vues, m'ont paru aimables, inſtruites & honnêtes. Les hommes en général viſent au bel eſprit, & les femmes à l'eſprit fort.



LETTRE XVII.

LAUSANNE.

TOUT le monde a rarement raiſon, mais tout le monde a raiſon en diſant que les Suiſſes ſont de bonnes gens. Leur pays n'eſt certainement le ſéjour ni du génie ni du goût, mais nulle part vous ne verrez plus d'hommes ſenſés, ni plus de fronts ſereins.

Mille Auteurs ont écrit ſur le Gouvernement & ſur les beautés naturelles de ce pays, & pour cette raiſon je n'en dirai rien.

Vous ne vous êtes pas trompé, Monſieur, en jugeant les beautés de la Suiſſe, mais vous vous êtes trompé en jugeant une beauté de l'Angleterre. Les traits Grecs, le teint Anglois, le goſier Italien; rien, vous dites, n'eſt au-deſſus de cela. Je vous demande pardon;

ſon eſprit eſt au-deſſus de ſa beauté, & ſa douceur eſt au-deſſus de ſon eſprit. Mais il auroit fallu voir Miledi Louiſa Hervey plus long-temps que vous ne l'avez vue pour connoître les qualités qu'elle poſſede. La beauté de ſa perſonne & les graces de ſon chant ont dû vous charmer; mais ſi vous l'aviez connue davantage, vous n'accorderiez que la ſeconde place à ſes agrémens & à ſes attraits.

Sa timidité naturelle lui donne d'abord un air de réſerve & l'empêche de montrer ce qu'elle vaut. Ce n'eſt qu'après une connoiſſance d'un certain temps, quand elle oſera ſe développer que vous découvrirez une générosité & une délicateſſe de ſentimens, auxquelles vous reconnoîtrez ſon Pere & ſa Mere, & une juſteſſe d'obſervation & de raiſonnement que je n'ai vue à cet âge que chez elle ſeule.

P. S. Elle a ravi tout le monde ici hier au ſoir à un Concert en chantant ce charmant air d'Aprile,

Pur nel ſonno almen talora, &c.

LETTRE XVIII.

STRASBOURG.

Si j'euſſe cherché à faire un gros livre, j'aurois pu le faire ſans beaucoup de peine. On a fait un livre plus gros que celui-ci ſur la Cathédrale de cette Ville.

L'idée qui m'a intéreſſé le plus, a été la comparaiſon de l'état *actuel* de la ſculpture en France & dans l'Italie : je ne riſque rien en diſant que l'Italie n'a pas produit depuis cinquante ans un morceau *auſſi*

beau que le (1) mausolée du Maréchal de Saxe.

LETTRE XIX.

BERLIN.

LES pays Prussiens ne contenoient pour moi qu'un objet, c'étoit le Roi: toutes mes observations, toutes mes recherches tendoient uniquement à ce point; & dans mon second voyage je n'ai fait aucune nouvelle découverte sur ce sujet. On m'a confirmé seulement dans mes premieres idées. Sa Majesté continuoit d'estimer la Reine & d'en être estimé; d'aimer ses freres, ses sœurs, la justice & l'humanité; de chercher la gloire en protégeant les

(1) L'on sait que ce superbe monument est de M. Pigal.

foibles ; de cultiver les lettres & de diſtinguer ceux qui les aimoient ; d'être adoré de ſes ſujets, redouté des Puiſſances les plus formidables, & de ſe rendre digne de l'admiration de ſon ſiecle & de la poſtérité.

La paix de Teſchen ſeule où il ſe montra le Protecteur déſintéreſſé — mais je m'arrête : la premiere fois que j'avois paſſé par ſon Royaume, il ne m'avoit pas parlé ; je n'avois pas même le foible intérêt d'un Amour propre d'Auteur flatté pour louer ce Roi : la pureté de mon éloge alors ne pouvoit être ſuſpecte. Dans mon ſecond voyage Sa Majeſté m'a reçu avec bonté, & m'a dit des choſes trop flatteuſes pour que j'oſe les répéter : pour ces raiſons je n'en parlerai plus, & je finirai ma lettre par un trait que j'ai trouvé chez un payſan Saxon. Je lui dis, » Eh bien, mon » ami,

» ami, n'aimez-vous pas le Roi de Prusse
» aujourd'hui, autant que vous le haïssiez
» dans la derniere guerre ? — Je ne l'ai
» jamais haï, me répondit-il ; les paysans
» n'avoient aucun sujet de le haïr. Il a
» commandé à ses troupes de diriger toutes
» leurs attaques contre les grands & de faire
» le moindre mal possible aux pauvres (1) ».

---

(1) J'ai dit dans la premiere lettre de mon autre Recueil, en parlant du Roi de Prusse ; « Avec ses sujets c'est le Souverain le plus juste ». Voyez comme il parle dans son Jugement sur l'affaire du Meûnier Arnold.

» Cette Sentence est de la plus haute injustice ; elle est
» absolument & entiérement contraire aux intentions pa-
» ternelles de Sa Majesté, qui veut qu'il soit fait bonne
» & prompte justice à chacun, soit noble ou roturier,
» riche ou pauvre, sans distinction de personne ou de rang.
» C'est pourquoi Sa Majesté en destituant les Juges fait
» un grand exemple, à l'occasion de la Sentence injuste
» rendue contre le Meûnier Arnold, afin que tous les
» Colleges de Justice dans ses Provinces, ne commettent
» plus de semblables injustices ; car ils doivent savoir que
» le dernier des paysans, & un mendiant même, sont des
» hommes ainsi que Sa Majesté ».

LETTRE XX.

Berlin.

Le Comte de Peltzer, Officier dans le Service Pruſſien, étoit fils unique d'une veuve de ſoixante ans. Il étoit bienfait; brave à l'excès, & éperduement amoureux de Mademoiſelle de Benskow. Elle étoit dans ſa dix-huitieme année, douce, belle & née avec une ſenſibilité extrême : ſon amant dans l'âge vainqueur de vingt-un ans, étoit aimé autant qu'il aimoit, & le jour étoit nommé pour les rendre heureux; c'étoit le 20 Juin 1778.

Les troupes Pruſſiennes ſont toujours prêtes à entrer en campagne; & le 17 de Juin, à dix heures du ſoir, le Régiment du Comte reçut ordre de partir à minuit pour la Siléſie. Il étoit à Berlin & ſa maî-

treſſe à un Château à quatre lieues de la Ville. Il partit donc ſans la voir, & il lui écrivit du premier endroit où l'on s'arrêta, qu'il lui étoit impoſſible de vivre ſans elle ; qu'il la prioit de le ſuivre inceſſamment ; & que le mariage ſe feroit dans la Siléſie. Il écrivit en même-tems au frere de la Demoiſelle, qui étoit ſon ami intime, de plaider ſa cauſe auprès de ſes parens. Elle part donc accompagnée de ce frere & de la mere de ſon amant. Jamais le ſable de la Pruſſe n'a paru ſi peſant qu'à cette charmante fille ; mais enfin le voyage finit, & elle arrive à la Ville de Herſtadt ; c'étoit le matin, & jamais, m'a dit ſon frere, mes yeux n'ont vu de femme plus jolie que ma ſœur : l'exercice du voyage avoit ajouté à ſon éclat, & ſes yeux peignoient ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Mais, ô perſpectives humaines que vous êtes trompeuſes !

que le moment de la félicité touche souvent au moment du malheur! La voiture est arrêtée dans la rue pour laisser passer des soldats qui, s'avançant à pas lents, portoient dans leurs bras un Officier blessé: le tendre cœur de la jeune personne fut touché du spectacle; elle ne soupçonnoit guere que ce fût son amant.

Des fourageurs Autrichiens étoient venus près de cette Ville, & le jeune Comte étoit sorti pour les repousser. Brûlant de se distinguer; il s'élance avec ardeur devant sa troupe, & tombe victime de sa malheureuse impétuosité.

Vous peindre la situation de cette fille infortunée, seroit insulter à votre cœur & à votre imagination. Son amant est placé dans son lit, sa mere est à ses pieds & sa maîtresse lui tient la main. « O Charlotte, » s'écrie-t-il, en ouvrant un œil mourant. —

Il vouloit parler ; mais sa voix est rompue ; & il fond en larmes ; son accent avoit percé l'ame de sa maîtresse ; elle perdit la raison ; &, « Non je ne te survivrai pas », dit-elle, en saisissant une épée. On la désarme, & il fait signe de la main qu'on l'approche de lui. Elle vient, il lui serre le bras, & après deux pénibles efforts pour parler, il dit, avec un sanglot « : Vis, ma Charlotte, pour consoler ma mere » ; & il expire.

P. S. J'ai trouvé cette histoire si touchante qu'elle m'a paru mériter une place dans mon Recueil, & je crois que tout Lecteur sensible m'en saura gré. J'avois oublié de vous dire que dans la troupe qui fit cette sortie, il n'y eut que deux hommes de blessés & lui seul de tué. Quand je passai par Berlin, en Juillet 1779, l'infortunée Demoiselle n'avoit pas recouvré la raison.

LETTRE XXI.

ALLEMAGNE.

PARBLEU, mon ami, vous ne m'épargnez pas ; cependant continuez de m'écrire & de me faire des queſtions : vos lettres me font plaiſir ; car elles me donnent à penſer. Vous me demandez quelle eſt l'idée que je me ſuis formée de l'Impératrice-Reine ? Qu'elle eſt le foyer de toutes les vertus & de toutes les grandes qualités. Mais peut-être verra-t-elle ces lettres : cette penſée m'arrête ; je crains que ſa modeſtie ne ſoit bleſſée de ſon Panégirique, & je vous dirai à mon retour, ſur cette grande Princeſſe, tout ce que je renferme actuellement dans un reſpectueux ſilence.

Si l'Empereur & le Prince Royal de Pruſſe ſont de grands hommes ? La queſ-

tion eſt forte, & au-delà de ma portée. Les Princes ſont comme les ſerins : les Oiſeleurs louent leur beauté, aſſurent qu'ils chanteront bien ; & l'on ne ſait ſi les Oiſeleurs ont dit la vérité, ou non, que quand les ſerins chantent, ou meurent. L'homme privé, le coſmopolite, le ſavant, le Philoſophe, l'artiſan, le bel eſprit, chacun juge les Princes à ſa façon : l'Hiſtoire donne la ſanction au jugement, lorſque les Juges ſont pourris avec les Héros.

Vous voulez ſavoir tout ce que je penſe ſur le Corps diplomatique, ſur les Courtiſans, les Chambellans, les Dames d'honneur, le Prince Kaunitz & l'art de plaire. Tout ce que je penſe feroit une longue lettre ; je vous donnerai la quinteſſence de mes idées ſur ces ſujets en peu de mots.

Le Courtiſan porte ſur lui deux boëtes ;

l'une remplie d'encens, l'autre de poiſon : il lit toujours dans les yeux de ſon maître ; & il ouvre l'une ou l'autre de ces boëtes, en raiſon de la ſentence qu'il a lu dans ce livre.

Une Dame de Cour eſt un Courtiſan femelle. L'Etat la paie pour s'ennuyer mortellement en riant dans la ſociété d'une Princeſſe, qui ſouvent n'eſt venue au monde que parce que la Providence a des raiſons impénétrables. A raiſon de la foibleſſe du ſexe ce Courtiſan femelle porte une boëte de bonbons & une boëte d'épingles, & elle vous donne des paſtilles, ou vous pique, d'après le regard plus ou moins favorable ou rechigné de la Perſonne dont elle eſt l'inſéparable, & dont elle ſupporte l'ennui pour des écus.

La Cour envoie des Ambaſſadeurs de trois eſpeces ; les uns pour négocier les

affaires d'Etat, pour protéger leur Nation ; pour l'avertir des dangers qui la menacent. Elle choisit ces hommes parmi ceux qui savent ce que c'est qu'un homme, ce qu'est une société qui forme une Nation, & quelle est la force que cette Nation peut redouter. Ce sont des philosophes, des calculateurs attentifs, des génies qui percent à travers le masque qui trompe l'*homuncule*, & qui escamottent au Courtisan la boëte qu'il veut mettre hors de jeu.

La seconde espece d'Ambassadeurs est choisie dans le nombre des Grands d'un pays dont on veut se défaire, ou dont on veut contenter la vanité. Ces gens donnent bien à dîner, ne voient pas le Secrétaire derriere eux qui fait les affaires ; & croient avoir fait une belle opération, lorsqu'ils ont acheté à un Commis pour cent mille écus une piece fausse ou inutile.

Ce ſont des gens qui envoient un Courrier extraordinaire quand ils ont paſſé par une porte avant l'Ambaſſadeur du Roi leur voiſin : & lorſque le feu politique couve ſous la cendre, que leur Nation eſt réellement en danger, que le Secrétaire les avertit, leur premiere idée eſt de renvoyer leurs équipages.

La troiſieme claſſe ſont des Réſidens & des Envoyés qui ſavent par cœur le Droit public, la Paix de Veſtphalie, & la bulle d'or. Il leur faut une prodigieuſe érudition en miſeres. Comme ces hommes ſavent beaucoup à raiſon de la quantité ; ils regardent les autres qui ſavent plus à raiſon de la qualité des connoiſſances, comme des ignorans. Cela leur donne une contenance, une maniere de s'énoncer ; une activité peſante & lourde qui les rend inſuppor-

tables dans la ſociété, mais très-utiles à la charrue à laquelle ils ſont attelés. Je vous conſeille de converſer avec les premiers, de manger avec les ſeconds & de fuir les derniers.

Si après avoir eu un entretien avec le Roi de Pruſſe, le Comte de Briſtol, ou M. de Buffon ſur les monſtres marins, les volcans & l'homme, l'on me demandoit comment ſont conformées les puces? Je répondrois; *de minimis non curat Prætor*: & je vous fais la même réponſe à votre queſtion ſur les Chambellans. Je vous ai parlé des Rois & des Ambaſſadeurs; mais après cela (1) d'un Chambellan

(1) Voici un mot du Roi de Pruſſe; en paſſant par ſa grande ſalle à Sans-Souci avec un de ſes Généraux; Général, dit-il, vous dînerez en deux jours ici avec trois cens Chambellans. Sire, je ne croyois pas que vous en euſſiez

pefer la trifte & aulique nullité, ce feroit parler, après le récit d'une curieufe ménagerie, d'un roquet de Baffecour.

Quant au Prince Kaunitz c'eft différent; la nature a été prodigue envers lui. Son génie eft vafte, fa judiciaire faine, & une excellente mémoire qui lui a fait retenir tout ce qu'il a vu, lu & entendu, a fuppléé aux pénibles études qu'un favant eft forcé de faire avant de faifir, retenir & claffer beaucoup de chofes dans fa tête. Outre cela il a toujours le bonheur d'être de fang froid, & l'on peut dire que notre fiecle n'a pas produit un plus grand politique que lui, ni la Nature un homme plus propre pour la place qu'il occupe.

---

autant —— Je ne parle pas de ces efpeces qui portent la clef d'or; mais de mes braves Chambellans qui m'ouvriront les portes de la Siléfie.

Chaque individu a ſes défauts dans là même proportion que ſes bonnes qualités, & le haſard a voulu que ceux du Prince Kaunitz n'influaſſent point ſur le genre d'affaires que ſon grand eſprit politique manie avec une facilité étonnante. Mais ſon grand ſang froid qui l'a ſi bien ſervi en Autriche, à la tête d'un Etat puiſſant & formé, d'une Monarchie abſolue, & d'un pays qui a de grands intérêts, ſans avoir jamais de grandes révolutions, l'auroit retenu dans la plus grande médiocrité dans une République, & ſurtout dans un pays à révolutions, où les génies chauds, ardens, prompts comme la foudre & fermes comme le roc, ont le privilege excluſif de faire de grandes choſes. Si le Prince Kaunitz étoit devenu Horloger, il auroit fait les meilleures montres poſſibles; s'il étoit devenu marin dans

le quinzieme ſiecle, il n'auroit jamais découvert l'Amérique. Grand homme, mais non pas univerſel, il a dû naître en Autriche & gouverner préciſément ce pays, pour atteindre le ſublime comme il l'a fait. Cicéron, Jules Ceſar & Jean-Jacques auroient été de grands hommes dans tous les ſiecles; depuis Paris juſqu'à Pekin.

Plaire, eſt un talent difficile pour un homme qui n'eſt pas médiocre: il eſt inné aux gens qui ne bleſſent pas l'amour-propre des petits, & qui ſervent de relief à un homme ſupérieur. L'on apprend cependant cet art ſi difficile; laiſſer croire aux hommes qui n'ont pas plus de talens dans le fond que nous, qu'ils en ont beaucoup plus: peu d'hommes réſiſtent à cet appât. Dire toujours, *vous avez raiſon*, *c'eſt vrai*; *je penſe comme vous*, *vous me faites naître une idée excellente*; ne jamais lâcher de

ſarcaſme ; ne jamais relever ni les défauts ni les ſottiſes des autres, & ne jamais décider ſur rien ; mais dire tout au plus, *je croirois aſſez que* : voilà en peu de mots tout ce qui conſtitue cet art de plaire : mais il eſt difficile d'obſerver ce régime, & de ſe tenir à l'antichambre, quand on ſe ſent fait pour prendre place au ſalon.

Dès qu'un homme a un côté ſaillant dans le caractere, ou du génie, il plaira à celui qui en a auſſi, par la même raiſon qui réunit les Négocians au Café de la Bourſe, les Officiers au Café Militaire, & les Artiſtes dans une Gallerie de tableaux. L'homme dont vous me parlez n'a point de génie, point de caprices, point de chaleur; mais il a juſtement l'eſprit qu'il faut pour ne pas être rebuté comme un ſot par les génies, & pour ne pas bleſſer l'amour-propre des gens mé-

diocres : il l'eſt lui-même avec un caractere ſûr & doux, preſque toujours content d'être là, de n'être pas ailleurs ; Peut-il après cela déplaire ? De l'argent, un bon cuiſinier & un bel habit, très-galant & fort diſcret ; s'il étoit poſſible que de telles gens euſſent du génie & le talent de le cacher, ils parviendroient à tout.

P. S. Vous avez tous les jours un dîné & un ſoupé dans les petites (1) Cours de l'Allemagne : je n'en puis pas dire autant des grandes. Je n'ai eu qu'un ſoupé à un *Kamerfeſt* dans le Carnaval à la Cour de Vienne ; & un ſeul dîné à Verſailles, le jour que j'eus l'honneur d'y être préſenté. Le Roi de Pruſſe ne donne ni dîné, ni ſoupé.

(1) La Cour de Brunſwick eſt une des plus agréables. La Ducheſſe régnante, ſœur du Roi de Pruſſe, eſt de toutes les femmes que j'ai vues, celle qui (après Miledi Briſtol) a l'eſprit le plus orné & le plus ſolide.

LETTRE

LETTRE XXII.

SENLIS.

JAMAIS un homme n'eſt parti de Paris gai ; ou il a perdu ſa ſanté ou ſon argent ; ou il a laiſſé des attachemens qui peuvent difficilement ſe remplacer dans les autres pays, ou des connoiſſances intéreſſantes, qu'il eſt impoſſible de quitter ſans regret. Quelle qu'en ſoit la raiſon, on eſt toujours triſte en ſortant de Paris.

Arrivé à Senlis, à mon retour d'Allemagne, je vois un grand jeune homme d'un air aſſez diſtingué, qui ſe promenoit devant la porte de l'auberge. Comme je me ſuis un peu franciſé, & que je ſuis aſſez curieux par caractere, je l'aborde. Monſieur vient de Paris, apparemment ? Monſieur venoit de Paris — Et Monſieur va, *ſans être trop curieux ?* Il alloit par

Bruxelles, la Haye & Berlin dans ſon pays à Peterſbourg. Comme je venois de faire cette route, il y avoit déja matiere entamée pour une bonne converſation. Avez-vous reſté long-temps à Paris ? Deux ans. — Et que dites-vous de ce pays de délices ? De délices meurtrieres, reprit-il. — Monteſquieu a dit que pour faire ſentir un Ruſſe il falloit l'écorcher ; & je penſai en moi-même qu'on avoit bien (1) écorché celui-ci. Comment avez-vous trouvez les hommes ? — Sucrés. Les femmes ? — Chères. Les beaux Eſprits ? — Gourmands. Mais pourquoi, dit-il, me ſervir de termes ſi doux ? J'ai été volé, trahi, maſſacré — Ce Voyageur, me dis-je, a le cœur plein, & ſachant qu'un Ruſſe & un Allemand parlent mieux après un repas qu'auparavant, je le priai à ſouper ; & il l'accepta.

---

(1) Paſſez-moi le jeu de mots.

Vers la fin du deſſert ;

Ruſſe. Vous avez donc été à Paris ?

Anglois. Un an.

R. Avez-vous connu des femmes là ?

A. Oui ; j'y ai connu beaucoup de femmes honnêtes, & je n'étois jamais plus heureux que dans leur ſociété.

R. Comment, vous trouvez les Françoiſes aimables ?

A. Plus aimables & plus intéreſſantes que les femmes d'aucun autre pays que j'ai vu.

R. Vous les avez mal vu, Monſieur ; elles ſont méchantes, clabaudieres, acariâtres toutes ; ſpirituelles en brinborions, pas un grain de ſens commun, & d'une perfidie —

(Je ſavois bien qu'il deviendroit éloquent après ſoupé ; mais quels blaſphêmes ! prenez vîte pour le contre-poiſon ;

Sexe aimable & charmant sans toi l'homme sauvage,
Jamais du vrai bonheur n'eût entrevu l'image ;
Son cœur triste & féroce autant que ses desirs
Auroit connu les maux & jamais les plaisirs.

Otway.)

Pas un grain de sens commun & d'une perfidie —

A. Elles vous ont mal traité ?

R. —— Si elles m'ont mal traité ! Ma premiere maîtresse fit ma conquête à un bal masqué dix jours après mon arrivée ; elle me vainquit par un seul mot, « Vous êtes charmant ». J'avois alors dix-neuf ans ; elle étoit jolie, & c'étoit la premiere fois de ma vie qu'une jolie femme m'avoit dit ce mot. Quand un homme dit une fois à une femme honnête, « Je vous aime, » le diable le lui répete cent fois : le diable me répéta mille

fois à l'oreille que j'étois charmant ; & fur ce fond je devins éperduement amoureux. Je quittai cette femme peu de temps après ; car outre qu'elle étoit très-fotte & très-ennuyeufe, je fentis la néceffité de fortir de fes mains pour entrer dans celles d'un Chirurgien.

Quand je fus répandu dans le monde, je racontai le fuccès de cette bonne fortune ; & l'on me dit pour me confoler, qu'outre que j'avois été plattement dupe, je m'étois déshonoré en m'attachant à une femme qui n'appartenoit à aucun fpectacle. Je voulus réparer mon tort, & je me liai fur le champ avec une Danfeufe de l'Opéra. C'étoit la plus jolie jambe de Paris ; une bouillante Provençale, vive, gaie & faifant des cabrioles depuis le matin jufqu'au foir. Elle étoit fi exigeante, je veux dire en louis d'or, qu'elle me rappella fou-

vent le mot du Maréchal de Villars à Louis XIV ; il ne lui falloit que trois choses, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ses caprices ne finissoient jamais, & entre autres je commençai à soupçonner qu'elle en avoit un pour mon valet-de-chambre ; mais elle me guérit bientôt de cette jalousie, car un soir en entrant chez elle, je la trouvai dans les bras d'un jeune Officier François. Je lui en demandai raison sur le champ, & il me donna un coup d'épée, qui me mit dans les mains d'un autre Chirurgien pendant trois mois.

Je rentrai dans le beau monde avec une ferme résolution d'être sage à l'avenir ; mais on se moquoit de mes souffrances ; on m'assuroit que je me formois étonnemment ; que je brillerois beaucoup à mon retour dans mon pays, même en récitant mes fâcheuses aventures ; qu'il n'y avoit

point de roſes ſans épines — Ah ! Pourquoi n'avois-je pas un ami pour me dire que les roſes ſe flétriſſent, & que les épines reſtent —

A. Que les roſes ne fleuriſſent que dans le printemps, & que les épines durent pendant tout l'hiver.

R. Me trouvant donc toujours au (1) temple de la lubricité, je ſuccombai encore & je pris une troiſieme maîtreſſe. Pour mon malheur elle chantoit comme un Ange. Si l'autre avoit la jambe fine, celle-ci, avoit les bras parfaits, & quand elle les déployoit pour m'embraſſer en chantant,

O toi le ſeul objet que mon cœur ait au monde,

je penſois mourir de plaiſir. C'étoit à la fois une Sirène & une Circé ; un œil mou-

(1) Au foyer de l'Opéra.

rant, une belle peau, une douceur enchantereſſe & un air d'honnêteté qui auroit trompé Ulyſſe. Sa mere avoit été Danſeuſe, & Mademoiſelle étoit née dans les couliſſes, & depuis ſon enfance elle avoit appris à danſer, à chanter, à recevoir les amis de ſa maman & à aſſiſter à leurs ſoupés. Elle avoit tout pour elle, naiſſance, éducation, exemple, précepte, expérience, & j'étois dans ma vingtieme année.

Comme elle avoit fait des études ſuivies, elle s'appliquoit ſérieuſement à me ruiner. Le comble de l'art eſt de cacher l'art, & ma maîtreſſe avoit atteint ce dernier degré de perfection. Toutes ſes fineſſes étoient imperceptibles, & ce n'eſt qu'en y réfléchiſſant dans ma triſte retraite depuis huit mois, que je les ai démêlées. Elle voyoit que j'étois défiant, & elle ne me loua jamais.

Avois-je l'air de vouloir dire un bon mot? Elle n'y applaudiſſoit que par un doux ſourire qui donnoit du brillant à ſon œil, & la faiſoit paroître à la fois belle & ſincere. Tous mes goûts étoient conſultés & prévenus. C'étoit toujours de la gaieté, de l'agrément, & de la variété; des ſpectacles, des ſoupés de filles & de beaux eſprits, des concerts, du jeu — Elle ne paroiſſoit penſer qu'à moi, & cette apparence étoit réelle.

La mere ne ceſſoit de faire un éloge journalier du mérite de ſa fille, & d'aſſaiſonner ſon panégyrique des épigrammes les plus ſanglantes contre ſes ſœurs de l'Opéra. « Ma Sophie, diſoit-elle, ne reſſemble pas à ces malheureuſes femmes que vous voyez, qui ſont toutes des —, qui . . . .

. . . .

. . . . Elle eſt douce & ſage, &, Dieu merci, élevée dans les vrais principes ». Je ſuis perſuadé qu'elle étoit ſage, car elle avoit bien l'eſprit du métier & ne penſoit uniquement qu'à faire ſa fortune.

A. Elle vous a donc coûté bien de l'argent.

R. C'étoit auſſi ce qui commençoit à m'embarraſſer: j'avois déja fait des dettes, car je n'oſois plus demander de l'argent à mon pere, qui ſe plaignoit déja de ma dépenſe, & qui me menaçoit de ne m'en plus envoyer. Je dis cela un jour à mon amie; « Qu'eſt-ce que cela fait? répondit-elle; j'en ai aſſez pour vous & pour moi »; & en diſant ces mots, elle alla à ſon Se-

crétaire avec une grace que je n'oublierai jamais, & elle en tira une bourſe de cent louis, qu'elle me mit entre les mains, en me donnant un baiſer.

A. Timeo Danaos & dona ferentes:

(Je crains une fille & un Grec quand ils font des préſens).

R. J'avois oublié Virgile; ma maîtreſſe m'avoit trouvé d'autres lectures; j'étois touché de ſon procédé & de ſon baiſer; & ces mots,

Travaillons, travaillons gaiement,
Et l'amour tiendra lieu d'argent,

chantés avec une expreſſion que je ne puis vous peindre, me parurent renfermer un ſentiment ſi délicieux & un raiſonnement ſi juſte, que je ne penſai plus ni à mon pere ni à mes créanciers.

La Provençale me ruinoit, ſans penſer à autre choſe qu'à ſes plaiſirs. Celle-ci étoit ſans caprices & n'avoit qu'une paſſion décidée ; c'étoit l'avarice. Je lui donnois volontiers, parce qu'elle ne demandoit jamais rien, mais laiſſoit tout paroître l'effet de ma libéralité. Sa mere, il eſt vrai, louoit beaucoup la générofité ; elle avoit même réduit les quatre vertus cardinales à celle-là ſeule ; & au commencement de l'année, elle me prouva que je devois donner à ſa fille une riviere de diamans pour ſes étrennes. La propoſition me parut forte ; il étoit queſtion de trente mille francs. Milord —, me diſoit-elle, en avoit donné une à ſa maîtreſſe, qui recevoit trois ou quatre autres hommes par jour. Le Baron Allemand que je connoiſſois en avoit auſſi commandé une pour la ſienne ; *une créature, ſans ſentimens*, d'une conduite déplorable, mais

qui méritoit cependant d'être payé par son amant, parce qu'il la tuoit d'ennui : elle me fit sentir enfin qu'il y alloit de la gloire de la Russie. Je ne pus me défendre contre ce dernier argument, & je donnai le collier sans le payer.

Je continuois à *travailler gaiement* selon la maxime de ma tendre amante, quand mon pere — Mais je vous fatigue peut-être.

A. Non, Monsieur, vous m'intéressez beaucoup.

R. Je n'ai qu'un mot à ajouter : mon pere ne pouvant plus soutenir mon extravagance, cessa de m'envoyer de l'argent ; & quand il fut constant que je n'avois plus de ressource, alors le masque tomba, la fille resta, & la Circé devint une Mégere. Après une scene violente, dont je vous épargne les détails, elle me ferma la porte

au nez ; & j'appris depuis que, pour se débarrasser de moi completement, elle avoit conseillé au Jouaillier qui avoit fourni le collier, de me faire mettre en prison ; & je viens de sortir du Fort-l'Evêque, où je suis resté huit mois.



LETTRE XXIII.

SENLIS.

Je voudrois qu'il y eût une victime de cette espece à toutes les portes de Paris, pour frapper vivement le jeune voyageur & pour l'avertir des dangers qu'il va rencontrer : ou plutôt je voudrois que des peres insensés n'exposassent pas leurs fils avant l'âge de raison à des écueils d'où ils ne peuvent échapper que par miracle.

Il faut au voyageur un but & des talens,

est un beau vers du Roi de Prusse ; beau

parce qu'il renferme un ſens utile & profond ; parce qu'il marque les limites entre les perſonnes faites pour profiter des voyages & celles qui ſont deſtinées par la nature à reſter chez elles. Ce Ruſſe ne manquoit ni d'eſprit, ni d'éducation ; mais il n'avoit aucun but en quittant ſon pays, excepté celui de *s'amuſer*, terme à Paris ſynonime à celui de *ſe ruiner*.

Rien n'eſt ſi utile que les voyages pour ceux qui ſavent en recueillir le fruit. On voit la nature dans toutes ſes nuances & dans tous ſes extrêmes. Si l'ame du voyageur eſt honnête, elle ſera confirmée dans l'amour de la vertu & dans l'horreur du vice ; parce qu'il verra par-tout que la vertu eſt reſpectée, même par les perſonnes qui la pratiquent le moins. A-t-il le germe d'un talent ou de pluſieurs talens ? Il trouvera des hommes du premier mérite dans

tous les genres, qui se feront un plaisir de développer ces germes, & de donner des lumieres acquises par des années de travaux à un jeune homme modeste & vertueux, qui cherche à s'instruire. Il verra le besoin mutuel que les hommes ont les uns des autres; il se trouvera dans des embarras où il aura besoin d'assistance, & il apprendra à s'affliger des malheurs d'autrui, & à sentir la volupté de donner du secours. En un mot, son esprit sera enrichi, son imagination fécondée; & si la nature lui a donné une ame élevée & sensible, cette sensibilité & cette élévation s'accroîtront également.

Le voyageur en outre a l'avantage de faire des comparaisons continuelles, qui donnent de la force & de la justesse à son esprit; & ne perdant jamais sa patrie de vue, même dans les pays les plus éloignés, il cherchera

cherchera des idées utiles à ſes concitoyens avec l'intention de les tranſplanter chez lui. S'il eſt des pays du nord, où les rigueurs du climat & d'autres cauſes donnent de la dureté aux dehors d'un homme qui, dans le fond, peut avoir un cœur tendre & ſenſible, il apprendra à apprécier les charmes de la douceur, & il ſentira combien il eſt enchanteur de ſe faire aimer auſſi-bien qu'eſtimer.

Il apprendra de plus à claſſer les hommes, & à mettre chaque claſſe à ſa propre valeur. Après beaucoup d'expérience, de comparaiſon & de réflexion, la (1) pre-

(1) Je n'attends rien d'aucun Roi; & quand il iroit de mon intérêt, je n'en louerois aucun aux dépens de la vérité. Qu'il me ſoit donc permis de dire pour la gloire du ſiecle, qu'il n'y en a pas un dans l'Europe dont le cœur ſoit mauvais; mais il y en a deux qui ſont diſtingués des autres, le Roi de Sardaigne & le Roi de Pruſſe. Je parle de ce que j'ai vu, & de ce que je ſais. La veille du jour que je

miere classe, se dira-t-il, est celle des hommes qui réunissent les grandes vertus

---

fus présenté au Roi de Sardaigne, je fus le voir passer pour aller à la Messe. Je vis avec surprise cinq ou six pauvres personnes dans la Galerie par laquelle il devoit passer. Je demandai pourquoi les Gardes les souffroient là : on me répondit, qu'elles attendoient le Roi, & deux minutes après, je les vis présenter chacun un papier au Roi; Sa Majesté le reçut de sa main. Tous les jours de l'année le dernier paysan de ses Etats qui a souffert quelqu'injustice, ou qui a quelque grief, a la permission de présenter sa plainte à Sa Majesté. Le lendemain j'eus l'honneur de lui être présenté. Sa Majesté est extrêmement affable; elle aime assez à parler avec les Etrangers, & elle eut la bonté de me parler près d'une heure. Je ne pus m'empêcher de lui dire combien de plaisir j'avois senti la veille dans sa Galerie. Sa réponse fut sublime; « Je ne faisois que mon devoir ».

Tout Prussien & Etranger peut adresser une lettre *au Roi en mains propres*, & en vingt-quatre heures il est sûr d'avoir une Réponse, si le sujet de sa lettre mérite attention. Ce sont les deux seuls Souverains de l'Europe que toute personne puisse approcher directement.

Si je ne craignois pas de paroître présomptueux en classant les Rois, je mettrois le Roi de Prusse dans la premiere classe, & le Roi de Sardaigne dans la seconde.

aux grands talens ; la feconde eft celle de ceux qui, fans avoir des lumieres fupérieures, paffent leur vie à faire du bien ; la derniere de toutes renferme ceux que la nature a doué de beaucoup de talens, & qui les tournent tous contre le bonheur de leurs femblables.

Connoiffez-vous ce jeune Hollandois, me difoit un jour une Dame Françoife ? Non, Madame, je ne le connois pas, mais je fais qu'il a fait le tour de l'Europe — Auffi bien que fes malles, reprit-elle.— Si ces Meffieurs ne faifoient que des voyages inutiles le mal ne feroit pas grand, mais il eft plus que probable que tout homme qui va promener fa nullité dans les pays étrangers, fans talens & fans but, n'y recueillera que des vices, des folies & des ridicules. Combien étoient différens les voyages de Pythagore & d'Homere, de Solon & de Ly-

curgue, du Czar Pierre & de Montesquieu ! Chacun de ces hommes avoit des talens & un but dans ses voyages, & personne n'ignore le parti qu'ils en ont tiré. Mais si au défaut de ces deux points essentiels le voyageur joint le manque de sagesse, il ne remportera dans son pays (comme mon pauvre (1) Russe) que la honte & le désespoir, une fortune épuisée, un tempérament abymé, & des jugemens ridicules & faux sur tous les pays qu'il aura vus.

---

(1) Pendant son récit je me suis souvent rappellé le Pigeon de la Fontaine;

> Qui maudissant sa curiosité,
> Traînant l'aîle & tirant le pied,
> Demi-mort & demi-boîteux,
> Droit au logis s'en retourna.



LETTRE XXIV.

PARIS.

A MONSIEUR

L'ABBÉ DE (1) LAGEARD,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONSEIGNEUR

L'ARCHÉVEQUE DE RHEIMS.

UNE lettre sur le goût, Monsieur, ne pouvoit certainement être mieux datée que de Paris, ni mieux adressée qu'à vous.

J'ai cherché des idées sur ce sujet depuis plusieurs années, & je n'en ai jamais trouvé

(1) Caractere estimable & intéressant s'il en est au monde. Doué par la nature d'un extérieur séduisant, il joint les plus hauts talents à une sensibilité extrême; & réunit presque toutes les qualités du cœur & de l'esprit de son illustre parent l'immortel Fénélon.

de satisfaisantes ni dans la conversation, ni dans aucun livre. M. de Voltaire a dit dans son Temple du Goût,

Je vis ce Dieu qu'en (1) vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir.

J'ai le plus grand respect pour l'opinion de M. de Voltaire en matiere de goût; mais avec toute la déférence que je lui dois, je crois que c'est une assez mauvaise preuve qu'on sait une chose, que de ne pas savoir la définir. Je serois même tenté de croire le contraire; & je regarderois comme une présomption forte de la connoissance d'un homme sur un sujet, que de voir qu'il sait l'analyser. Je sens d'avance que tous les hommes se croient du goût,

(1) Qu'il savoit bien se caresser en se blessant!

& que tous ceux qui ne ſavent pas le définir, feront de l'avis de M. de Voltaire.

Le terme *goût* eſt une métaphore priſe du palais. Une bonne perdrix eſt ſervie à trois hommes; un la trouve bonne; un autre la trouve mauvaiſe; le troiſieme ne la trouve ni bonne ni mauvaiſe : le troiſieme eſt un homme ſans goût; le ſecond a un mauvais goût; le premier a le goût bon. Menez un Grenadier Allemand voir l'Apollon de Belvedere, il ne le trouvera ni beau, ni laid; celui-ci eſt un homme ſans goût : montrez cette ſtatue à un Bourgmeſtre Hollandois, il la trouvera trop ſvelte, il la voudroit un peu plus lourde; c'eſt un homme d'un goût perfide; montrez-la alors à dix Italiens, dix François & dix Anglois, ils la trouveront tous belle; & cependant chacun d'eux peut avoir un goût différent.

Jean-Jacques Rouſſeau dit, « Le goût eſt le microſcope du jugement ; » & dans un autre endroit il dit ; « Il ſert de lunettes à la raiſon ». Dans ces deux expreſſions l'idée eſt la même & l'idée eſt fauſſe ; & la raiſon pour laquelle Rouſſeau s'eſt trompé eſt la même qui a égaré tous les autres hommes qui ont écrit ſur le goût. Ils l'ont cru une idée ſimple, & le goût eſt une idée compoſée. La cauſe de leur erreur eſt, que le goût dans ſon ſens primitif eſt une idée ſimple, & dans ſon ſens métaphorique une idée compoſée. Je m'explique par un exemple ; le morceau de faiſan que je mange, eſt adreſſé à un ſeul ſens, à mon palais qui en décide. C'eſt ici le goût dans ſon ſens littéral & c'eſt une idée ſimple. Le *qu'il mourut* où eſt-il adreſſé ? A mon jugement. Eſt-il beau ? Je réponds qu'il l'eſt : ai-je donc du goût ? Non ; j'ai

du jugement ſeul ; mais après avoir paſſé par mon jugement, il a une adreſſe de plus ; pour mon (1) ſentiment. Sens-je donc la beauté de ce *qu'il mourut* ? Oui : alors j'ai du goût ; & ce goût eſt une idée compoſée, & compoſée de ces deux parties, le jugement & le ſentiment.

Les degrés du jugement ſont extrêmement variés chez les hommes ; les degrés du ſentiment ne le ſont pas moins ; les combinaiſons de ces deux parties ſont donc variées à l'infini, & delà vient cette diverſité étonnante de goûts qu'on rencontre dans le monde. De ces trente hommes de bon goût qui ont trouvé l'Apollon beau, j'ai dit, peut-être chacun avoit un

(1) Sentiment n'eſt pas le mot ; *le ſentir* le ſeroit s'il étoit François. Il n'y a pas un mot dans la Langue Françoiſe pour dire, *Feeling*.

goût différent, car en ſuppoſant même le jugement ſain à tous, il eſt plus que probable que chacun d'eux a ſenti différemment les beautés de cet ouvrage, & dans ce cas chacun avoit un goût différent. Les trois plus grands Critiques qui aient exiſté, ſont Boileau, Horace & Longin. Montrez une beauté ſublime à ces Critiques; le goût de tous les trois étoit bon; ils ſeroient tous d'accord, mais leur goût n'étoit pas le même : la judiciaire étoit égale en tous, mais le ſentiment différent, & en effet, ils ne ſentiroient pas également cette beauté : Boileau la ſentiroit comme cent; Horace comme cent; Longin comme mille.

Je ſuis sûr que ces idées ſur le goût ſont neuves; Je ne ſuis pas sûr qu'elles ſoient juſtes. Si elles ne le ſont pas, je n'ai point de goût; ſi elles le ſont, j'en

ai ; car je les ai puisées dans moi-même (1).

---

(1) Les François rendent plus de justice aux autres Nations, que les autres Nations ne leur en rendent. Il y a cependant un point sur lequel ils me paroissent injustes envers les Anglois. Ils nient qu'ils aient du goût. C'est peut-être ici la seule idée générale de ce Livre qui n'admette pas d'exceptions. Les François accordent des talens, du génie aux Anglois, mais je n'ai jamais connu une seule personne, soit parmi les gens de Lettres, soit parmi les hommes du monde, qui leur accordât du goût. Une lettre donc écrite par un Anglois sur ce sujet ne devroit pas-être trop favorablement reçue. La présomption contre moi personnellement est encore plus forte, puisque M. de Voltaire m'a dit que Shakespear m'avoit gâté le goût. Je ne sais pas si cela est vrai, mais j'ai de la peine à croire qu'il me l'ait entiérement gâté, car je sens que j'aime encore les Auteurs de l'Iliade & du Misantrope. Mais si ces Lettres & le Livre que j'ai écrit en Italien en faveur de la poésie Françoise, prouvent que je n'ai point de goût, je prie le Lecteur de ne pas juger une Nation sur un individu, & de se persuader qu'il y a dix mille hommes en Angleterre qui en ont plus que moi.

LETTRE XXV.

PARIS.

La Beauté reçoit les hommages univerſels. L'amour du beau appartient donc aux hommes de tous les pays, & entre dans les grandes vues de la nature, comme un moyen qui ſert à la propagation du genre humain. Il ſuit delà que les femmes doivent influer beaucoup ſur le goût des hommes dans l'article du beau; & je crois qu'on pourroit conſidérer cette cauſe comme une ſource principale des différences de goûts qui ſe trouvent chez les différentes nations. Les hommes habitués à admirer ce qu'il y a de plus beau chez elles, acquierent inſenſiblement du goût pour ce genre de beauté, & tranſportent ce goût, ſans s'en appercevoir, dans les arts.

Des voyageurs m'ont dit que les Grecques ſont belles ; des livres me l'ont dit auſſi ; les ſtatues de la Grece ſont la beauté même ; & delà je ſuis tenté de conclure qu'une cauſe du goût exquis des Grecs dans le beau, étoit la beauté ſupérieure de leurs femmes. Mais comme je n'aime à parler que de ce que j'ai vu, & comme je n'ai pas été dans leur pays, nous laiſſerons-là le goût & les femmes de la Grece, & nous parlerons du goût Italien & François.

Les Italiens l'emportent infiniment, à mon avis, ſur les François, dans le goût du beau. Cette idée me paroît univerſellement vraie ; mais pour n'en parler que dans un genre ſeul, dans la Peinture ; Raphaël, le Titien & le Guide ont atteint un dégré de beau, dont en France on n'a point d'idée. Paul Véroneſe, le Guercin (Peintre

charmant dont on ne parle pas aſſez,) & pluſieurs autres, quoique très-inférieurs à ces grands maîtres, ſont mille fois au-deſſus de tout ce que la France peut montrer.

Ce n'eſt pas mon intention de dire que les François manquent de goût, car ils me paroiſſent en avoir beaucoup : mais ce n'eſt pas le goût *du beau* qu'ils ont, c'eſt celui *du joli.* Dans ce point ils ſont ſupérieurs à tous les peuples modernes ; je crois même à tous les anciens.

Je vois donc que dans toutes les grandes Villes de l'Italie, mais principalement à Rome & à Veniſe, quoiqu'en général le ſexe n'y ſoit pas beau, il y a des femmes qui ſont ſupérieurement belles, grandes, ſveltes, majeſtueuſes, qui ont des traits beaux & réguliers, & des tailles d'une élégance parfaite. En France, au contraire, rien

n'eſt ſi rare qu'une belle femme ; mais les jolies femmes s'y trouvent ſans nombre (1).

En Angleterre il y a plus de belles femmes que de jolies, & les Anglois ont le goût du beau. En Hollande (2) les femmes ne ſont ni jolies, ni belles, & les hommes du pays n'ont aucun goût. Ma concluſion a été tirée dans le commencement de ma Lettre : c'eſt une idée que je haſarde ; ſi vous en connoiſſez une meilleure, faites-m'en part, mon aimable ami ; ſinon, vous pouvez adopter celle-ci (3).

---

(1) Si je puis citer ici une petite circonſtance ; entrez chez un marchand de tableaux de fantaiſie à Paris ; vous verrez des mines charmantes, des phyſionomies fines, gracieuſes, ſpirituelles, aimables ; mais vous ne verrez jamais une belle tête.

(2) Vous m'avez reproché de n'avoir jamais parlé des Hollandoiſes ;

Ubera vaccæ
Diſtendunt.

(3) .... Si quid noviſti rectius iſtis
Candidus imperti, ſi non his utere mecum.

LETTRE XXVI.

PARIS.

NON, mon ami, le bonheur n'eſt pas pur dans ce monde, & l'Opéra d'où je viens, en eſt une preuve; nulle part les yeux ne jouiſſent plus, nulle part les oreilles ne ſouffrent autant. Les ignorans, dit Quintilien, ſentent les beautés de l'art, les ſavans en démêlent les cauſes : je déclare que je ne ſais pas une note de muſique, & que je m'en vais en parler en ignorant.

J'ai paſſé beaucoup de temps en France & dans l'Italie ; la muſique m'a toujours fait le plus grand plaiſir, & j'ai ſuivi les Spectacles preſque continuellement. Avant d'aller en Italie, la muſique de Gluk & de Gretry m'avoit enchanté ; & quand j'ai trouvé dans la lettre de Jean-Jacques, ſur

la

la Musique Françoise, que les François n'en avoient point & ne pouvoient jamais en avoir, j'ai cru qu'il étoit fou. Tous les grands hommes, me suis-je dit, aussi-bien que les petits, ont leurs absurdités chéries, & je ne suis pas fâché d'avoir trouvé celle de Jean-Jacques. J'avois alors peu entendu chanter la Langue Italienne. Aujourd'hui j'entreprends de démontrer que les François ne peuvent jamais avoir une musique (1).

Je répete que j'ignore l'art; mais en qualité d'étranger je puis décider sur les *sons* de deux Langues avec impartialité. Je ne crois pas que personne me soupçonne d'être partial contre la Nation Françoise; ce seroit me faire tort: elle me paroît aussi su-

(1) N'allez pas me chicaner sur un mot, en me disant qu'un cheval de poste est un cheval aussi-bien qu'un Coursier Andaloux: je le sais bien, & dans ce sens-là, la musique Françoise est une musique.

périeure à toutes les autres Nations du continent de l'Europe, que la musique Italienne est supérieure à la leur, & je m'en vais prouver que cette supériorité est grande.

Il y a cinq sons dans la Langue Françoise qui sont souffrir toute oreille qui n'a pas été accoutumée à les entendre dès son enfance ; ce sont *an*, *en*, *in*, *on*, *un ;* le dernier sur-tout est vraiment insupportable. La lettre *u* est un sifflement, & l'*e* muet ne peut pas se faire entendre. N'y eût-il que ces difficultés, elles seroient assez nombreuses & assez fortes pour empêcher que la musique Françoise ne pût jamais valoir la musique Italienne.

Tous les François conviendront que ces cinq sons & l'*u* sont défavorables à la musique ; mais j'en ai trouvé qui soutiennent que l'*e* muet est un son délicieux & de

beaucoup d'effet. Ils ont plus de raiſon qu'ils ne croient : cette lettre produit beaucoup d'effet, mais pas d'elle-même, car d'elle-même elle n'a point de ſon : j'expliquerai cela après. Pour preuve qu'elle n'a point de ſon, prononcez *je*, *me*, *te*, *ne*, *de*, *que*, &c.

Un autre défaut invincible dans la Langue, eſt le nombre de conſonnes en proportion du petit nombre des voyelles, & la quantité de mots qui terminent en *r*. demandez à un Compoſiteur (1) Italien de bonne foi (ſi vous pouvez en trouver) qui travaille ſur des paroles Françoiſes, le parti qu'il peut tirer des mots *amour* & *cœur* :

(1) Ces hommes ſe moquent des François, en leur faiſant croire qu'on peut faire tout avec leur Langue ; pas un mot de vrai en tout ce qu'ils diſent ; en louant la Langue Françoiſe, ils gagnent beaucoup d'argent : s'ils parloient vrai, ils mourroient de faim. *Græculus eſuriens*....

il vous dira qu'il eſt impoſſible d'en tirer aucun.

Mais ſoyons indulgens & paſſons ce dernier défaut ; pardonnons à *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, à l'*e* muet & à l'*u*. Hélas ! il y a encore une difficulté, & une difficulté qui reſtera toujours inſurmontable : la Langue Françoiſe n'a point (ou preſque point) (1) d'accent ; elle devient en conſéquence une Langue de ſyllabes plutôt que de mots (2) ; & le mot *amour* forme plutôt deux monoſyllabes qu'un mot de deux ſyllabes, parce qu'il n'y a point d'intonation ni ſur *a*, ni ſur *mour* : le mot n'eſt ni *àmour*, ni *amoùr* ; mais *a-mour*, qui équivaut pour l'effet muſical à *mais pour*, ou *bon jour*.

(1) Par accent j'entens une intonation de la voix ſur une ſyllabe, comme il y en a ſur *ma* & *co* dans les mots Italiens *amare*, *core*.

(2) Je veux dire pour l'oreille

C'eſt ſur cet article de l'accent qu'on ſent combien l'*e* muet eſt eſſentiel à la muſique Françoiſe ; elle me paroît en dépendre preſqu'entiérement. Ce n'eſt pas d'elle-même que cette lettre tire ſon importance ; car aucun Muſicien n'en peut rien faire ; mais par la foibleſſe de ce demi-ſon , la ſyllabe qui la précede, paroît avoir de la force, & acquiert en effet un certain accent. Demandez à un bon Compoſiteur quels ſont les mots François dont il peut tirer le plus de parti, (car il n'y en a qu'un très-petit nombre) il vous dira *boçage*, *ramage*, *aurore*, *adore*, parce que *ca*, *ma*, *ro* & *do* paroiſſent avoir un accent, par la foibleſſe de la ſyllabe qui les ſuit.

Citons un air connu ;

Je ſuis *jeu*ne, je ſuis *fil*le ;
On me trouve aſſez gen*til*le ;
Je poſ*ſe*de *quel*que bien :

On me cour*ti*ſe, on me *van*te;
Je devrois *é*tre con*ten*te :
Mais, hélas ! il n'en eſt rien.

Faites chanter cet air, & répondez s'il y a quelque choſe qui reſſemble à un accent, excepté ſur les ſyllabes écrites en italique. Appliquez cette remarque à l'air de la Fauvette dans Zémire & Azor.

Or, ſi une Langue étoit entiérement composée de monoſyllabes, chaque ſyllabe ayant une quantité égale, cette Langue ſeroit entiérement monotone; & une muſique adaptée à la Langue, auroit néceſſairement la même monotonie; & ſi une muſique priſe d'une Langue accentuée étoit appliquée à cette Langue ſans accent, la muſique ſeroit opposée aux paroles, ou le Chanteur ſeroit forcé de ſe ſervir d'une prononciation fauſſe, en prêtant un accent

aux ſyllabes qui n'en ont point. Je m'explique par un exemple ;

Je n'ai jamais chéri la *vie*
Que pour te prouver mon amour.

Le premier vers eſt d'une monotonie parfaite juſqu'à la ſyllabe marquée, qui précédant un *e* muet, a une eſpece d'accent. Le ſecond vers eſt entiérement monotone, & s'il étoit chanté comme il eſt prononcé, il devroit produire le même effet que ces huit monoſyllabes ;

Que, pour, te, doux, fer, non, mais, pour ; le Muſicien l'a ſenti ; & qu'a-t-il fait ? Il a prêté un accent à la ſyllabe *ver* en *prouver ;* & ſi un homme prononçoit le mot dans la converſation, comme on le prononce en chantant cet air, il ne ſeroit pas entendu. Faites chanter l'air.

Dans tout cela il n'y a qu'une circonſ-

tance qui me fâche, c'eſt qu'un Opéra François ne peut exiſter ſans deux amans; que des amans ne parlent jamais que de leur amour, de leurs cœurs & d'eux-mêmes; & que les mots *amour*, *cœur*, *je*, *me*, *tu*, *te*, ſont pour la muſique les ſons les plus ingrats de la Langue Françoiſe.



LETTRE XXVII.

PARIS.

COMBIEN de fois cette Nation galante m'a-t-elle crié que les mots *amour* & *cœur* étoient des mots enchanteurs, des mots raviſſans? Combien de fois pour ne pas être moins galant qu'elle, ai-je répondu, oui, pour les choſes; non, pour les mots? Je me ſens tenté à cette occaſion de faire une diſſertation ſur la lettre

R, & ſi vous n'aimez pas le ſujet, ſautez quatre pages.

Les François, il me ſemble, affectionnent cette lettre, & toutes les autres Nations l'ont eu en horreur. Les Grecs l'ont appellé la lettre des (1) chiens; & l'Arioſte qui excelle dans l'harmonie imitative faiſant la comparaiſon des deux chiens qui vont ſe battre, en a hériſſé ſa ſtrophe;

Come ſoglion talor due can mordenti,
O per invidia, o per altro odio moſſi,
Avvicinarſi digrignando i denti,
Con occhi biechi, e più che bragia roſſi.
Indi à morſi venir di rabbia ardenti
Con aſpri ringhi, e rabbuffati doſſi:

---

(1) Les hommes ont emprunté la plupart de leurs ſons de différens animaux; le *R*, de chien; le *S*, de ſerpent; le θ des Grecs & le *Th* des Anglois, de l'oie. Je me rappelle que mon premier Maître de François pour m'apprendre à prononçer le ſon *un*, me dit d'imiter le cochon.

Cosi alle spade, dai gridi, e dall'onte
Venne il Circasso, e quel di Chiaramonte.
Orl. Fur.

Quand les Latins ont voulu peindre les sons les plus rudes, ils ont cherché des mots de plusieurs consonnes, où la lettre *R* étoit multipliée, comme, *fragor*, *stridor*, *strepuerunt* :

Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum.
At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit...
. . . Et rauco strepuerunt cornua cantu.
(1) Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen.
. . . . Aridus altis
Montibus audiri fragor aut resonantia longè
Littora misceri ac nemorum increbrescere murmur.
Virgile.

---

(1) Vers unique; chaque mot est une épigramme.

Vous remarquerez dans les mots les plus durs de ces vers deux conſonnes devant un *r* comme dans le mot *tendre*, qui paſſe pour un des mots les plus doux de la Langue Françoiſe.

Les Poëtes de toutes les autres Nations ſe ſervent de cette conſonne autant qu'ils peuvent, quand ils ont quelque choſe de dur, de rauque, de bruyant, de terrible, de diſcordant, de perçant pour l'oreille à peindre ; comme dans les exemples déja cités & dans ceux qui ſuivent :

Tum ferri rigor atque argutæ lamina ſerræ . . .
Inſeritur verò ex fœtu nucis arbutus horrida . . .

Virgile.

Poſtquam diſcordia tetra
Belli ferratos poſtes portaſque refregit.

Ennius.

Ov' udirai le diſperate ſtrida . . .
Ahi dura terra perche' non t'apriſti . . .

Le Dante.

E con roco latrar morde la ſponda . . . .
O ricetti d'horrore e di fierezza,
Poſſiate ſempre le rabbioſe ſtrida
E i furor ſentir d'Euro baccante.
Fiero fulmine i rami a voi recida,
Sfrondi il crin . . . . .

Marini.

Et cette célebre ſtrophe du Taſſe ;

Chiama gli abitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della Tartarea tromba.
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba.
Ne' si' ſtridendo mai dalle ſuperne
Regioni del cielo il folgor piomba :
Ne' si' ſcoſſa giammai trema la terra.
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Jer. Del.

Pope & Dryden en mille endroits, mais je n'ai pas leurs ouvrages & j'oublie les vers.

Je ne puis me rappeller non plus que d'un en Homere ;

Τριχθα τε καὶ τετραχθα διατρυφεν εκπεσε χειρος.

Iliad.

Milton également ;

Open fly
With impetuous recoil & jarring ſound
Th'infernal doors, & on their hinges grate
Harsh thunder . . .

Paradiſe Loſt.

Et Shakeſpear ;

Approach thou like the rugged Ruſſian Bear,
The arm'd rhinoceros or Hyrcanian tyger . . .
. . . Peace,
Which thus rous'd up with boiſtrous untun'd drums,
And harsh reſounding trumpets dreadful bray,
And grating shock of iron wrathful arms.

Mais la Langue Françoiſe qui eſt née *iratis muſis*, & qui dès ſa naiſſance déclara la guerre à l'harmonie ſe ſert de la

lettre *R* dans ſes plus doux beſoins; *Amour*, *cher*, *cœur*, *bonheur*, *douceur*, *ravir*, *enchanteur*, *langueur*, *ſoupir*, *deſir*, *faveur*, *plaiſir* ſont tous des mots favoris des faiſeurs d'Opéras. Preſque tous les verbes François *aimer*, *voir*, *ſentir* ſe terminent auſſi en *r*; & dans les mots *ſort*, *mort*, *regard*, *tranſport*, *remord*, &c. &c. l'oreille n'entend que le *r* à la fin.

Voici un chœur *attendri* qui va chanter;

Par quels puiſſans accords,
Dans le ſéjour des morts,
Malgré tous nos efforts,
Il calme la fureur de nos tranſports.
Orphée.

Voilà quatre vers de ſuite qui terminent en *r* pour l'oreille; & en voici cinq autres, dans la même ſcene;

Qu'il deſcende aux enfers,
Les chemins ſont ouverts;

Tout cede à la douceur
De ſon art enchanteur ;
Il eſt vainqueur.

Ajoutez *tendre*, *paroître*, *renaître*, *feindre*, *plaindre*, *convaincre*, *craindre*, *contraindre*, &c. Dieu ſait où le catalogue finiroit, mais en voilà bien aſſez.

LETTRE XXVIII.

PARIS.

L'AMOUR-PROPRE des François me fait ſouvent perdre patience. Non contens de voir toute l'Europe parler leur langue, ils veulent encore qu'elle la chante ; mais pour cela, grace au ciel, il faudroit un autre Louis XIV & quatre cens cinquante mille hommes.

Parlons actuellement de la muſique Ita-

lienne, ou plutôt de la Langue, comme propre à la musique. La (1) premiere vertu est de manquer de vice. La Langue Italienne n'a ni *an*, ni *en*, ni *in*, ni *on*, ni *un*, ni un *e* muet, ni l'*u* François. Leur *u* est l'*ou* François, le son le plus agréable dans la Langue, comme on sent dans le mot *doux*. Les voyelles sont heureusement mêlées avec des consonnes, & il n'y a pas un mot de deux syllabes dans la Langue qui soit sans accent. Si un mot a plusieurs syllabes, il a deux accens, comme dans les mots, *pietose* & *capitano* : les accens sur *pi* & *ca* sont moins forts ; ceux sur *to* & *ta* sont plus marqués.

Je n'aime pas à multiplier les exemples ; prenez donc ce célebre Rondeau de

---

(1) Virtus est vitum fugere & sapientia prima
Stultitiâ caruisse.

Sarti ;

Sarti, *un amante ſventurato*, & n'allons pas plus loin que ces trois mots : traduiſez les en François « *un amant infortuné* ». Dans les ſons Italiens il n'y en a pas un qui ne ſoit agréable à l'oreille. Dans les François *un*, *mant*, *in* & *tu* ſont tous déſavorables à la muſique. Dans l'Italien il y a trois ſyllabes d'accentuées, *man*, *ſven* & *ra*; dans le François il n'y en a pas une. J'avoue que ces trois mots avec (1) *amour*, *cœur*, *je*, *me*, *tu*, *te*, ſont pour moi une preuve complette de la ſupériorité d'une muſique ſur l'autre.

Les François citent une centaine de mots, dans leſquels il montrent des ſyllabes qui ont un accent, des longues & des breves, de moins longues & de moins

(1) Ecoutez-les en Italien, *amore*, *core*. *io*, *tu* (qui ſe prononce *tou*) *me*, *te* qui ſe prononcent comme l'*e* en *héros*.

breves ; & puis ils croient avoir prouvé que leur langue eſt accentuée, & qu'elle vaut à cet égard la Langue Italienne. Quelle concluſion & de quels principes ! Voici une maniere de décider qui me paroît plus sûre : Ouvrez la Henriade ou Phédre ; notez les ſyllabes accentuées dans les dix premiers vers qui s'offrent. Mettez à côté dix vers du Taſſe ou de l'Arioſte pris également au haſard ; voyez alors le nombre d'accens dans les vers François & dans les vers Italiens, & je crois que la concluſion que vous tirerez ſera plus juſte.

Pour ne prendre qu'un ſeul vers, le premier qui ſe préſente ;

Je chante ce héros qui regna ſur la France.

Canto l'armi pietoſe e' l Capitano.

S'il y a un accent dans les vers Fran-

çois, c'eſt ſur la ſyllabe *chan* (celui ſur *hé* n'entre pas dans le ſens dont je me ſers du mot accent, comme je l'ai déja défini). Dans le vers Italien il y a ſix ſyllabes d'accentuées, *can*, *ar*, *pi*, *to*, *ea* & *ta*. Il n'eſt point queſtion ici de la déclamation trompeuſe d'un Acteur ou d'un Poëte; qu'un enfant François de dix ans récite l'un; qu'un enfant Italien répete l'autre, & que toute oreille pure & impartiale en décide.

Si l'on croit que je n'accorde aucun mérite à la muſique Françoiſe, l'on ſe trompe;

Caron t'appelle, entends ſa voix,

eſt un chef-d'œuvre, & c'eſt le triomphe de la muſique Françoiſe. La muſique Italienne ne peut pas lutter contre elle pour peindre des ſons infernaux, & pour exprimer le rauque & le monotone.

LETTRE XXIX.

PARIS.

VOICI un (1) morceau curieux qui vient fort à propos, & que j'ai déterré dans un livre peu lu, écrit par un Auteur très-célebre.

» Le très-pieux Roi Charles étant » retourné célébrer la Pâque à Rome » avec le Seigneur Apostolique, il s'é- » mut, durant les fêtes, une querelle » entre les Chantres Romains & les Chan- » tres François. Les François prétendoient » chanter mieux & *plus agréablement* que

(1) Si vous voulez voir l'Original en Latin, vous n'avez qu'à consulter *Annal. & Hist. Francor. ab an. 708 ad an. 990 scrip. Coæt. impr. Francofurti 1594. sub vitâ Caroli Magni.*

» les Romains. Les Romains, ſe diſant les » plus ſavans dans le Chant eccléſiaſtique, » qu'ils avoient appris du Pape Saint Gré- » goire, *accuſoient les François de cor-* » *rompre, écorcher & défigurer le vrai* » *Chant.* La diſpute ayant été portée de- » vant le Seigneur Roi, les François qui » ſe tenoient forts de ſon appui, inſultoient » aux Chantres Romains. Les Romains, » fiers de leur grand ſavoir, & comparant » la Doctrine de Saint Grégoire à la ruſ- » ticité des autres, les traitoient d'igno- » rans, de ruſtres, de ſots, & de groſſes » bêtes. Comme cette altercation ne finiſ- » ſoit point, le très-pieux Roi Charles » dit à ſes Chantres : déclarez-nous quelle » eſt l'eau la plus pure & la meilleure, » celle qu'on prend à la ſource vive d'une » fontaine, ou celle des rigoles qui n'en » découlent que de bien loin ; Ils dirent

» tous que l'eau de la ſource étoit la plus
» pure, & celle des rigoles d'autant plus
» altérée & ſale qu'elle venoit de plus loin.
» Remontez donc, reprit le Seigneur Roi
» Charles, à la fontaine de Saint Gré-
» goire dont vous avez évidemment cor-
» rompu le Chant. Enſuite le Seigneur
» Roi demanda au Pape Adrien des Chan-
» tres pour corriger le Chant François, &
» le Pape lui donna Théodore & Benoît,
» deux Chantres très-ſavans & inſtruits par
» Saint Grégoire même : il lui donna auſſi
» des Antiphoniers de Saint Grégoire qu'il
» avoit notés lui-même en Note Romaine.
» De ces deux Chantres, le Seigneur Roi
» Charles, de retour en France, en en-
» voya un à Metz & l'autre à Soiſſons;
» ordonnant à tous les Maîtres de Chant
» des Villes de France de leur donner à
» corriger les Antiphoniers, & d'apprendre

» d'eux à Chanter. Ainsi furent corrigés
» les Antiphoniers François que chacun
» avoit altérés par des additions & retran-
» chemens à sa mode, & tous les Chan-
» tres de France apprirent le Chant Ro-
» main, qu'ils appellent maintenant Chant
» François; mais quant aux Sons tremblans,
» flattés, battus, coupés dans le Chant, les
» François ne purent jamais bien les ren-
» dre, *faisant plutôt des chevrottemens*
» *que des roulemens, à cause de la rudesse*
» *naturelle & barbare de leur gosier.* Du
» reste; la principale école de Chant de-
» meura toujours à Metz, & autant le
» Chant Romain surpasse celui de Metz,
» autant le Chant de Metz surpasse celui
» des autres écoles Françoises. Les Chan-
» tres Romains apprirent de même aux
» Chantres François à s'accompagner des
» Instrumens; & le Seigneur Roi Char-

» les ayant derechef amené avec soi en » France des Maîtres de Grammaire & de » calcul, ordonna qu'on établit par-tout » l'étude des Lettres; car avant ledit Sei- » gneur Roi l'on n'avoit en France au- » cune connoissance des Arts libéraux «.

LETTRE XXX.

PARIS.

De grace, Madame, continuez de chanter des airs François. Jeune, jolie & aimable comme vous êtes, vous faites déja trop de ravages; & si au lieu du François, vous chantiez de l'Italien, vous feriez dix conquêtes pour une que vous faites aujourd'hui.

Il y a peu de situations dans lesquelles une jolie femme intéresse plus, ou fasse plus d'impression que quand elle chante.

Elle a une occaſion de montrer à la fois la fineſſe de ſon eſprit & la ſenſibilité de ſon ame ; d'étaler les graces de ſa perſonne & celles de ſa phyſionomie ; de parler en même-temps aux yeux & à l'oreille ; & quand ſa voix eſt auſſi touchante que la vôtre, elle ne manque jamais de troubler à la fois le cœur, l'eſprit & l'imagination.

Ce ſont-là, Madame, les effets que je vous ai vu produire mille fois avec les airs les plus ingrats que je connoiſſe. Vous devinez quelquefois bien. Devinez donc ce que vous auriez fait avec une langue qui chante d'elle-même; avec des paroles faites par les premiers Poëtes d'une nation de Poëtes; miſes en muſique par les premiers génies d'un peuple qui ne s'occupe que de l'harmonie. Devinez cela, & applaudiſſez-vous de la bonté de votre cœur, qui vous fait continuer de chanter du François par pitié pour le genre humain.

Je ne cherche donc rien moins que de vous faire chanter des airs Italiens ; mais j'avoue que je ſuis piqué, que vous ayez condamné ces airs ſans les avoir axaminés. Rien de ſi facile à trouver qu'une Françoiſe ſpirituelle ; il eſt moins aiſé de trouver une Françoiſe raiſonnable : mais vous, qui joignez aux graces de l'eſprit la ſolidité de la raiſon, vous ne devriez pas vous laiſſer entraîner par l'exemple de quelques folles qui décident ſans examen. Je vous ſupplie donc, vous, Madame, *vous*, (car c'eſt toujours à *vous* que je parle) de faire une comparaiſon entre quelques airs François & quelques airs Italiens, & puis de décider par vous-même.

On a fait en Italie deux airs, *Che farò ſenza Euridice ?* (de Gluk) & *Si piangendo partirò* (de Sacchini). Ces airs ont été traduits en François : » Oui, je pars au déſeſ-

poir « & » J'ai perdu mon Euridice «; & l'on a accommodé la musique faite sur des paroles Italiennes aux paroles Françoises, aussi-bien qu'on a pu. Si jamais un moyen juste de décider une question a été proposé, celui-ci en est un : la différence dans l'effet ne peut naître que des sons des deux Langues ; c'est à vous de déterminer combien cette différence est grande.

Vous dites que vous n'entendez pas l'Italien ; je le sais ; il ne faut que peu de temps pour apprendre ces deux airs ; chantez-les jusqu'à ce que votre oreille y soit parfaitement faite, & que votre ame soit aussi pénétrée de chaque mot, qu'elle l'est de ceux de

Je n'ai jamais chéri la vie ;

après quoi si vous n'êtes pas de mon avis, je promets d'être du vôtre.

Mais pourquoi ne pas apprendre la Langue Italienne? Vous croyez entrevoir beaucoup de travail; & l'idée d'entreprendre une langue étrangere vous effraie. Croyez-m'en, la peine eſt légere, & c'eſt la peine d'un inſtant : le plaiſir qui ſuccéde eſt vif & durable. Si je vous recommandoïs l'Allemand ou l'Anglois, vous auriez raiſon de vous épouvanter; car ce ſont deux Langues fort difficiles : mais l'Italien, (outre qu'il eſt extrêmement aiſé) eſt la Langue de l'amour, des graces, de l'harmonie, de la douceur, & à tous ces titres digne d'être la vôtre.

Une demi-heure par jour, pendant ſix ſemaines, avec un maître, & vous ferez de la Langue tout ce que vous voudrez. Liſez *Grazie agli inganni tuoi, il Demofoonte & l'Olimpiade* du Métaſtaſe, & l'*Aminta* du Taſſe. Si vous voulez, vous

pouvez lire après la Jérusalem délivrée ; mais ne lisez pas l'Arioste, car il est trop gai.

Tout ce que je vous dis ici en faveur de la Langue Italienne, regarde uniquement la Poésie & la Musique. Pour la conversation, je préférerois la vôtre, parce qu'elle est plus vive & plus pétillante, & parce qu'elle prête plus à la gaieté.

Après avoir comparé les deux airs que j'ai nommés, comparez le plus beau rondeau que vous connoissez avec « *Un amante sventurato* » de Sarti ; & le plus bel air connu avec « *Confusa, smarrita* », & je réponds que vous n'aurez plus besoin de conseil pour vous engager à continuer d'étudier la Langue & la Musique Italienne.



LETTRE XXXI.

PARIS.

CET air « *Confusa*, *smarrita* » que je viens de nommer, a été mis en musique par plusieurs maîtres; c'est de celui d'Jommelli que je parle. Peut-être y a-t-il mille airs dans la Langue Italienne qui lui sont supérieurs, à en juger d'après les regles de l'art; c'est ce que j'ignore : mais je sais que pour l'expression & pour l'effet, *je ne* connois rien de semblable. Je l'ai entendu chanter plusieurs fois à Rome par Mademoiselle Battoni ; elle m'a fait presque croire à tout ce que les Poëtes ont dit des effets produits par Orphée & par Amphion ; & l'Ode de Dryden a cessé dès-lors de me paroître une fiction.

Cet air incomparable est dans le Caton

du Métaſtaſe ; & il n'eſt pas étonnant qu'un chef-d'œuvre de Poéſie ait produit un chef-d'œuvre de Muſique. Une partie de cette piece eſt conforme à l'Hiſtoire ; le reſte eſt inventé. Le Poëte feint que Marzia, fille de Caton, eſt l'amante de Céſar. Son pere veut la tuer à cauſe de ſon amour pour l'ennemi de ſa patrie. En partant, pour ſe dérober à la colere de Caton, elle rencontre Céſar, qui ſe diſpoſe à livrer bataille à ſon pere. Marzia, pleine de ces ſentimens ſublimes qui convenoient à une Romaine, & à la fille de Caton ; & remplie en même-temps de tendreſſe pour un amant tel que Céſar, dans le moment d'un dernier adieu, peint ainſi les mouvemens de ſon ame.

Confuſa, ſmarrita,
Spiegarti vorrei,
Che foſti . . . che ſei . . .,
Intendimi, oh Dio !

Parlar non poſs' io,
Mi ſento morir.

Fra l'armi ſe mai
Di me ti rammenti,
Io voglio... Tu ſai...
Che pena! Gli accenti
Confonde il martir.

(« Egarée, éperdue, je voudrois t'expliquer ce que tu fus... ce que tu es... Ecoute-moi, ô Dieu! Je ne puis parler, je me ſens mourir!

Au milieu des armes, ſi jamais tu te ſouviens de moi, je veux... Tu ſais... Quel tourment! La douleur m'ôte la voix »).

Egarée, *éperdue*; pour toi, pour moi, & pour mon pere — *Je voudrois t'explique ce que tu fus*: Céſar, un Héros, le ſoutien & l'ornement de Rome, le vainqueur du monde, les délices de l'univers & les miennes

miennes — *Ce que tu es :* l'oppreſſeur de Rome, le tyran de ta patrie, l'ennemi de Caton, de Marzia, & de toute ame Romaine. *Ecoute-moi, ô Dieu!* Un cri de la nature — *Je ne puis parler* : ſa voix s'affoiblit. *Je me ſens mourir :* elle s'évanouit preſque : puis en revenant à elle; *dans la bataille ſi tu te ſouviens de moi, je veux*... que tu épargnes mon pere. *Tu ſais*... ce que je veux dire, que tu épargnes mon pere, parce que je l'aime comme le plus noble des Romains, & comme l'Auteur de mes jours. *Quelles ſouffrances! La douleur m'ôte la voix.* Quelle Poéſie! Quelle paſſion! Quelle vérité! Quelle nature! Et que le Muſicien a renchéri ſur le Poëte!

C'eſt cet air qui m'a fait ſentir ce que c'eſt que la muſique; qu'elle ſait ajouter de la force à la Poéſie par des peintures animées & énergiques; & que quand elle

a des vers comme ceux-ci, qui expriment la véritable paſſion par un langage ſimple, pathétique & entrecoupé, elle eſt capable de mettre l'homme hors de lui-même, & de remplir ſon ame des plus vifs tranſports.



LETTRE XXXII.

PARIS.

A la fin de la Lettre de Jean-Jacques on trouve ces mots : » D'où je *conclus* » que les François n'ont point de muſique » & n'en peuvent avoir ; ou que ſi jamais » ils en ont une, ce ſera tant pis pour » eux ». Cette derniere phraſe eſt très-remarquable ; ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux. Pourquoi tant pis pour eux ? Ou la phraſe que veut-elle dire ? Il me ſemble que ſon ſens eſt clair,

& que le moment de ce tant pis eſt arrivé. Il n'y a, dit cette phraſe, qu'une langue dans l'Europe qui paroiſſe créée exprès pour la Muſique ; une langue ſonore, flexible, accentuée, pleine de douceur, d'energie, de grace & d'expreſſion : vous deviez l'adopter. Votre langue eſt l'oppoſé en tout ; & ſi par les efforts des talens ſupérieurs vous recevez quelque choſe qui reſſemble à la belle muſique, vous ſerez confirmés dans vos préjugés, vous vous obſtinerez à aimer une muſique, qui lorſqu'elle ſera portée au plus haut point de perfection dont elle eſt capable, reſtera un million de degrés au-deſſous de l'autre ; & contens de votre muſique, vous recuſerez la ſeule qu'il y ait au monde ; qui eſt divine, enchantereſſe & inexprimablement belle.

Ce moment, dis-je, me paroit ar-

rivé. Piccini & Gluk ont mis leurs génies & la Langue Françoise à la torture pour marier cette Langue avec une belle musique. Ils ont réussi à un certain point, mais pour voir combien ils sont inférieurs à eux-mêmes, en conséquence de la rébellion de cette Langue à l'harmonie, vous n'avez qu'à faire chanter les airs que j'ai cités.

Quelle est la raison pour laquelle les Françoises font si peu d'effet sur les étrangers par leur chant, & pourquoi les Italiennes leur en font-elles autant ? Est-ce que les Italiennes ont de plus belles voix que les Françoises ? Certainement non. Ont-elles plus de grace en chantant ? Elles n'en ont pas tant. Ont-elles plus d'ame ? Elles ne prétendent pas en avoir, & les Françoises en ont beaucoup. Aussi une des femmes que j'ai entendu de ma vie avec le plus de plaisir

étoit une Françoiſe qui chantoit l'Italien. Quelle peut donc être la raiſon pour laquelle les Italiennes l'emportent ſur les Françoiſes? C'eſt uniquement à cauſe de leur Langue.

LETTRE XXXIII.

PARIS.

J'AI rencontré des hommes à Paris qui m'ont dit que les François n'étoient pas organiſés pour la muſique. Je ne connois point d'idée plus ridicule ni plus abſurde que celle-ci. Le François eſt auſſi bien organiſé que quelqu'homme que ce ſoit : il a les yeux bons, l'odorat vif, le tact fin, le goût parfait; & ſeroit-il né ſans oreille? Par quel caprice la nature lui auroit-t-elle donné quatre ſens en perfection, & lui auroit-t-elle refuſé le cinquieme? J'affirme que le François a l'oreille fine & délicate,

& je cite pour preuve les airs de Ballets qui ſont charmans, & la Muſique inſtrumentale Françoiſe en général, que les Italiens avouent être (1) ſupérieure à la leur. Mais, de plus, les François ont l'oreille très-juſte, & la preuve en eſt, que je n'en ai jamais connu un qui, après avoir voyagé en Italie, pût ſupporter la Muſique Françoiſe.

Si donc le François a l'oreille fine & juſte, comment peut-il ſouffrir la Muſique de ſon pays? Pour deux raiſons des plus ſimples; l'habitude du mauvais & l'ignorance du mieux. Mais oui, dit-on, il a entendu la Muſique Italienne à l'Opéra de Paris, & il préfere encore la Muſique

(1) Il faut que cette ſupériorité ſoit bien décidée, car les Italiens ne donnent aucun mérite aux François que quand ils y ſont forcés.

Françoiſe. Il n'a pas entendu un ſeul air de la véritablement belle Muſique, ni un Chanteur, ni une Chanteuſe de la premiere, ni même de la ſeconde claſſe. Les deux perſonnes qui jouoient les rôles principaux chantoient bien ; mais ni l'un ni l'autre n'étoient faits pour donner une idée de la belle Muſique de l'Italie ; & pour les autres Chanteurs & Chanteuſes, ils n'auroient pas été ſoufferts un ſeul ſoir ni à Rome, ni à Naples.

Autant que Naples & Rome ſont ſupérieurs à Paris dans la Muſique, autant Paris leur eſt ſupérieur dans la Danſe. Suppoſons qu'un Italien arrive ici ; qu'il ait beaucoup entendu parler de la Danſe Françoiſe, & qu'il aille à l'Opéra : ſuppoſons que ce jour-là aucun Danſeur ni Danſeuſe de la premiere ni de la ſeconde claſſe ne danſe ; quelle ſera ſa concluſion ? Notre

Danſe vaut mieux que la Danſe Françoiſe; & ſa concluſion ſéra juſte pour ce qu'il a vu. Son raiſonnement contre la Danſe de Paris, eſt le vôtre contre la Muſique Italienne.



LETTRE XXXIV.

PARIS.

Que faut-il donc faire? Tout ce que je vais dire, ou rien. Faites venir des Poëtes de l'Italie pour compoſer des Opéras ſelon votre goût; vous avez déja d'excellens Compoſiteurs. Faites venir de bons Chanteurs & de bonnes Chanteuſes; Ecoutez-les avec patience pendant quelques repréſentations; car vos oreilles ſont ſi habituées à la mauvaiſe Muſique, que la bonne dans le commencement doit naturellement vous

déplaire. Si après deux ans il y a une ſeule voix à Paris contre la Muſique Italienne, je conſens à paſſer pour un Midas le reſte de ma vie.

Quant aux Poëtes vous les aurez pour peu d'argent : les Poëtes ſont à bon marché par-tout ; montrez-leur ce qu'il faut faire, & je vous réponds qu'ils l'exécuteront bien. Les François jugent les Opéras Italiens comme des ouvrages miſérables : ils le ſont pour la France ; ils ſont très-ſenſés pour l'Italie. Le Poëte en Italie a pour but de faire un ouvrage qui dure pendant trois heures, dans lequel il faut qu'il mette un certain nombre d'airs. Les gens du pays vont au Théatre, non pas pour écouter la piece, mais pour écouter ces airs. Ils ne vont pas à une Comédie ; ils vont à un Concert ; & dans les intervalles entre les airs ils cauſent, ils font l'amour,

ils jouent aux cartes, ou ils ſoupent. Si le Poëte écrivoit comme un Ange, on ne l'écouteroit pas; & il écrit comme on écrit pour ne pas être écouté, & pour recevoir environ quatre louis pour ſa piece. Vous direz donc pourquoi ne pas donner les airs ſans le reſte? Parce qu'il faut remplir le temps, parce qu'il faut paſſer la ſoirée, & parce que, quand on eſt las de ſes autres occupations, ou qu'on n'a plus rien à ſe dire, on a le prétexte de faire attention au ſpectacle.

Le Chant vous coûtera plus cher que la Poéſie. Les grands talens en tout genre ſont rares, & je crois que vous n'avez pas pour rien vos Danſeurs, ni vos Chanteurs, tels qu'ils ſont. Voilà donc, s'écriera-t-on, bien des difficultés: je n'en vois aucune. Londres, Vienne, Dreſde même, Berlin & Péterſbourg les ont vaincues; & que Paris

ne puiſſe pas le faire, eſt quelque choſe d'inconcevable pour moi.

On dira peut-être à cela, qu'en admettant tout ce que je dis, l'objet eſt de trop peu d'importance. A cela je n'ai rien à répondre. Si les François ne veulent plus s'intéreſſer aux Arts, leur caractere eſt bien changé depuis le temps de Louis XIV. Ils ne penſoient pas alors qu'on pût trop encourager les Artiſtes en tout genre, ni en attirer aſſez des pays étrangers. Aucune dépenſe ne paroiſſoit conſidérable pour (1) perfectionner un Art, & les ſommes néceſſaires pour tranſporter ſeulement le

---

(1) Si l'on veut perfectionner la Muſique, il n'y a qu'une maniere de le faire; c'eſt d'établir une Académie pour cet Art à Naples, comme il y en a une pour la Peinture, &c. à Rome; alors peut-être en vingt ans, les François l'emporteront ſur les Italiens dans la Muſique, comme ils l'emportent ſur eux aujourd'hui dans la Sculpture.

marbre qui ſe trouve aux Tuileries & à Verſailles, ont dû être immenſes. On a fondé à Rome une Académie à grands frais, & il en coûte encore beaucoup pour la ſoutenir. Un Opéra Italien fondé ſur de bons principes, coûteroit de l'argent dans le commencement, mais en peu de temps il ſe ſoutiendroit de lui-même ; & j'oſerois prédire qu'en très-peu d'années les Entrepreneurs en tireroient des avantages conſidérables. Je fonde cette prédiction ſur ce que les François ont des oreilles juſtes, & que je n'en ai jamais vu un qui eût entendu la Muſique Italienne *bien rendue*, *pendant un certain temps*, ſans en être enthouſiaſmé.

Mais la Muſique, dira-t-on, vaut-elle la Peinture ou la Sculpture ? A mon avis, elle vaut davantage. Je n'inſiſterai pas ſur

l'effet qu'elle produit ſur l'adouciſſement des mœurs, parce qu'à Paris les mœurs ſont douces : mais j'inſiſterai ſur les peines & ſur les calamités dont la vie eſt remplie ; & je dirai que rien ne ſoulage l'ame autant que la Muſique. J'inſiſterai ſur ce que le plaiſir qu'elle donne eſt vif & pur, & que tout plaiſir innocent & doux eſt un avantage pour le genre humain ; & que la Muſique conſidérée moralement & ſocialement, eſt préférable à la Sculpture & à la Peinture, parce qu'elle contribue eſſentiellement au bonheur de l'homme.

Si le goût univerſel qu'on a pour un Art eſt un argument en ſa faveur, la Muſique eſt de tous les Arts celui qui eſt le plus univerſellement ſenti. La Peinture & la Sculpture ont peu de vrais admirateurs ; & parmi ceux qui paſſent pour tels, la plupart ne

le ſont que par vanité & par mode. Les hommages rendus à la Muſique ſont unanimes & ſinceres : elle l'emporte, à cet égard, ſur la Poéſie même; car quoique je puiſſe paroître avancer un paradoxe, je ſuis intimement perſuadé que le nombre des perſonnes vraiment ſenſibles aux beautés de la Poéſie eſt infiniment petit; mais depuis le Savetier de la Fontaine juſqu'à ſon Financier, & depuis le Financier juſqu'au Roi, il eſt rare de trouver un être inſenſible aux effets de l'harmonie.

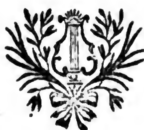
Si la durée d'un Art lui donne de l'importance, la Muſique en ce point ne le cede à aucun. L'immortalité de Raphaël n'eſt pas *ſi* ſûre que celle de Pergoleſe. Le nom du Peintre exiſtera tant qu'il exiſtera des Livres; mais ſes ouvrages auront le ſort de ceux d'Apelle. *Le Stabat Mater* ſur-

vivra à la *Transfiguration*, & sa durée égalera celle de la Jérusalem délivrée (1).

---

(1) Si l'on me demande pourquoi je veux ôter un plaisir aux François, qui m'en ont donné tant? Je réponds que si je voulois leur en ôter un, sans leur en donner un autre, il y auroit de la méchanceté & de l'ingratitude. Mais si en leur ôtant un plaisir médiocre, je leur offre à sa place un plaisir bien plus grand, ils n'ont plus droit de se fâcher.

Si l'on me demande pourquoi ne connoissant pas la Musique, j'ai osé en parler, je réponds que je n'ai rien dit que je n'entendisse & que je ne sentisse. Si l'on me pousse plus loin, & si l'on veut savoir pourquoi je me suis mêlé d'écrire sur un sujet *sur lequel j'étois entiérement ignorant*, je me défends par l'autorité de la Bruyere, qui m'a conseillé d'écrire *selon la mode*.



LETTRE XXXV.

PARIS.

J'AI vu en France des hommes lâches, méchans, faux, comme chez moi, & comme par tout ailleurs. J'y ai vu des fats & des impertinens comme je n'en ai vu ni chez moi, ni dans aucun autre pays. Mais des individus ne font rien au caractere d'une nation, car je me rappelle d'avoir connu un Hollandois aimable. La nation Françoise prise collectivement m'a paru supérieurement brave, essentiellement bonne & sans comparaison la plus aimable nation de l'Europe.

Oui, c'est l'amabilité qui caractérise les François. Les Militaires, les Gens de Lettres, les Ecclésiastiques, chaque classe d'hommes

d'hommes ici a une douceur & une prévenance dans les manieres inconnues aux hommes du même état dans tous les autres pays que j'ai vus. Cette supériorité ne me paroît dans aucune classe plus décidément marquée que dans celle des Grands. Les Grands de la France ont les défauts, si je puis m'exprimer ainsi, qui appartiennent à leur état; mais ces défauts sont adoucis par une politesse & une aménité que presque tous les Grands des autres pays ignorent.

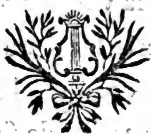
Je rougirois de l'ingratitude de celui de mes compatriotes, qui écriroit de Paris sans parler d'un Maréchal de France qui paroît distingué des autres Grands de son pays. L'estime de sa nation entiere est le garant de sa bonté, comme la journée de Prague l'est de sa bravoure; & quand je vous dis qu'il jouit de la plus haute



considération parmi tous les étrangers, & sur-tout parmi les Anglois, il m'est inutile de vous nommer M. le Maréchal de Biron.

J'avoue que dans mes voyages j'ai écouté parler peu de personnes avec plus de plaisir que ce noble François. N'ayant rien à cacher dans son âme, il ne craint pas de laisser parler son cœur, & ce cœur ne profere que des sentimens élevés & justes. Dans un pays dominé par l'égoisme, & où l'on ne pense guères qu'à l'esprit, il réveille dans le voyageur le ressouvenir qu'il a une ame, & lui rappelle l'amour de sa patrie par la chaleur avec laquelle il parle de la sienne. Loyal à son Roi, enthousiaste de sa nation, & jaloux de sa gloire, il se déclare prêt à verser la derniere goutte de son sang pour empêcher le rétablissement d'un Commissaire à Dunker-

que; & dans la même phraſe, il rend la juſtice due à un peuple brave & humain, avec une franchiſe digne de ſon caractere. Si la France & l'Angleterre avoient vingt hommes de ſon rang qui penſaſſent comme lui, en peu de temps ces deux Nations changeroient leur façon de penſer l'une ſur l'autre, & ſe rendroient cette mutuelle eſtime qu'à mon avis elles ſe doivent.



LETTRE XXXVI.

PARIS.

A MADAME LA COMTESSE

DE BRISTOL.

MILEDI,

Ce que c'eſt que Paris ? Il n'y eut jamais un homme qui put répondre à cette queſtion. Quand j'aurois les cent bouches, *les* cent langues, & la voix de fer dont parlent vos Poëtes favoris Homere & Virgile, je ne pourrois pas compter la moitié de ſes vertus, de ſes vices, ni de ſes ridicules. Ce que c'eſt que Paris ? C'eſt un aſſemblage de contradictions, un tiſſu d'horreurs & de délices, les unes & les autres rendues plus ſaillantes par leur proximité. C'eſt un

pays plein d'étourderie & de profondeur; d'une grande ſimplicité & de prétentions outrées. Les contraſtes ne finiroient jamais. Ici c'eſt un Militaire blanchi dans le ſervice & portant ſur ſon ſein la preuve de ſa bravoure, qui ſe promene dans un jardin public en bas de laine, à côté d'une danſeuſe étincelante de diamans; là c'eſt un maître de danſe dans un caroſſe brillant, ſe moquant d'un Auteur qu'il vient d'éclabouſſer : ici c'eſt une vieille Meſſaline qui achete les careſſes de quelque jeune lâche; & là c'eſt un Prince étranger qui ſe glorifie des fers d'une Princeſſe du Théatre. Ce que c'eſt que Paris? C'eſt une ville vaſte & informe, remplie de (1) merveilles; c'eſt l'Athenes de

(1) Parmi les chefs-d'œuvres de l'art qui appartiennent au pays, les plus frappans ſont la façade du Louvre, le

l'Europe ; c'eſt l'abrégé de l'univers. C'eſt en un mot, Miledi, un pays où il y a peu de génie, beaucoup d'eſprit, beaucoup de goût & beaucoup beaucoup de *jolies* femmes ; mais où il n'y a pas une taille auſſi belle que la vôtre.

Peut-être une autre fois écrirai-je ſur ce pays unique. Je le quitte actuellement pour parler d'un ſujet qui me touche de plus près. — Viens donc, mon adoré Shakeſpear, cher objet de mon idolatrie, je vais parler de toi. Qu'un rayon de ton génie éclaire mon eſprit ; qu'une étincelle de ton feu ſe répande dans mon ame : prête-moi ta force,

---

Jardin des Tuileries, quelques Tableaux du Pouſſin, de le Sueur & de le Brun ; le Mauſolée du Cardinal de Richelieu & les Petits-Maîtres. Je claſſe le Petit-Maître parmi les productions de l'art, car la nature n'a pas eu plus de part à ſa formation qu'à celle d'une ſtatue ; elle n'en a fait que le bloc.

ta clarté, ta noblesse, que, s'il est possible, l'élévation de mon style puisse égaler la dignité de mon sujet.

LETTRE XXXVII.

PARIS.

MALHEUR au profane qui pense à arracher une feuille des lauriers qui ornent les immortelles têtes de Corneille & de Racine. Malheur à l'ame ignoble & à l'esprit retréci qui s'imagine qu'on ne peut élever un ouvrage sublime, sans en déprimer un autre; & qui croit que pour rendre justice à la façade du Louvre, il est nécessaire de déchirer le péristyle de Saint Pierre.

Que Corneille & que Racine portent avec fierté les Couronnes qu'ils ont si justement méritées: que Sophocle & Euri-

pide les admettent pour égaux, & que la voix de toutes les nations confirme leur arrêt. Que Moliere ſoit préféré à l'Italie & à la Grece ; que Plaute & Ariſtophane récuſent la déciſion ; mais que l'impartiale Europe leur impoſe ſilence, & les force en dépit d'eux de reconnoître un ſupérieur. Que Shakeſpear auſſi ait ſa place, & qu'elle ſoit celle, & celle ſeule qui lui ſeroit accordée par les ſuffrages unanimes d'Homere & de Milton, de Virgile & de Pope ; d'Horace, de Longin & de Boileau.

Avant que de le citer devant un ſi auguſte Tribunal, devant un Tribunal qui doit peſer avec préciſion ſes beautés & ſes défauts, qui doit examiner avec une attention ſévere les ſources de ces défauts & de ces beautés, & de la déciſion duquel il n'y a point d'appel, qu'il me ſoit permis de faire quelques obſervations néceſſaires pour remettre

l'eſprit de mon Lecteur dans un état d'impartialité, dont j'ai trop de raiſons de craindre qu'il ne ſoit actuellement éloigné.

Des Ecrivains célebres ont attaqué cet Auteur avec une amertume, & ont traité ſes défenſeurs avec une dureté, qui ne conviennent pas en général au caractere de leur nation. Le premier Poëte de l'Angleterre a été traité de *barbare*; on a oſé nommer ſes défenſeurs, *peuple*. La ſéduction du ſtyle a été jointe à la ſévérité des ſarcaſmes, & les charmes du brillant & des graces ont accrédité les critiques les plus injurieuſes. Je ne répons pas aux injures; je n'ai ni ſtyle, ni brillant, ni grace; mais je connois mon ſujet: j'ai pour moi la raiſon & la vérité, & je ne crains pas les forces réunies de M. de Voltaire & de M. de la Harpe.

L'on ſent qu'il m'eſt impoſſible de ſui-

vre un plan, je n'attaque point, je ne fais que défendre, & je ſuis forcé de ſuivre les irrégularités des aſſaillans. Commençons donc par M. de Voltaire.



LETTRE XXXVIII.

PARIS.

UNE vive attaque eſt peut-être la meilleure défenſe. Je n'attaquerai cependant pas M. de Voltaire. Je ſortirois de *mon* caractere & je me jugerois indigne de défendre Shakeſpear, ſi j'étois capable d'une injuſtice, même envers ſon plus cruel détracteur. J'admire avec l'Europe l'univerſalité des talens de M. de Voltaire; je l'aime pour ſon eſprit de tolérance; je l'honore pour avoir protégé la famille de Calas. Si ſes ennemis lui ont refuſé du

génie ; parce qu'ils disent qu'il n'a rien inventé, ils ne peuvent pas lui refuser un talent plus extraordinaire peut-être que le génie même, celui de pouvoir prendre l'esprit des plus célebres Ecrivains. Aucun caractere n'étoit au-delà de la portée de cet Alcibiade; il savoit s'attendrir avec Racine & s'enivrer avec l'Arioste ; il sut imiter l'élévation de Corneille & la majesté de Virgile. Il fit des dépredations, il est vrai, sur tous les pays ; mais il les fit en Monarque, & ce qui auroit été pillage dans un homme médiocre, devint conquête dans M. de Voltaire.

Je ne veux pas qu'on considere aucune de mes expressions sur cet illustre Auteur, comme appliquable à ses écrits en général ; mais uniquement à ce qu'il dit sur l'article de Shakespear. Je sens bien que je n'entre pas en lice avec des armes

égales ; ce n'eſt pas parce que la réputation de mon antagoniſte eſt grande & univerſelle, & que la mienne ne fait que de naître; car quoique cette circonſtance ait déja décidé contre moi les eſprits ſuperficiels, les hommes capables de juger n'écouteront que la voix de la raiſon ſeule. Ce n'eſt donc pas, dis-je, parce que ſes ouvrages ſont dans toutes les Bibliotheques, & ſon buſte dans toutes les maiſons, & que mon nom eſt à peine connu en France; c'eſt parce qu'il écrivit pour plaire, & que j'écris pour convaincre ; c'eſt parce que je m'attache au fond de mon idée, & qu'il ne penſa qu'à l'élégance de ſa phraſe; c'eſt parce que je ſuis l'eſclave d'une vérité exacte, & qu'il n'y penſa jamais : pourvu qu'il donnât un ridicule adroit, pourvu qu'il fit un expoſé faux en jolis termes, & qu'il finit ſa période par une épigramme

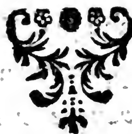
brillante ou par une flatterie fine, les entraves de la vérité étoient pour lui de soie; il les brisoit avec légéreté; & se fiant au peu de connoissance de son Lecteur, il abusoit de sa confiance, & le traitoit avec le plus souverain mépris. J'avoue que cette hardiesse me manque : je respecterai mon Lecteur, & je respecterai la vérité.

Jamais Ecrivain ne fut plus difficile à refuter que M. de Voltaire. Je le lis, je le relis ; je cherche des idées, & je ne trouve que des mots. A chaque instant l'ombre d'une pensée se présente à ma vue, je vais la saisir & je ne trouve que de l'air. Semblable au mercure, ce Critique me glisse dans les mains; & quand je crois le tenir ferme, le Protée s'échappe avec un éclat de rire.

Singe, saltinbanque & barbare sont ses termes favoris ; & je conçois qu'il est une classe de Lecteurs chez qui ces mots

porteront la conviction; à qui même ils paroîtront sublimes ; pour moi je ne sais pas y répondre, non plus qu'à ce Shakespear *si sauvage*, *si bas*, *si effréné*, *si absurde.* Abstraction faite de la grossiéreté de ces injures *barbares*, que peut-on répondre aux accusations générales ? Quelle réponse me donneroit-on, si je disois, ce Corneille *si froid*, *si plat & si dégoûtant ?* Et quelle réponse mériterois-je?

Mais M. de Voltaire a traduit des traits particuliers pour soutenir ses critiques ; répondez-y.



LETTRE XXXIX.

PARIS.

QUAND j'étois à Pékin, je parlai aux Chinois de la Littérature Européenne; & pour des raiſons particulieres, j'entrepris de leur démontrer que Moliere & Racine, vantés par les François comme de grands Ecrivains, n'étoient que des hommes très-médiocres. Pour ſoutenir cette theſe, je traduiſis en Chinois quelques morceaux de ces Poëtes. Je tirai mes extraits de Pourceaugnac & des Fourberies de Scapin, & j'en cherchai les traits les plus bas. Quant à Racine, je pris quelques tirades des plus admirées en France, & je les mis en proſe Chinoiſe. L'harmonie enchantereſſe de ſes vers, le charme ſéducteur de ſon ſtyle, qui lui ont fait, avec juſtice, au-

tant d'enthousiastes dans son pays, ne s'y trouvoient plus, & les Chinois commençoient à croire que les François avoient exagéré le mérite de leurs Poëtes. J'avois résolu d'avoir une victoire complette; & ne m'embarrassant point de la vérité, je me servis d'un moyen de plus; quand Racine avoit trouvé le terme le plus noble dans sa Langue, je cherchois le terme Chinois le plus bas pour le traduire : Racine avoit-il dit *insensée*, *sanglier*, *coursier*? Je rendois ces mots par *bête*, *cochon*, *rosse*.

Un François, homme de goût & amateur passionné des Lettres de son pays, irrité de l'absurdité de mes idées, ou plutôt indigné de ma mauvaise foi, cria que mon exposé de Moliere étoit injuste au dernier dégré; & quant à Racine, il voulut citer ses vers — Hélas! le pauvre François parloit

loit aux ſourds; les Chinois n'entendoient pas la Langue Françoiſe.

Cette nation, dont le fond de cœur eſt excellent, a beaucoup de malignité dans l'eſprit : elle goûte infiniment le ſarcaſme de la plaiſanterie; elle aime à parler & elle n'aime pas à lire, & joint à la rage de parler de tout, une paſſion plus violente de briller ſur tout. J'écrivois joliment dans leur Langue; je leur prêtai de l'eſprit ſur un ſujet qu'ils n'entendoient pas; je prodiguai des careſſes à leurs Auteurs, j'accablai les François de plaiſanteries; ma victoire étoit aiſée; & dans le moment que j'écris, les Chinois croient Moliere un Auteur de la populace, & s'étonnent qu'une nation auſſi cultivée que la France, puiſſe admirer un Poëte auſſi barbare que Racine.

Mes lauriers ſont encore frais; les Chinois trouvent mes ſaillies charmantes, &

ils ont appris mes épigrammes par cœur. Une ſeule penſée m'alarme; je ſais que le vrai l'emporte à la fin. Je crains que la durée de mon triomphe ne ſoit courte. Le jour pourra venir que quelque François voyagera dans la Chine, & qu'il ſaura ſe faire entendre dans la Langue du pays. Si ce jour arrive jamais, mes lauriers ſe flétriront, mes plaiſanteries paroîtront froides, les rieurs ſeront décontenancés, Moliere & Racine ſeront mis à leur place, & je reſterai un objet de ridicule & de mépris.



LETTRE XL.

PARIS.

COMMENT vous peindre les inconſéquences de cette nation qui nous careſſe à Paris, pendant qu'elle nous vexe à Plimouth; qui s'extaſie pour Pope & qui ſe déchaîne avec acharnement contre Shakeſpear? Oui, Monſieur, me crie-t-on à chaque inſtant, Pope eſt certainement votre premier Poëte: il eſt toujours beau, toujours raiſonnable & plein de bon ſens: que ces Meſſieurs nous apprennent à apprécier l'eſprit, paſſe; mais que les François apprennent aux Anglois le cas qu'ils devroient faire de la raiſon & du bon ſens — Le Stoïcien le plus décidé ne peut pas y tenir.

Que la France ne croie pas que l'Angleterre ne ſait pas apprécier ſes hommes

de talens : elle ſait les apprécier, auſſi-bien que les récompenſer; & ſi elle claſſe Pope au-deſſous de Shakeſpear, elle ne l'en admire pas moins. Elle n'ignore pas que le Traducteur d'Homere, l'Auteur de la Boucle de cheveux enlevée, de l'Epître d'Eloïſe à Abélard, eſt un grand Poëte; elle ſait que l'Auteur de l'Eſſai ſur l'homme eſt un Philoſophe profond; & que l'homme qui a écrit l'Eſſai ſur la critique & la Préface de l'Iliade eſt un Critique éclairé : la ſageſſe, l'harmonie, l'heureux choix des termes ſe trouvent dans tous ſes écrits; ſon jugement fut ſain, ſon oreille fine, ſon imagination brillante & ſon goût ſûr : les Anglois n'ignorent pas ſon mérite, & ſavent bien qu'il poſſédoit une perfection qui manquoit à Shakeſpear, celle d'être continuellement beau. Pope eſt traduit en pluſieurs Langues; &

l'on fait par-tout qu'il a autant d'admirateurs que de lecteurs.

Ce fut donc ce Pope qui, jouissant de la plus haute réputation & de sept cens louis d'or de rente, entraîné par l'amour de la Poésie & par son enthousiasme pour Shakespear, entreprit le triste & pénible travail de faire une édition de ses Œuvres, qui, n'ayant été imprimées que dix ans après sa mort, étoient inondées d'erreurs & de fautes. Pope fit une Préface pour cette édition, dans laquelle il y a cette phrase remarquable : « La Poésie de Shakespear est une vraie inspiration. Il n'est pas tant l'imitateur de la nature, qu'il n'en est l'organe ; & il n'est pas si juste de dire qu'il parle par elle, que de dire qu'elle parle par lui ». Pope étoit l'Ecrivain le plus clair de l'Angleterre, & ces mots sont à peine intelligibles. La raison en est simple ; il parla de ce qu'il

ſentit, & il ſentit plus que le langage ne pouvoit exprimer.

Dans cette édition des Ouvrages de Shakeſpear, Pope marqua avec des guillemets les morceaux qui lui ont paru les plus beaux. M. de Voltaire en a traduit quatre, en y joignant les remarques ſuivantes.

« Vous noterez que c'eſt-là un des beaux endroits que Pope a marqué avec des guillemets, pour en faire ſentir la force ».

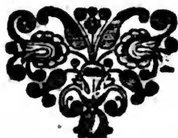
« Pope avertit encore ſon lecteur d'admirer ce morceau ».

« C'eſt encore là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer ».

» C'eſt encore là un des endroits admirables enrichis par les guillemets de Pope ».

Tous ces morceaux ſont ridicules & plats. Je demande au lecteur ſenſé s'il croit

que Pope se connoissoit en beaux vers Anglois ; je lui demande s'il croit que ce grand homme a voulu s'assurer la perte de sa réputation auprès de son siecle & chez la postérité, en donnant pour beau ce qui étoit détestable ; & puis j'exige qu'il décide par lui-même si les ridicules & les platitudes appartiennent à la Poésie de Shakespear, aux guillemets de Pope, ou à la traduction de M. de Voltaire.



LETTRE XLI.

PARIS.

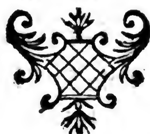
» IL eſt vrai que l'Angleterre a l'Europe » contr'elle dans ce ſeul point, (c'eſt M. » de Voltaire qui parle) & la preuve en » eſt, qu'on n'a jamais repréſenté ſur aucun » Théatre étranger aucune des pieces de Sha» keſpear ». Seroit-ce là une preuve, quand même cela ſeroit vrai? Mais cela eſt *ſi* vrai que j'ai vu jouer Hamlet à Vienne & Léar à Berlin; & ſi ce que j'avance n'eſt pas un fait, je conſens à paſſer condamnation ſur Shakeſpear.

« Il n'y a plus de gloire *parmi nous* » (continue-t-il) que pour ce qui eſt bien » penſé & bien exprimé ». Aucun homme ſenſé peut-il croire qu'il y en ait en Angleterre plus qu'en France? Mais jugez de

cela vous-même, & de la conſéquence de M. de Voltaire par ce qui ſuit immédiatement après : « Quand des Nations voiſines ont » à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes » principes, & ont cultivé quelque temps » les mêmes arts, il paroît qu'elles de- » vroient avoir le même goût. Auſſi l'An- » dromaque & la Phedre de Racine heu- » reuſement traduites en Anglois par des » bons Auteurs réuſſirent beaucoup à Lon- » dres. Je les ai vu jouer autrefois ; on y » applaudiſſoit comme à Paris. Nous avons » encore quelques-unes de nos tragédies » modernes très-bien accueillies chez cette » Nation judicieuſe & éclairée ». — Judicieuſe & éclairée quand elle applaudit à Mérope; ignorante & barbare dans ſon admiration pour Shakeſpear.

« Heureuſement (pourſuit-il) il n'eſt donc » pas vrai que Shakeſpear ait fait exclure

tout autre goût que le ſien ». M. de Voltaire répond ſi bien à lui même, qu'il m'eſt inutile de lui répondre. On ne le ſoupçonnera pas dans cette lettre d'être partial envers les Anglois : il vient de faire l'éloge de leur goût & de leur impartialité, & il a raiſon de le faire ; les Anglois n'ont aucun goût excluſif; ils rendent toujours juſtice au mérite ; ils admirent Racine, ils admirent Shakeſpear, ils admirent M. de Voltaire lui-même.



LETTRE XLII.

PARIS.

» J'AVOUE, dit cet illuſtre Critique, qu'on » ne doit pas condamner un Auteur qui » a ſaiſi le goût de ſa Nation, mais on » peut le plaindre de n'avoir contenté » qu'elle. Apelle & Phidias forcerent les » différens états de la Gréce & tout l'Em- » pire Romain à les admirer ». Quelle impoſante période ! *forcerent* & *tout L'Empire Romain* — Mais que ſes expoſés ſont toujours faux ! Que ſon jugement étoit peu ſolide ! Ou qu'il en ſuppoſoit peu à ſon Lecteur ! Ignoroit-il que les hommes qui compoſoient *les différens états de la Grece, & tout l'Empire Romain* avoient des yeux, & qu'il n'en falloit pas d'avan-

tage pour ſentir le mérite de Phidias & d'Apelle ? Ils parloient un langage entendu par toute la terre.

« Nous voyons aujourd'hui le Tranſil-» vain, le Hongrois, le Courlandois, ſe » réunir avec l'Eſpagnol, le François, l'Al-» lemand & l'Italien pour ſentir également » les beautés d'Horace & de Virgile ». Pourquoi me force-t-il de me répéter ſans ceſſe ! Pourquoi ſes expoſés ſont-ils toujours faux ? Horace & Virgile ſont certainement admirés par-tout, parce que partout leur langage eſt entendu : mais dans quel pays ont-ils un ſeul admirateur qui n'entende pas la Langue Latine ? En Italie & en France me répondra-t-on ; l'Enéide eſt admirée dans la Langue de Caro, les Georgiques dans la traduction de M. l'Abbé Delille. En voulant me réfuter on appuie mes aſſertions. Le Poëte eſt traduit

dans l'une & l'autre Langue par des Poëtes; & de beaux vers ſont rendus par de beaux vers avec tous les avantages de l'harmonie & du ſtyle. A-t-on rendu la même juſtice à Shakeſpear? Quand même M. de Voltaire ne ſe ſeroit pas efforcé de défigurer ce Poëte, la proſe peut-elle jamais rendre la poéſie?

Si jamais un homme a été Poëte, Horace l'a été dans ſes Odes; & Horace a-t-il un admirateur dans l'univers qui ne le connoiſſe que par une traduction en proſe? Ou eſt-il poſſible qu'il en ait?

Mais un ſeul exemple décidera cette queſtion. Homere a été traduit en Angleterre en vers, & en France en proſe. Il a un nombre infini d'admirateurs en Angleterre qui n'entendent pas le Grec. La traduction de Madame Dacier eſt plus fidele que celle de Pope. Je ne me haſarde

point, quand j'avance qu'Homere n'a, ni ne peut avoir dans toute la France l'admiration *ſentie* d'un ſeul Lecteur qui ne le connoit que dans la proſe de Dacier.

LETTRE XLIII.

PARIS.

JE finirai mes obſervations ſur M. de Voltaire par une objection qu'il fait à la fin de ſa lettre à l'Académie Françoiſe. La voici. « Tous nos Gens de Lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les Membres de la Société Royale, tant d'hommes ſi inſtruits, ſi ſages, peuvent encore ſupporter tant d'irrégularités », &c. &c.? Cette objection, en effet, paroît avoir de la force, & j'avoue que je ne ſerois pas moins em-

barrassé que M. de Voltaire d'y répondre. Ce seroit manquer de bonne foi, que de ne pas citer la solution qu'il donne de cette difficulté. » Me tromperai-je, dit-il, en remar- » quant que par-tout & principalement dans » les pays libres, le peuple gouverne les es- » prits supérieurs » ? Oui, Monsieur de Voltaire, vous vous trompez fort; & au lieu de dire *par-tout* le peuple gouverne les esprits supérieurs, vous auriez eu bien plus raison de dire, *nulle part*; & j'en appelle à tout esprit supérieur.

« Mais principalement dans les pays li- » bres » ... Les nuances de la liberté sont trop variées dans les différens pays, pour que je puisse parler de cette proposition dans l'étendue que les paroles paroissent exiger. La Proposition donc est mal présentée : il n'étoit pas question des pays libres, mais seulement d'*un* pays libre; &

s'il avoit dit ; principalement en Angleterre, comme il a dû dire s'il a voulu convaincre, voici ce que j'aurois répondu.

Chaque Anglois est né libre, & s'en glorifie avec raiſon ; la premiere leçon qu'il a reçue de ſon pere, & la premiere qu'il tranſmet à ſon fils, eſt que l'indépendance eſt l'appanage d'un Anglois. Il ſe pique d'être *lui ;* de penſer, de ſentir & d'agir par lui-même. Delà vient cette variété de caractere reconnue en Angleterre, & qui ne ſe trouve dans aucun autre pays. Qu'un inſtant de fureur pût aveugler une Nation même de cette trempe, ſur quelque ſujet que ce fût ; cela ne m'étonneroit point. Mais qu'un peuple libre & ſage s'obſtine dans un aveuglement de deux cens ans ; qu'une Nation inſtruite dans les Langues anciennes, & qui voyage continuellement pour s'éclairer chez l'étranger ; qu'une

qu'une Nation qui depuis tant d'années révere les noms de Locke & de Moliere, d'Addiſon & de Racine, de Boileau & de Pope : qu'une telle Nation, dis-je, perſiſte ſtupidement à admirer *un ſaltinbanque & un ſinge* — L'idée tient au prodige & les hommes qui penſent n'y croiront plus.

Homere a eu ſon Zoile & Voltaire ſon Freron; Bavius étoit l'ennemi de Virgile & Pradon de Racine; l'Académie *Della Cruſca* a critiqué le Taſſe, & Corneille avoit pour jaloux le Cardinal de Richelieu : *Shakeſpear ſeul* étoit au-deſſus de l'envie; Eliſabeth le protégea, (1) Southampton l'aima, tous les Poëtes & les Cri-

(1) C'étoit ce noble Lord Southampton, l'ami de l'infortuné Comte d'Eſſex, le même qui ayant appris qu'il manquoit mille louis à Shakeſpear pour acheter une terre

tiques ses contemporains & ses successeurs l'ont loué à l'envi ; l'admiration qu'on a pour lui croit de jour en jour dans son pays & va croître dans l'Europe ; (1) Johnson, Milton & Dryden, Pope, Warburton (2) & Johnston n'en parlent qu'avec transport, une Nation (3) entiere l'adore : & si je n'avois pas ici entrepris sa défense, j'aurois ajouté qu'il est admiré par chaque individu de cette Nation en proportion

---

qu'il desiroit, les lui envoya. « Ce trait de générosité, » dit l'Auteur du Dictionnaire portatif des hommes célebres, passeroit pour une fable dans tout autre pays qu'en » Angleterre, où l'on récompense solidement le mérite, » qu'une autre Nation ne sait qu'estimer ».

(1) Poëte tragique, Contemporain de Shakespear, qui observa les unités.

(2) Célebre Critique & profond Savant qui vit aujourd'hui.

(3) Il n'y a jamais eu une seule exception.

des dons que cet individu a reçus de la nature; en proportion des lumieres qu'il a acquises par la lecture des bons Auteurs & par la converfation des hommes éclairés; en proportion du nombre de pays qu'il a vus & des Langues qu'il poffède; en proportion de l'étude qu'il a faite du cœur humain & des beautés de la nature; en proportion, en un mot, de la profondeur de fon efprit, de la variété de fes connoiffances & de la certitude & de la pureté de fon (1) goût.

(1) Qu'on ne croie pas que les gens de goût en Angleterre ignorent les défauts de Shakefpear; ils les connoiffent & ils en fouffrent; mais ils favent auffi que jamais homme n'a eu des beautés fi fublimes, fi variées, ni en fi grand nombre.



LETTRE XLIV.

PARIS.

L'ARTICLE de M. de Voltaire m'a mené plus loin que je n'avois cru dans le commencement. Je n'ai qu'un reproche à me faire à son égard, c'est de l'avoir traité avec trop de douceur, & j'en demande pardon à l'ombre de Shakespear (1). J'ai jetté un voile sur sa jalousie reconnue contre tous les vivans & contre tous les morts; je n'ai pas même insinué le soupçon de la crainte qu'il pouvoit avoir qu'on ne trouvât plusieurs des plus beaux morceaux de la mort de César, de Zaire & de Sémiramis dans Jules César, Hamlet & Othello,

(1) O pardon me thou bleeding piece of Earth,
That I am meek & gentle with thy Butchers.
Jul. Cæs.

& que ce ſont préciſément les pieces qu'il a le plus déchirées. La ſatyre d'un grand homme eſt un ouvrage ingrat & pour moi rebutant. Mais pourquoi M. de Voltaire a-t-il fait la ſatyre de Shakeſpear? Pourquoi m'a-t-il mille fois poignardé dans mes voyages par la répétition de ſes critiques que j'ai entendues dans tous les coins de l'Europe? Mon ame ignore la paſſion de la vengeance, mais la gloire de nos Lettres injuriée, & l'amour de la juſtice m'ont forcé de tirer l'épée; & ſi je n'ai que légerement bleſſé mon antagoniſte, c'eſt parce qu'il n'eſt plus en état de ſe défendre.

Il n'en eſt pas de même de M. de la Harpe; auſſi le traiterai-je comme il le mérite. Il eſt ſévere; & comme il juge avec rigueur, avec rigueur il ſera jugé. Qu'on ne s'imagine pas que je ſois ſon ennemi

perſonnel, ou que je prenne aucune part dans les infâmes cabales qui déshonorent les Lettres & ceux qui les cultivent. Je le reconnois pour un digne Membre de la premiere Société littéraire du continent de l'Europe ; & ſi j'écris encore, je louerai avec la même impartialité l'Auteur du Comte de Warwic, que je condamnerai le calomniateur de Shakeſpear (1).

---

(1) J'ai dit, *en tout* je donnerois aux Grecs le premier rang, le ſecond aux Italiens, le troiſieme aux François, & le dernier aux Anglois. Dans *un ſeul point*, dans les Lettres il ſeroit injuſte de ne pas accorder à l'Angleterre la préférence ſur toutes les autres Nations ; & j'exige que l'univers ſoit d'accord avec moi juſqu'à ce qu'il puiſſe me nommer un Triumvirat choiſi de tous les pays & de tous les ſiecles, qui vaille Newton, Shakeſpear & l'Auteur de Clariſſe.

Je dis, ſi j'écris encore; j'ai du plaiſir à écrire & j'en aurai beaucoup à répondre aux critiques de M. de la Harpe & à faire un fidele tableau du mérite & des défauts de Shakeſpear : — Mais cela dépend du ſuccès de ce livre. Quoique je ne ſois pas jeune, je ſuis un jeune Auteur, & je n'ai

---

Si l'Angleterre porte ſes prétentions plus loin, elle a tort, & l'on devroit lui dire; « Glorifie-» toi d'avoir donné le jour à un Philoſophe » contre lequel perſonne n'oſe lever la voix; à » un Poëte reconnu par tous ceux qui l'entendent » pour le plus grand génie qui ait exiſté; & à » un Ecrivain qui a produit l'ouvrage le plus » beau, le plus grand & le plus parfait qui » ſoit jamais ſorti de la tête d'un homme; » quant au reſte;

Parcere ſubjectis & debellare ſuperbos
Hæ tibi erunt artes.

pas encore de confiance en mon talent. Les premiers efforts que j'ai faits pour plaire au Public ont été reçus avec indulgence : si celui-ci *mérite* le même accueil, je continuerai d'écrire, mais comme je n'écris que pour la gloire, si je cesse d'intéresser, je jette ma plume.

FIN.